

**Jean Planté,
...une vie de marin**

Jean Planté, ...une vie de marin

Préface

JF : Jean Planté, mon père, a beaucoup étudié, beaucoup lu, beaucoup cité, beaucoup, écrit ; c'est donc assez simple de le situer dans son époque et de participer à sa vie, à sa carrière, dont deux guerres, à ses voyages ou à son mode de pensée.

Ses mémoires sont trop imposantes, trop diverses ; je vais essayer d'en faire un résumé en lui posant des questions sur ses origines, sur son enfance, sur sa vie d'étudiant, fortement écourtée par la guerre de 1914, mais aussi sur ses choix de vie, sur ses opinions souvent courageuses et souvent sans concession et aussi sur sa culture, sa vie familiale en ne retenant dans ses écrits que les faits et les textes les plus marquants ou les plus amusants.

Tous les textes en italique sont de sa main et écrits au fil du temps, sans modifications de ma part.

Pour apprécier ses écrits, ou pour ne pas les juger trop sévèrement selon le cas, il faut se remettre dans le contexte de l'époque, qui date pour partie de plus de 100 ans !

Parfois on est étonné ou choqué par le décalage des perceptions ou des jugements de Jean entre son époque et la nôtre mais parfois aussi on se dit que rien n'a changé...

Je laisse parler Jean Planté, JP pour les intimes.

JF : Quelle est l'origine de la famille Planté, y avait-il déjà des marins dans la famille ?

JP : « Sans croire beaucoup aux enseignements que l'on peut en retirer, il est intéressant de connaître son arbre généalogique et cela dans tous les azimuts.

Au fil de mes recherches j'ai constaté que dans mes ancêtres il n'y a aucun militaire, aucun paysan, aucun marin, aucun étranger. Jusqu'à ma mère on y trouve quatre pasteurs, dont un d'Anduze appartenant à « l'aristocratie du Désert ». Il faut parler surtout de l'ancêtre Villaret qui fut tué, dans les rangs de Henri IV, à la bataille de Coutras ! La majorité de nos ancêtres, du côté Planté/Villaret, ont été artisans, dont un potier d'étain en Lorraine et d'autres, commerçants, installés aux Chartrons. Ils firent "le commerce des Isles" comme armateurs et semblent avoir été prospères. La famille réside toujours dans l'ouest et le sud-ouest. On voit dans un salon de la famille le portrait de trois jeunes filles en pantalon, dont l'ainée, Dorothee Faure, est mon arrière-grand-mère. Elle-même était la petite fille de Daniel Poëls, qui fut décoré de la légion d'honneur des mains de la duchesse d'Angoulême, pour avoir soutenu financièrement la cause de Louis XVIII pendant les cent jours !

C'est donc dans cette famille très protestante, que mon père Jules Planté entra par son mariage, qui fut célébré à Rochefort où son beau-père, Jean-Jacques Villaret, ingénieur de la marine était en service. Mon père, médecin de marine, était, à ce moment-là, professeur à l'Ecole de Santé Navale où il bénéficiait d'un logement de fonction.

C'est là que j'ai commencé ma vie maritime »

Mes parents ont suivi l'affectation de mon père à Toulon, nous habitons Bd de Strasbourg, puis villa Emériaux, jusqu'à la mort de mon père le 29 juin 1907 ; je n'avais que 11 ans. Mes études suivirent au lycée Louis le grand à Paris, ma mère s'étant retirée à Paris pour favoriser la suite de mes études. Après mes deux bachots, passés sans difficulté, je fus reçu au concours de l'école navale en 1913, dans les derniers. Je n'obéissais à aucune vocation. Ma mère avait perdu tout contact avec le milieu maritime. J'étais dans une classe de « Taupe » et je n'avais aucun camarade pour me pousser vers la marine. La vie scolaire avec les concours me déplaisait fortement et c'est surtout pour y échapper et ne plus être à la charge de ma mère que je me suis présenté à Navale, non pas comme on entre en religion comme le fit l'amiral Auphan, mais pour mener une vie plus intéressante et plus indépendante.

JF : il faut noter que Jean avait eu une enfance douloureuse ; il naît en 1895, sa petite sœur, Emma, née en 1897 est morte à 5 mois, son frère Franck, né en 1898 meurt en 1900 d'une méningite et son père, Jules, médecin de marine, meurt en 1907. Cela a marqué Jean et sa relation à la mort à la fois très présente et très distanciée.

A la naissance de sa petite sœur, Nelly il aurait dit : « *j'espère qu'elle vivra pour que je puisse jouer avec elle.* »

Jean a eu, de ce fait, une enfance assez sage et est devenu, très tôt, à 12 ans, l'homme de la famille auprès de sa mère et de sa sœur devenue plus tard Mimi Engelhard. Jean parlait très bien Anglais et Allemand

JP : j'ai eu le privilège de faire quelques séjours à l'étranger, en Angleterre et en Allemagne. Je me rappelle surtout mon dernier séjour dans un petit village de Prusse, chez le médecin du village.

La loi des trois ans de service militaire semblait faire forte impression sur le Dr Koester : « Drei yare auf halten, da sist besser nicht anfangen ». La jeunesse de France était à cette époque très cocardière et il n'était pas question d'objection de conscience. Une bande d'écoliers français s'était signalée en lançant une bouteille d'encre sur la statue de Bismark ce qui nous valait l'appellation de « Fresche fransozen ».

Mes séjours en Angleterre furent plus variés ; ils se passèrent en famille, à Sheffield, où mon oncle Edmond Ledoux, qui avait quitté la marine pour entrer dans les charbonnages avait des relations.

Le reste de mes vacances se passait soit à Guérigny, au château de la Chaussade où mon grand-père Jean-Jacques Villaret dirigeait les forges de la Chaussade, qu'il avait créés, et qui fabriquait des ancres pour la marine), soit dans le grand jardin de la villa Emériaud de Toulon, soit encore à St- Palais dans notre villa Rosa avec les enfants de mon oncle Charles Planté : Hélène, Louissette et Charlot. »

JF : Jean fait déjà pas mal de dessins et d'aquarelles pendant ses séjours de vacances. Il allait garder ce talent toute sa vie, talent partagé dans la famille Ledoux. (Son cousin deviendra peintre de la Marine).

Jean a 17 ans, a fait de bonnes études de type ingénieur mais avec aussi une bonne culture gréco-latine et en langues à son entrée à Navale.

JF : l'Ecole Navale était encore sur le vieux Borda en 1913 ?

JP : “ l'Ecole Navale était installée sur un vieux transport, le « Duguay-Trouin », amarré à la jetée de la rade-abri. Nos anciens avaient été les derniers à utiliser le célèbre « Borda » et la solution adoptée n'était que provisoire, en attendant l'école à terre qui devait être construite sur le plateau de Laninon. Valait-il mieux installer l'école à terre ou à bord, c'était un sujet de conversation presque classique. Personnellement je préférais l'école sur un bateau pour habituer les élèves à vivre dans l'atmosphère si particulière et dans le décor d'un bateau.

La nourriture était suffisante sans être luxueuse, en dépit du poulet hebdomadaire qui nous faisait traiter de « mangeurs de poulet » par les voyous de Brest. Nous dormions dans des hamacs, en dortoirs et on entendait parfois la sarabande des rats galoper au-dessus de nos têtes.

Nous étions habillés en marins, le tricot rayé étant remplacé par une chemise blanche et une cravate noire d'allure assez civile. Il fallait un mois pour la préparation de nos tenues de sortie ce qui nous a consigné à bord tout le mois d'octobre. Nous menions une vie sportive en pratiquant les exercices que nous avions sous la main ; les manœuvres d'embarcation étaient spécialement suivies et conféraient un grand prestige à ceux qui les menaient à bien.

Signalons une coutume touchante : les anciens offraient aux fistots que nous étions des gâteaux que le pâtissier de Brest nous apportait lors de la pause au cours des manœuvres d'infanterie chaque semaine. Mais l'exercice type de la Baille consistait à grimper à la hune du grand mât par les haubans et à descendre par ceux de l'autre bord. Les « tours de barre » étaient faits sous le contrôle des anciens et se transformaient souvent en brimades. Au total nous menions à l'école une vie saine et bien remplie. Nous ne devons, hélas, ne la pratiquer que pendant un an.

JF : Une belle jeunesse pour Jean ? Plutôt dire une jeunesse largement tronquée, si ce n'est le côté potache d'un groupe de jeunes élèves officiers ; Jean faisait partie du groupe V, dit « des petits noms » : Py, Duc, Roux et Planté.

Et déjà deux de ses loisirs se font jour, le dessin et le tennis. Il aurait

pu être historien, écrivain ou poète tant sa parfaite écriture, son sens du verbe, son goût pour la lecture et l'histoire le prédisposaient dans ces voies. Et déjà, tout jeune, un goût pour l'aquarelle probablement inspiré par sa marraine Alice Ledoux et par sa propre mère.

Il faut dire que le SMS de l'époque, apprécié des jeunes filles, semblait être le poème en vers illustré au dessin ou à l'aquarelle, dont il savait les finesses.

On verra en annexe sa promotion et quelques anecdotes de la vie d'un élève officier de l'époque, avec ses rites et son langage hermétique aux non-marins. Ils étaient aussi en école sur la Baille et sur un petit cotre, le Dolphin, naviguant à la voile.

Sur quelques photos jaunies de la Baille quelques-uns de ses camarades de promotion : Lepetipas, Plumejeaud, Bleuzet, Cottez, De Besmelet, Moreau, Heurtel, Poher, Du Vignaux, De la Forest Divonne, Roux, De St Maurice...

JF : Vous êtes tous partis faire la guerre sur votre Dugay-Trouin ?

JP : "Tout le monde pensait que la guerre serait courte. Que faire dans ces conditions des « fistots », ces élèves d'une année de l'école navale, dont la formation était incomplète ? Pour nous utiliser il fallait d'abord nous donner un grade qui nous situe dans la hiérarchie navale. On ne pouvait nous laisser matelot, ce qui était notre grade officiel ; on ne pouvait pas nous nommer enseigne ce qui eût été surestimer nos talents. On nous nomma second-maître ce qui mécontenta tout le monde, y compris les vrais second-maîtres. Ils nous disaient : comment, vous n'êtes pas contents ? Mais d'ordinaire il faut 15 ans pour avoir ce galon ! Évidemment, mais je ne suis pas rentré à la Baille pour être second maître au bout de 15 ans ni même au bout d'un an.

Avec Moreau, Darriens, de Besmelet nous avons choisi d'être sur la Jeanne d'Arc, le « Fiotshipal » comme nous l'appelions, qui exerce toujours un certain prestige.

Ensuite partant les premiers et nous étant mutuellement choisis tous les quatre c'était la bonne entente et le bridge assurés. Le pacha ne nous cacha pas que nous arrivions à son bord comme cheveux sur la soupe et qu'il ne nous avait embarqués que sur un ordre formel. Ce préambule ne nous surprit pas, nous y sommes habitués. Nous sommes partis pour la guerre et nous sommes embarqués ; tous les espoirs sont permis, à nous les navigations, les croisières, les combats et les aventures.

Mais le 14 août la TSF nous apprend qu'on va nous débarquer, tout simplement.

Je fus affecté pour ma part au fort des Capelains à Cherbourg. Roux et moi avons été désignés pour ce fort imposant avec ses 6 canons de 240 ! J'ai reçu une lettre de madame Le François qui pense à ses bordaches. « Nos danseuses de Brest lavent la vaisselle de l'hôpital et elles sont, au fond, plus utiles à la patrie que moi, type Baille, chargé de télémètres dans une batterie qui ne tirera jamais ». Cette affectation était absurde et désastreuse pour notre formation.

Le 20 Novembre, on se décida à nous donner un embarquement plus rationnel en nous répartissant sur divers bâtiments de l'Escadre du Nord et de la Méditerranée. C'est ainsi que je fus désigné pour « la Marseillaise ». C'est un bateau amiral, qui ne navigue pas, plein comme une boîte de sardines ; le 26 je note : « toujours en rade de Cherbourg ; La seule manœuvre est un changement de coffre d'amarrage, le premier ayant chassé pendant la nuit ».

C'est au port de Cherbourg que je rencontrai le cousin Emile Jolibois, qui était officier d'administration de réserve de l'armée et avait son PC et sa chambre à coucher, dans un train, dans un compartiment de première classe.

Le 9 décembre nous partons vers Brest. A quatre heures, après avoir pataugé dans un véritable lac mouvant qui oscille d'un bord sur l'autre du pont, je suis allé à mon poste de mer, la passerelle supérieure de télémétrie ; notre rôle est des plus importants ; il consiste à vérifier constamment la route au compas. Il soufflait là-haut un vent effrayant comme je n'en ai encore jamais vu. A un moment la lune se montra ;

C'était véritablement chic de voir ce grand bateau s'enfoncer dans le creux des lames, filant 16 nœuds dans l'immense hurlement du vent.

Pendant notre embarquement sur les croiseurs, de Décembre 1914 à Mai 1917, nous faisons, à la mer, la veille aux pièces, au mouillage le service des embarcations. C'était affreusement monotone. Il était loin l'enthousiasme des premiers jours où on s'attendait à rencontrer à chaque instant l'escadre allemande et où, dans cette perspective, on avait jeté à la mer tout ce qui était combustible : boiseries chaises, tables, y compris des pianos !

Entretemps j'avais été promu, avec toute ma promotion, Aspirant en Février 1915, puis Enseigne de vaisseau de deuxième classe en Février 1916 puis Enseigne de première classe en Mai 1917.

Notre nomination d'Enseigne était assortie d'un examen qui était surtout de principe. Toute ma promotion a donc été reçue simultanément à l'exception de Picot qui avait provoqué un incident diplomatique en écrivant sur une carte postale, soumise à la censure, que les habitants du Venezuela étaient tous des nègres ou une appréciation du même genre.

Je fus désigné pour la « Bretagne », bâtiment- amiral de l'escadre de Méditerranée, que je rejoignis à Brest, en Mai où elle était en armement et qui rallia Toulon peu après via Gibraltar, en Juin 1915. Ce n'était pas un embarquement idéal et chacun redoutait comme la peste toute désignation pour un cuirassé, (un gros Q comme on les nommait).

Leur mission était, en effet, de s'opposer à toute sortie de l'escadre autrichienne, laquelle ne sortait jamais. Toulon n'était qu'une étape et l'escadre s'était installée au débouché de l'Adriatique dans les rades de Corfou et d'Argostoli, mieux situées pour intercepter toute sortie de l'ennemi. La vie à bord était assez monotone et n'était coupée que par quelques promenades à terre, dans un pays ravissant.

Les Enseignes redoutaient particulièrement le service artillerie, qui était le prélude à un envoi à l'école de canon de Toulon qui vous enlevait toute chance de mener une vie active contre les sous-marins allemands très actifs de leur côté.

Cet embarquement sur « la Bretagne » représentait néanmoins un progrès, parce-que on n'était pas en supplément ou en corvée, avec un rôle mal défini.

C'est ainsi que nous avons pu entendre entre deux commandants échanger à notre propos le dialogue suivant : j'ai à bord quatre élèves de l'école navale qui vous sont destinés. Réponse : je n'en veux à aucun prix ! Il s'agissait pourtant d'un groupe distingué : Darrieux, Moreau, de Bosmelet et moi.

Avec le temps qui passait, notre formation se poursuivait tant bien que mal. Dans les bouches de Bonifacio mon quart est égayé par une alerte contre les sous-marins, et ils étaient dangereux ! Le 7 Mai nous arrivons, escortés du Casque et de La Fourche, en rade d'Argostoli.

15 Juin : depuis 8 jours je fais de l'aviation : cours d'observateur ! Puis le 15 juillet 1916 toute l'escadre part pour Corfou et revient deux mois plus tard à Argostoli.

En Septembre nous remontons sur Gênes et retour à Toulon avant de repartir, en Octobre 1916, sur Corfou.

« C'est fini, nous allons partir ; ce bateau que j'ai beaucoup aimé, que j'aime encore beaucoup me pèse effroyablement ; Darriens est parti, Besmelet est parti à ma place parce-que j'étais en permission à Paris...J'emporte de bons souvenirs malgré tout de Toulon, de Paris, de Nantes. On sonne aux postes d'appareillage : quand reverrais-je Toulon maintenant ?»

Toute différente était la vie à bord de petits bateaux de toute espèce : contre torpilleurs, torpilleurs, chalutiers, dragueurs etc. Aussi est-ce avec une joie sans mélange que je mis mon sac à bord du « Commandant Rivière » le 25 novembre. Le Commandant Rivière était un superbe torpilleur, des plus récents, marchant au mazout, ce qui supprimait l'épouvantable corvée de charbon pratiquée à l'époque sur presque tous nos bateaux de guerre. Il était commandé par le Capitaine de Frégate Lesort.

Il était rattaché aux flottilles de l'Adriatique basées sur Brindisi. Ces flottilles comprenaient des torpilleurs et des sous-marins : italiens, anglais et français dont la mission principale était de barrer le canal d'Otrante aux sous-marins allemands lorsqu'ils furent basés à Cattaro. Le front de Salonique nous donna l'occasion de faire une liaison avec ce dernier port. C'est ainsi que nous avons transporté et le Général Sarrail et Robert de Billy, le parrain de ma future femme !”

JF : Avec ce bateau, vous avez rencontré l'ennemi, vous avez fait des combats navals ?

JP : "C'est au cours d'une mission d'escorte et de nuit le 23 décembre 1916 que nous avons « accroché » des torpilleurs autrichiens qui étaient en train d'attaquer le barrage de chalutiers alliés anti-sous-marins. Accroché, mais à quoi ? Je distinguais vaguement dans la nuit noire la silhouette d'un bateau, mais j'étais sûr qu'il ne s'agissait pas d'un bateau français car il avait un petit feu bleu à son étai, mais cela pouvait être un italien ou un anglais et, dans le doute, sans ordre, on pouvait très bien s'abstenir de tirer. D'ailleurs le Lieutenant de Vaisseau Sire, second du Rivière, m'a dit plus tard : “moi, à votre place, je n'aurai pas tiré”.

L'ennemi, lui, tira par notre 135, la trajectoire des obus pouvant être matérialisée par les deux trous qu'il fit en traversant le capot du compas arrière. Ses coups explosèrent aussi sur l'avant, nous tuant deux hommes. Notre tir et le sien ont été à peu près simultanés.

J'hésitais un moment, mais tout de même je fis ouvrir le feu, hausse bloquée. Une torpille par tribord, un petit sifflement, ouf, elle est passée. Second coup de canon puis après la lueur je ne vis plus rien, le torpilleur fantôme avait cessé de tirer. Je commandais le cessez le feu.

Voici les dégâts à bord : un obus dans la chaufferie, pas de tués ; un obus dans une manche à vent transformée en écumoire ; un obus coupant trois étais à tribord avant et tuant un matelot, un obus tuant notre télémétriste ; un obus qui a dû passer à moins d'un mètre de moi et qui a traversé le capot de la barre à bras de part en part.

Cet engagement m'a valu une belle citation.

Ce combat du 22 Décembre 1916 donna lieu à de nombreuses polémiques sur la signalisation et prouvèrent aussi notre manque d'entraînement quasi total aux combats de nuit sans visibilité.

JF : Extrait de sa citation :

« Jeune officier très ardent et très brave. Chef de la section Arrière. Alors que son bâtiment était soumis à un feu d'artillerie violent dans le combat du 22 Décembre 1916, toutes les communications avec la passerelle ayant été mises hors de service, a fait ouvrir le feu et a dirigé le tir avec le plus grand sang-froid ».

Jean a été aussi décoré pour ce haut fait de la « Médaglia di bronzo alvalore militare » par décret du roi d'Italie en septembre 1918. Et oui, en Adriatique nous étions sous commandement italien !

A bord du commandant Rivière
Brindisi 23 décembre 1916

ma chère maman,

j'ai passé une nuit bien intéressante, le Rivière ayant pris part à un combat de nuit entre torpilleurs ce qui peut fort bien se comparer à un combat de nègres dans un tunnel. il s'est passé tellement de choses séparées et mélangées que je ne sais comment te raconter tout cela d'une façon simple et claire. Nous étions partis pour Tarente avant la nuit, 6 torpilleurs : Casque, Protet, Rivière, Bory, Boutefeu, Dehorter.

A la hauteur d'Otrante à peu près nous avons aperçu dans le sud des lueurs très vives et caractéristiques de coups de canon. Le casque a augmenté d'allure immédiatement et comme le protet tardait, nous l'avons dépassé, si bien qu'il n'y a eu en somme que le Casque (le bateau de Sériot) et nous qui avons pris part à l'histoire.

Il y avait là un combat déjà engagé entre les torpilleurs autrichiens et les chalutiers Anglais qui font constamment le canal d'Otrante pour rechercher des sous-marins.

Nous sommes arrivés là dedans tout à fait par hasard au milieu d'une canonnade fantastique partant de tous les coins de l'horizon ; partout des feux de bateaux et des lueurs.

Les chalutiers ont commencé à nous tirer dessus, ne sachant pas qui nous étions,

Jusque là, au milieu de cette pagaille, il nous était impossible d'identifier un ami ou un ennemi.

nous sommes arrivés près d'un bateau avec un feu blanc à mi mat et la pièce de l'avant lui tira un coup puis à ce moment se détachèrent très nettement deux silhouettes avec un panache de fumée énorme, deux Autrichiens qui fuyaient et nous commençons à les poursuivre.

C'est alors que nous avons vu sur notre arrière un torpilleur qui sortait on ne sait d'où et que j'ai pris d'abord pour un Français mais il n'en était rien et il nous envoya une torpille que j'ai entendu siffler assez près de l'arrière. C'est alors qu'il a ouvert le feu sur nous à bout portant ; je ne crois pas qu'il était à plus de 100 mètres. J'ai fait répondre aussitôt avec notre pièce arrière ; Comme la lueur est aveuglante je n'ai rien vu et nous n'avons pu tirer que deux coups, après il a disparu. Amet qui était devant moi m'a dit avoir vu un obus éclater sur lui, mais nous n'en saurons sans doute jamais rien.

Ce qui est certain c'est que nous avons eu deux hommes tués, une cheminée trouée, un obus dans une chaufferie qui n'a tué personne fort heureusement mais qui nous a forcé à ralentir et à abandonner la poursuite des deux autres. Quant aux cinq autres torpilleurs Français nous ne savons pas du tout ce qu'ils étaient devenus.

Comme on craignait une voie d'eau on fit mettre en dehors toutes les embarcations prêtes à être amenés. Il n'y eu aucun désordre d'ailleurs l'équipage est très bien ici. Puis nous avons repris route au nord sur Brindisi tout doucement. Des masses de signaux par TSF furent alors échangés et on fixa un point de rendez vous au matin.

Entretemps, des torpilleurs Italiens étaient sortis de Brindisi pour couper la route des Autrichiens et c'est alors que c'est produit un accident stupide ; l'Abba, un Italien, naturellement, alla aborder le Casque à 27 nœuds par le travers et laissa sur lui le moitié de son avant. Le Boutefeu français qui marchait derrière le Casque trouva l'abba devant lui et l'aborda à son tour ; nouvelle salade avec un tas de gens à l'eau ou blessés.

Si bien que au rendez vous nous avons vu deux torpilleurs en remorquant deux autres.

Bref à 1 heure de l'après midi sont arrivés à Brindisi, le Casque prêt à couler, le boutefeu avant tout abimé, rivière petites avaries, Abba avant inexistant. C'est assez gentil pour une nuit.

J'oubliais le sous-marin qui aurait manqué à la fête et sur lequel on a lancé des grenades, vers 11 heures du matin devant Brindisi.

Je viens de voir Sériot et j'ai eu quelques autres aspects de la bataille ; il ya des histoires extraordinaires, mais très possible dans cette nuit noire, de bâtiments autrichiens prenant la ligne de file derrière les français les prenant pour des alliés. enfin je doute que l'on tire jamais au clair ce qui s'est passé, mais c'était très beau et unique ; cette rencontre nocturne est le fruit d'un hasard tel !

Nous avons d'ailleurs eu une chance énorme.

Je n'ai pas dormi la nuit dernière et je vais te quitter maintenant. Je t'embrasse bien ainsi que mimi et puis, au fait, très bonne année

Jean

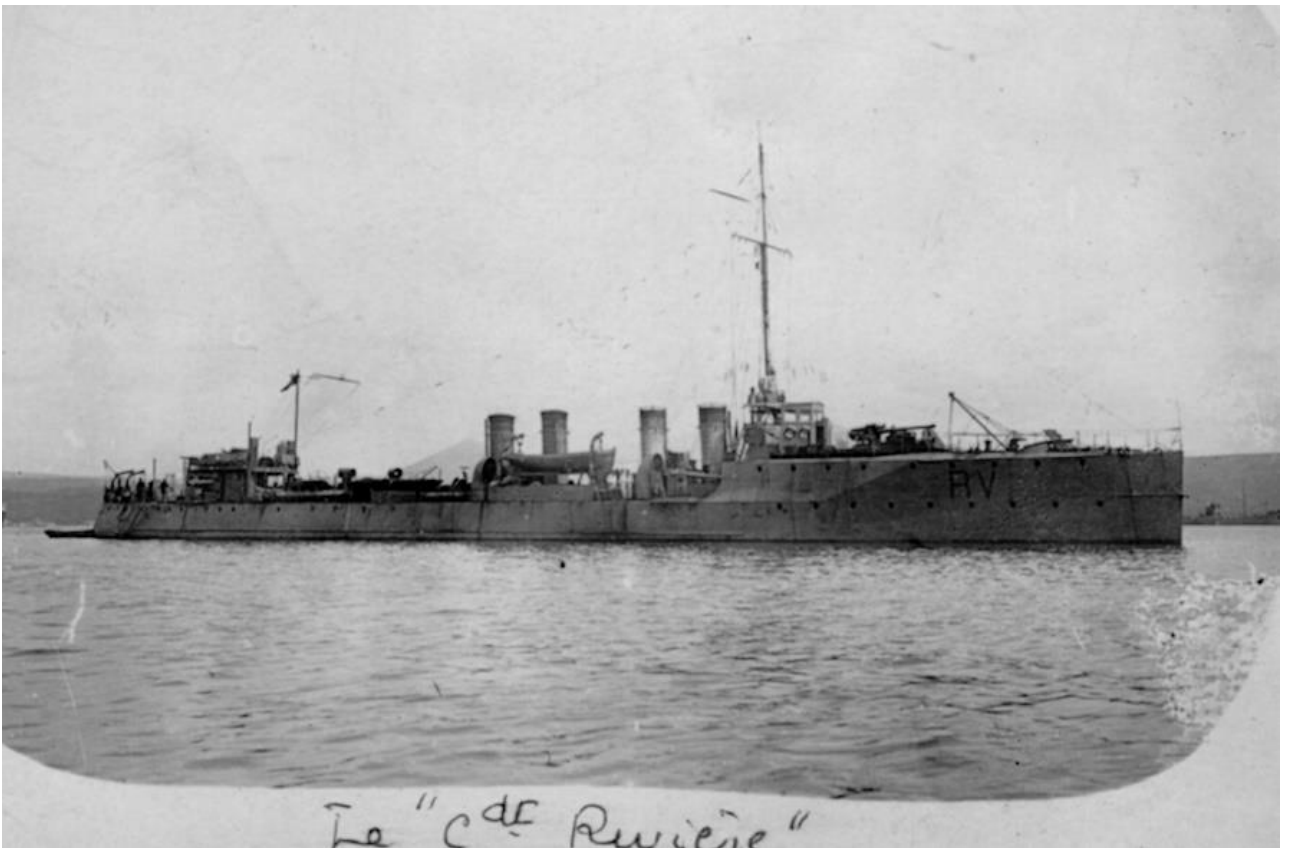
PS : ma frise rapidement SVP.

ci- joint photo du « Rivière

Lettre de JP à sa mère la veille de Noel 1916 ; Rassurant pour une maman !



bracelet de combat de JP



Le "Cdt Rivière"



Canal d'Otrante Janvier 1918 entre Italie et Dalmatie



Janina 1918

JP : ” Le 15 Mai 1917 nous eûmes une autre occasion de voir l’ennemi, de jour, cette fois.

Nous étions sortis en Patrouille, Malheureusement derrière un gros escorteur italien qui se contenta de faire son boulot d’éclaireur, en laissant passer une occasion d’attaquer à la torpille lorsque les circonstances se montrèrent favorables. De plus, à ce moment Le Commandant Rivière eut une avarie qui l’obligea à diminuer sa vitesse et c’est à la remorque de l’escorteur italien que nous dûmes rentrer à Brindisi. Le gros de l’ennemi étant constitué par les trois croiseurs légers autrichiens basés à Pola et qui sortaient très rarement.” Il n’y eut pas de communiqué. Cette affaire manquée, prouva une fois de plus notre manque d’entraînement et surtout le manque de liaison entre alliés. Il n’y eut pas d’autres occasions

« Dans la marine on ne repasse jamais les plats. »

JF : Il avait beaucoup de dégâts comme celui-là ?
Beaucoup de bateaux coulés ?

JP : ” J’ai appris la mort de De Bosmelet, sur le Danton, torpillé par un sous-marin allemand, et cela m’a frappé profondément ; bons ou mauvais nous avons tant de souvenirs communs ; j’ai noté tous les morts de ma promotion pendant cette guerre : Desvials, de Chateurenard, Filhol, Doneaud sur le Bouvet ; Squiban sur le Casabianca, Lyasse sur le Léon Gambetta, De Blic sur la Surprise, Verdat sur le Dixmude ; Parsy sur le Suffren ; De Bosmelet et Gallou sur le Danton ; cela fait pas mal de monde, même si nous avons toujours envie de plus de bagarre.

Je note en Avril 1917 : j’ai largement profité de notre séjour à Corfou et je me rends bien compte qu’il faut que cela cesse ; ce n’est pas une vie normale en temps de guerre ; il faut tâcher d’avoir l’heureuse rencontre du sous-marin Boche... ..l’abordage, les grenades c’est un beau rêve...Aux pauvres parents dont j’ai reçu les lettres touchantes et désolées je voudrais offrir un petit morceau de sous-marin.”

JF : Jean était clairement à la fois courageux et sensible. Il faut aussi se rappeler qu’il aurait pu être sur le Danton, de Bosmelet l’ayant remplacé pendant qu’il était en permission !

JP : “Mais à côté de la guerre, nous menions la belle vie ; j’ai une

marraine de guerre épatante dénichée en Avril chez les Dupetit-Thouars : Mademoiselle Louise de Vilmorin, dite : « Loulou ». Entre deux parties de tennis elle nous a divertis avec des histoires assez lestes qu'elle raconte avec un sérieux imperturbable.

Avez-vous un filleul de guerre, lui ai-je demandé ? Non. Voulez-vous de moi ? Oui ; et ce fut fait ; elle a mon adresse et j'attends...

Peut- être attendrais-je longtemps...mais en tous cas elle est rudement jolie et amusante »

JF : Les amitiés féminines ne manquent pas et Jean, fort joli garçon, avait du succès. Et « Loulou » lui a écrit !

JP : ” J'espère avoir une correspondance suivie avec Germaine, Simone, Yvonne, Simone Grasset et aussi Simone Moyret, qui m'a fait cadeau d'une aquarelle ravissante ; nous avons procédé à un échange, échange qui fut une excellente affaire pour moi. Et voilà, tout est fini ; ce délicieux séjour a pris fin, comme toutes les bonnes choses, rapidement. Je suis ennuyé pour maman, elle qui ne s'était jamais plaint, je l'ai trouvée triste à mon départ de Paris. Elle a été contente je crois d'aller au théâtre avec moi... « Faisons un rêve », joué par Sacha Guitry était vraiment idéal, parisien et spirituel ; cela fait du bien de se retremper là-dedans de temps en temps.

Brindisi 5 mai 1917 ; il paraît que les Autrichiens s'agitent ; s'il pouvait y avoir une bagarre un de ces jours, ce serait le meilleur moyen de rompre la monotonie de cette existence.

Pourtant les escales sont superbes : hier avec d'Argenlieu et Amiel nous sommes allés à Pompéi ; fait une visite des plus intéressantes et la maison des Viti m'a le plus frappé.

Encore une petite bagarre entre Autrichiens contre Italiens, Anglais et nous. « Nous avons engagé le combat au moment où les Autrichiens reviennent vers nous, mais nous n'avons fait que tirer quelques coups de canon qui n'ont dû porter que tout à fait par hasard, et nous avons vu quelques coups tomber pas loin de nous... »

Le 30 Mai 1917 j'ai été nommé Enseigne de Vaisseau de première classe. « Deux galons, c'est un commencement de gâtisme »

J'ai quitté le Commandant Rivière le 18 Mars 1918 pour embarquer sur

le sous-marin Coulomb, ma demande d'embarquement aux sous-marins ayant finalement été acceptée.

J'ai été nommé second du Coulomb et nous avons appareillé pour Toulon en Décembre 1918 après plusieurs mois passés dans l'arsenal de Tarente où je m'ennuyais pas mal.

Consolation, notre correspondance avec Simone Grasset qui est vraiment une amie délicieuse et avec qui, depuis plus d'un an que nous correspondons, il ne m'est jamais arrivé de me dire : que vais-je bien pouvoir lui dire ? Au total le temps passe assez vite et puis je suis « Le Signor Commandante » ; le soir je vais dîner au club italien.

Le Coulomb était commandé par le Lieutenant de Vaisseau Keller, fils d'un des députés protestataires alsacien.

Il regrettait amèrement d'avoir manqué son sous-marin allemand pour une erreur dans la transmission de l'ordre de feu. L'occasion ne s'était pas représentée....

A bord, la personnalité la plus marquante était Joko, un superbe fox qui menait la vie dure aux rats et même aux chats de la station.

Brindisi 10 Octobre 1918. On commence à parler un peu trop de paix ;

Déjà aux premières paroles prononcées par l'Allemagne dans ce sens, les Marius de l'arsenal de Tarente ne voulaient plus rien faire : « finita la guerra » ...

L'Allemagne table certainement sur la lassitude et la courte vue des foules en faisant, maintenant, ses propositions et ce n'est pas si bête. Si seulement on pouvait avoir, avant, la peau d'un sous-marin...

Brindisi le 2 Novembre : la guerre semble finie par ici, tout le château de cartes balkanique créé par la Bochie s'effondre presque d'un seul coup !

Dans l'ensemble Tarente fut un séjour sans histoire jusqu'à mon embarquement sur l'Altair le 1^{er} Janvier 1919.

JF : On le voit, Jean était assez « va-t'en guerre » à cette époque, quatre ans de guerre ne lui suffisaient pas...

L'Altair », c'était aussi un sous-marin ?

JP : " L'Altair faisait partie des cargos transformés en patrouilleurs pour les besoins de la guerre et principalement pour la chasse aux sous-

marins. Il était commandé par le Capitaine de Frégate Laborde, un vieux célibataire épicurien, qui me laissait une paix complète pour mon métier de second.

Ce fut un plaisir de circuler avec lui en 1919 dans les îles grecques et de l'entendre évoquer l'histoire si chargée de tous ces pays où nous accostions.

JF : Mais la guerre était pourtant bien finie en 1919 ?

JP : " Nous sommes basés à Constantinople pour une mission mal définie, comme l'est alors notre politique vis-à-vis des Russes. Constantinople est une base délicieuse ; le coup d'œil de l'entrée est admirable, encore plus admirable la remontée du Bosphore. Nous avons appris en arrivant des événements assez graves qui se sont produits sur nos cuirassés en séjour dans la Mer Noire : refus de travailler et, sur certains bateaux, de véritables mutineries. Mais il y avait en plus un véritable complot révolutionnaire celui-là, infiniment grave, qui devait livrer nos bateaux aux Bolcheviks d'Odessa. Le chef de ce complot était paraît-il Marty, que j'ai parfaitement connu à Brindisi ; type jeune, intelligent que l'ambition a dû perdre. Marty est en jugement paraît-il.

Enfin la vie, en tous cas, est active et diffère du tango journalier de Toulon.

Nous partons demain pour monter la garde devant un port bolchevik. Nous autres, bons Français, avons toujours le chic pour nous fourrer dans des guêpiers où nous allons avec beaucoup de naïveté, pas mal d'audace et peu de moyens ; ça dure ce que ça dure et un beau jour il nous arrive une catastrophe comme celle d'Athènes ou de Kherson.

Les Anglais, seuls, ont reconnu la Géorgie. En mer Noire, ils ont su nous laisser, comme toujours, le côté assommant et ont mis le grappin sur le bon bord, du côté de l'Anatolie et des pétroles du Caucase ; la Géorgie serait pour eux en tutelle et servirait d'état tampon contre la Russie.

JF : Après quelques coups de griffe aux alliés italiens JP commence, déjà, à voir, souvent à raison, les politiques anglaises jouer et réussir mieux que la France dans ses influences internationales.

JP : « En Russie, où la guerre continuait, nous devions appuyer nos troupes à terre en appui feu et faciliter l'évacuation de nos troupes et des Russes blancs, pris au piège par les Bolcheviks.

Nous étions à l'embouchure du Dniestr à la frontière avec la Roumanie. Le 18 mai, nous allons relever « Le Hussard » devant Odessa.

Pauvres Russes, ils ont l'air d'être dans un joli pétrin ; les Soviets voudraient entrer en relation avec nous parce qu'ils crèvent de faim.

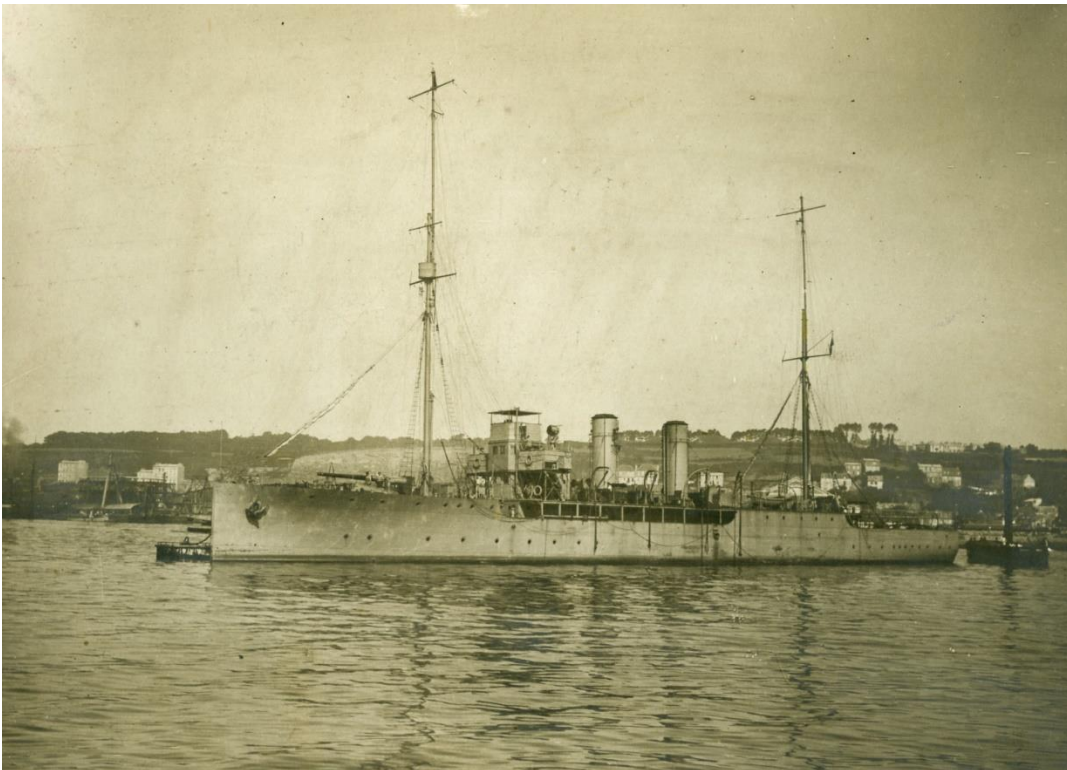
La Russie est aujourd'hui comme la France après la guerre de cent ans ; le pays est la proie des grandes compagnies. Il est donc probable que les Soviets d'Odessa ont, en ce moment, d'autres chats à fouetter que de venir prendre d'assaut l'Altair...

Nous avons emmené avec nous un officier russe comme interprète ; fatalement nous parlons de la révolution russe ; il en parle d'ailleurs avec beaucoup de calme. Pour cet officier russe, je le cite : « la cause du bolchevisme est le juif. Avant la guerre, le Juif était considéré en Russie comme un paria ; tous les grades et emplois civils lui étaient interdits ; dans les universités la proportion d'étudiants juifs ne devait pas dépasser 10% ; ces mesures étaient la défense nécessaire de l'élément russe ignorant contre une race entreprenante, plus intelligente et possédant de plus le commerce et la finance; on conçoit la haine accumulée, tout le désir que les associations juives pouvaient avoir de s'emparer de ces hauts postes que le mépris et les lois russes leur interdisaient... Ils surent exploiter le mécontentement que le régime tsariste pouvait provoquer et, avec l'aide allemande, fomentèrent la révolution. Tous les commissaires seraient juifs ; Trotski serait Bronstein, seul Lénine serait russe. Le juif avait l'argent, il eut le pouvoir. Qu'est-ce qui anime ces gens-là ? C'est la haine de l'idée de Patrie ; ne se sentant nulle part chez eux, ils voudraient que tout le monde fût dans leur cas ».

JF : De cette date et de ces événements, Jean a, me semble-t-il, définitivement, associé : communisme, juifs, révolutions, socialisme, francs-maçons, mutineries... comme choses bonnes à exécuter... et il est devenu assez, voire très, conservateur...

JP : “Notre officier de liaison nous parle avec un calme charmant : « L'armée des volontaires quand elle fait des prisonniers, fusille d'abord tous les officiers rouges et les gens tatoués que l'on suppose être des marins ; elle embauche ensuite dans ses rangs les prisonniers bolcheviques qui font, paraît-il, de très bons soldats blancs ! »

Une anecdote plus gaie : pendant notre séjour en rade de Tendra, en Mai 1919, nous avons envoyé les permissionnaires à terre, bien que la côte soit déserte et dépourvue de toute ressource en matière de distraction. C'est à peine si une demi- douzaine de la bordée se présentèrent. Aussi nous fumes- tous étonnés le lendemain en voyant se présenter l'autre bordée, au grand complet, pour aller à terre ; c'est que la maison du gardien de phare comportait des ressources galantes inattendues dans un pareil bled...



L'altair

Constantinople, Juin 1919.

Nous sommes au repos, amarrés dans la Corne d'or à côté de l'Yser, du Casque et du Protêt. Etant donné l'incertitude de nos destinées, je me passionne en toute hâte pour Constantinople : plus je vais, plus Stamboul m'enchanté; la population turque est sympathique ; Loti vous prévient à l'avance en sa faveur, mais je trouve qu'il n'exagère pas ; le Turc a l'air doux et paisible ; mais il ne faut pas trop se fier aux apparences; en automne 1920 Mustafa Kemal, pour assurer ses arrières, massacra les Arméniens des provinces prises à la Turquie et massacra les Kurdes, avant d'attaquer les Grecs de Smyrne et les alliés... Le débat sur les événements de la mer Noire vient de finir au

parlement ; ces socialistes sont écœurants, mais leur impunité l'est encore davantage ; on a tendance à vouloir absoudre tout le monde ; j'ai assisté à bord du « Paris » le 16 Juin au conseil de guerre jugeant Marty ; le commissaire du gouvernement et l'avocat sont d'accord pour que Marty passe d'abord devant une commission médicale. On semble vouloir noyer le poisson... »

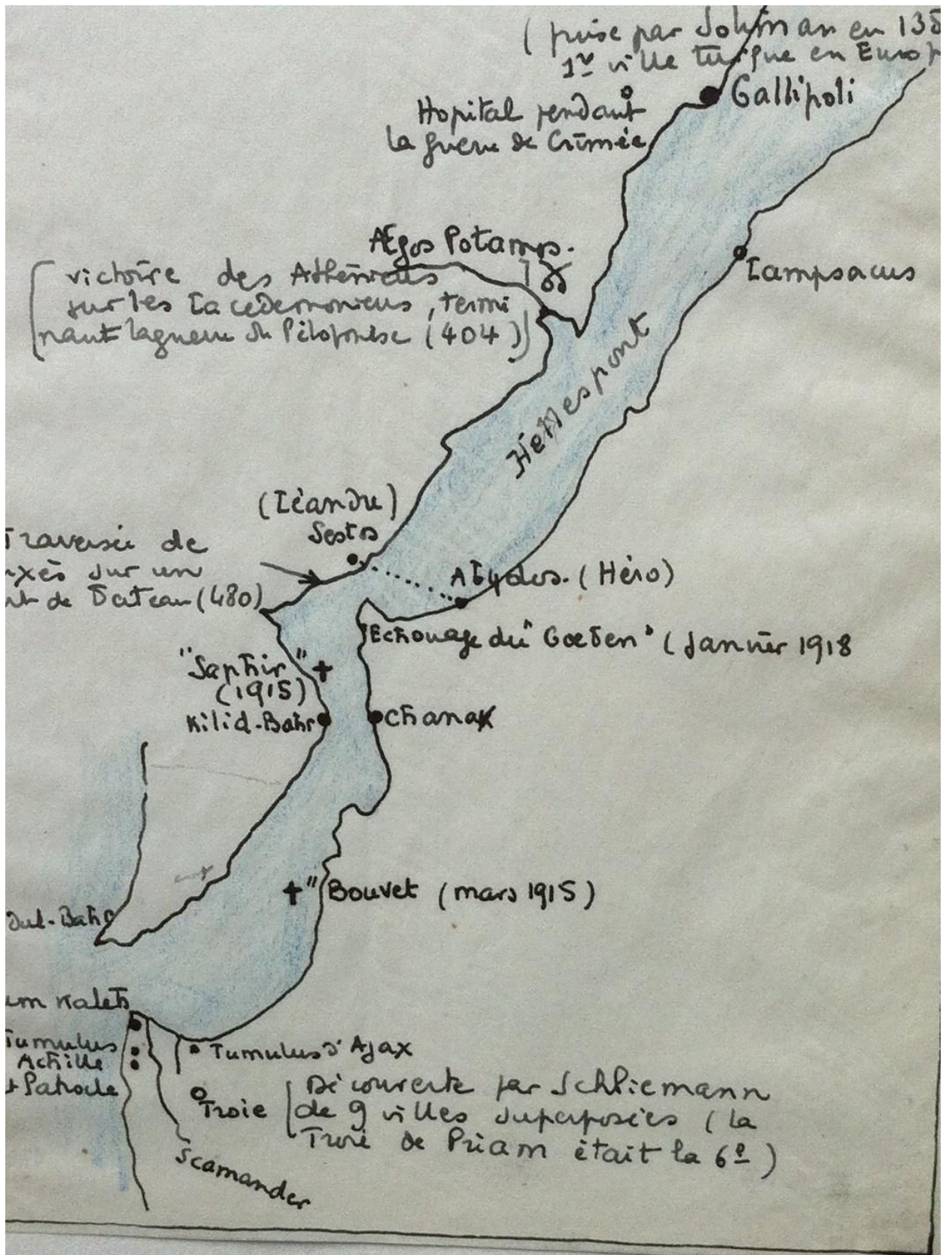
JF : Je cite Wikipédia 2019 : “Une centaine de marins sont condamnés par les tribunaux militaires, mais assez rapidement amnistiés. Ces événements sont par la suite récupérés par le Parti communiste français, car plusieurs de ses membres y ont participé et revendiquent un rôle majeur dans l'organisation des mutineries. Ces troubles sont aujourd'hui analysés et compris dans le contexte de la vague révolutionnaire qui frappe l'Europe à la fin de la première guerre mondiale à la suite de l'épuisement des belligérants et aux espoirs mis par une partie de l'opinion dans la révolution russe de 1917.

L'enquête qui suit contribue à faire prendre conscience au pouvoir politique de l'état de délabrement de la Marine au lendemain de la Première Guerre mondiale et de la nécessité d'engager les réformes qui vont permettre le renouveau de la flotte française dans les années 1920-1935.”

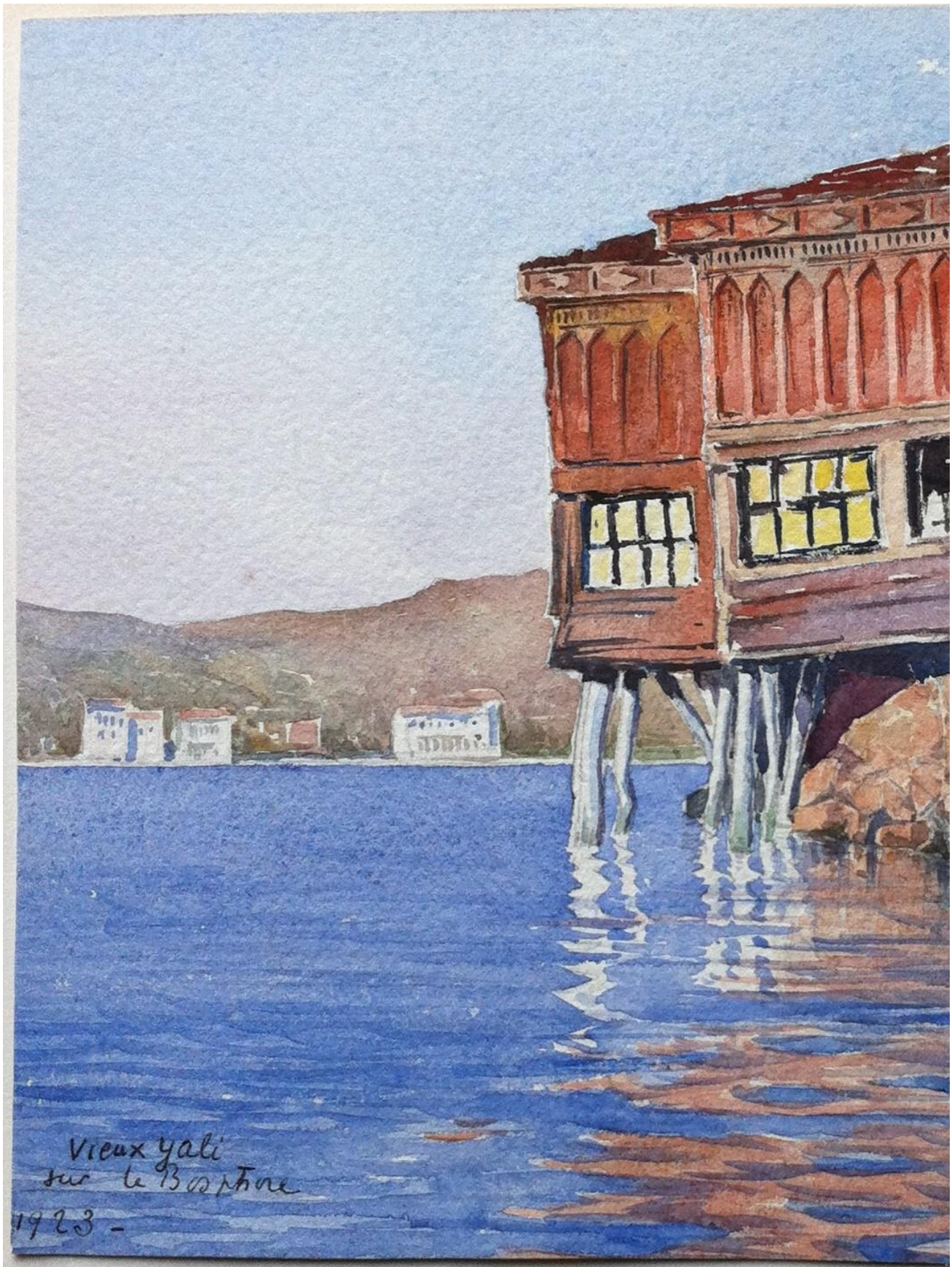
JF : Vous êtes restés longtemps en Turquie et en Russie ?

JP : « Le 26 Juin 1919, en rade de Tendra, nous apprenons que la paix est signée. Pour autant cela ne va pas tout seul pour les Bolcheviks ; l'approche de l'armée blanche sème le trouble ; l'armée rouge se décompose. A quelques kilomètres de nous des gens pillent et se tuent.

Pauvre paix ! Et nos hommes qui vont supposer que cela va nous faire rentrer en France ! La mobilisation générale a été décrétée par Lénine. C'est le défilé général pour ceux qui le peuvent ; deux barques contenant des étudiants, des marins sont arrivés ce soir à bord. Si on était sûr d'avoir affaire à des gens malheureux et sincères, avec quelle joie les accueillerait-on !



Les Dardanelles ; un peu d'histoire ancienne et moderne en allant vers Constantinople



Vieux yali
sur le Bosphore
1923 -

Un vieux Yali sur le Bosphore

JP : Constantinople, 28 Juillet 1919. Balade dans Stambul avec Bob Fatou ; j'ai été infiniment heureux de trouver quelqu'un qui, comme moi, ne se lasse pas d'errer dans les vieilles rues et de voir mosquées et autres lieux paisibles ; la plupart des Midships ou Enseignes de Vaisseaux ne sont heureux qu'à Péra, à la recherche de ce que l'on trouve partout ailleurs.

Le 4 Août 1919 nous partons pour la division de Syrie, avec escale au Pirée et à Smyrne. Aucun espoir n'est plus permis, je crois, l'école de perfectionnement nous tend les bras ; j'étais trop bien sur l'Altair ; cet embarquement a été pour moi un bon moment, agrément et intérêt. »

JF : Cette expérience d'officier en second aux côtés d'un pacha cultivé et débonnaire a sans doute aussi marqué Jean et lui a suggéré cette approche distanciée de la vie et ce goût pour l'histoire et la culture que nous lui avons toujours connu. Et, de même, il gardera une amitié forte pour Bob Fatou.

JP : « Je viens d'apprendre la mort de Bon Papa le 24 Juillet ; il était pour moi le grand père vénéré, bon selon toutes les traditions familiales ; je retiens aussi de lui son exemple et sa grande valeur. A mon chagrin, se mêle le regret de n'avoir que trop tard réalisé personnellement quel homme remarquable il était ; nous voulons toujours penser que ce qui nous entoure est immuable quand nous l'aimons ».

Dardanelles, Octobre 1919 ; je suis confortablement installé à bord du « Diderot » qui est mouillé à Seldur-Bahr. Je suis allé à terre ; visite de ce petit coin historique, héroïque surtout, où nous sommes restés accrochés de Mars 1915 à Janvier 1916. A Issarlik un immense ossuaire, « Ben vrai, c'qu'y a de reliques » disait un second-maître en sortant du petit mausolée ». On réalise ce qu'a pu être la vie des poilus dans ce coin pelé, aveuglant, abandonné de la nature et des hommes.... Le Diderot a rendu les honneurs pour le Bouvet coulé en face d'Erenkeni.

JP : Novembre 1919, les Enseignes de Vaisseau, survivants de la guerre, se retrouvent à Brest en école de perfectionnement. "qui semble devoir surtout nous perfectionner dans le noble art du bridge". Nous sommes dans un couvent aux cellules glaciales. Au-dessus de celle que je partage avec Paolo, deux lignes :

« Le royaume des cieux souffre violence »

Le soir du 1er Avril, Moreau fait un discours pour fêter son anniversaire et, dans son texte, cite bon nombre de nos amis : Sériot, Simone, Raucourt, Niquet, Pradère, Barthe, Bonneville, Trogneu, Loyer, Laugier, Excelmans, Derrien...

Je suis surnommé ce soir-là : « j'en plante et des meilleurs »

Par ces temps de vie chère, les toilettes les plus dispendieuses, les montagnes de petits fours se renouvellent inlassablement ; nous pouvons être fiers, tout est mis en œuvre pour nous marier, sans résultat jusqu'à présent. (Il y eu quand même les mariages de Darriens et d'Archambaud) ».

Juillet 1920, de retour à Toulon où il n'y a plus personne ; le mois dernier je m'étais lancé dans un groupe de jeunes ménages, Boisson, Cazenave, Du Goulet...cela vous invite à convoler et il est certain que quand on ne navigue pas c'est un penchant naturel ; mais si j'ai le bonheur d'aller sur le Chamois je n'y penserai guère, pas plus que je n'y ai pensé sur l'Altair. D'ailleurs, avec qui ?

Je me cantonne surtout dans le bridge, le sport et l'aquarelle, cette dernière servant de prétexte à de grandes vadrouilles dans les environs.

J'ai de nouveau repris la mer sur le « commandant Bory » d'Avril au 14 août 1920.

JF : Jean est nommé Lieutenant de Vaisseau, le premier Août 1920.

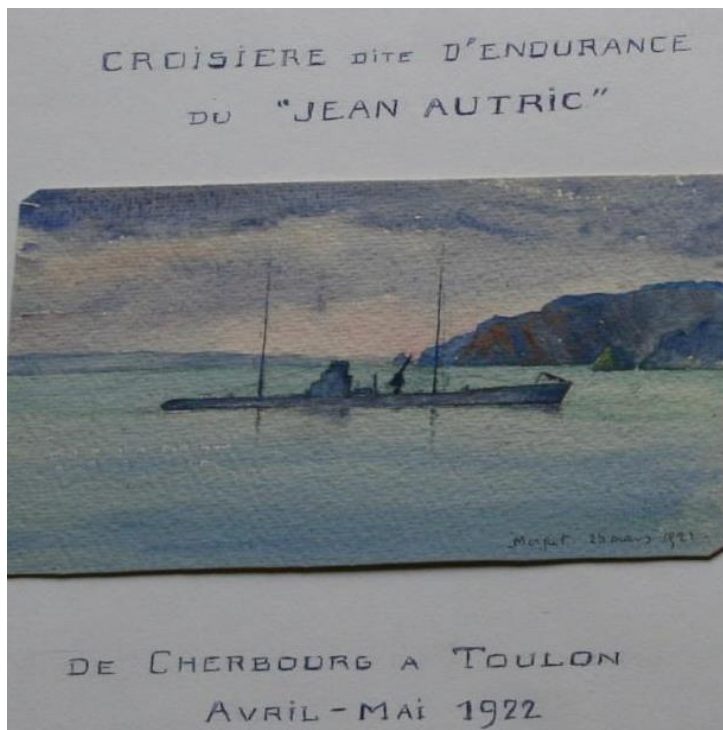
Il a 25 ans.... Et il va être encore réaffecté dans un sous-marin.

JP : " Je suis embarqué sur le « Jean Autric » du 14 Août 1920 au 1er Novembre 1922, pendant 22 mois ; « J'ai choisi la sous-marine » comme dit mon ami Cointreau et mon affectation sur le U105 commence comme sur le Coulomb, c'est-à-dire à l'arsenal. J'ai peur qu'il ne finisse de même par un désarmement prématuré. Mais j'ai eu ma période d'excitation bienfaisante de prise de fonction, qui m'a fait allégrement supporter un hiver à Cherbourg.

Le commandant était le Commandant D'Aubas et l'officier en troisième était mon ami Breittmayer, qui, bon musicien, avait demandé à embarquer au son de la Cathédrale Engloutie de Debussy. Cette innocente plaisanterie devait plus tard devenir une tragique réalité ; En 1928, il disparut dans l'Ondine, qu'il commandait, abordé par un

cargo grec. C'était mon meilleur ami dans la marine ; nous nous étions connus à Bordeaux dans le milieu protestant. Sa compagnie et son amitié me furent précieuses dans la vie austère des sous-marins »

JF : Breittmayer lui avait écrit en Octobre 1914 une lettre où il le traitait de « crustacé », puisque bloqué dans son fort de Cherbourg, « *poste indigne pour un Flottard et tout juste bon pour l'ex-taupin que tu es !!* » Quant à lui, en 1914, ayant raté un examen de rattrapage, il voulait rendre ses galons pour pouvoir aller sans délai au front. Toutes les lettres de cette époque font écho à cette volonté générale d'aller au front au plus vite...



JP : "Notre sous-marin devait rejoindre la Méditerranée et nous avons fait tranquillement cette croisière « d'endurance ». Le 6 avril 1922, à minuit, la situation n'était plus aussi belle ; la dépression n'était pas méchante mais on l'abordait à 12 nœuds et on quittait la passerelle sans un fil de sec. Nous faisons derrière le Marrast un petit tour en baie de Lisbonne. L'après-midi, attaque simulée sur le Marrast, ratée ! Au moment psychologique, le plomb du périscope saute.

11 Avril : pendant toute la journée plongée assez endormante. Le soir, surface devant Larache ; au levé de lune, dans le calme de ce beau soir, la petite ville avec son minaret classique semblait sortir d'un conte des Mille et une Nuits.

12 Avril : stoppé devant Casablanca. Vu de la mer : maisons neuves et

vieilles s'accordent dans leur blanche uniformité. Notre principale distraction est de regarder la construction de la digue qui est la merveille de Casablanca. Négociation ratée avec un pêcheur : la langouste est plus chère qu'aux halles.

14 Avril. Au matin nous tombons sur une bande de souffleurs, le bateau s'approche prudemment et une salve de mousquetons rate un magnifique cachalot qui plonge devant nous ; le temps commence à se gâter. 15 Avril. Tout ce que nous avons vu des Canaries, c'est le feu d'Allegranza. Dès qu'il fut aperçu, nous avons fait demi-tour.

C'est le supplice de tantale ; au matin, c'est la mer vide et houleuse.

16 Avril- cette nuit le temps est devenu tout à fait mauvais, houle de 8m que le bateau supporte d'ailleurs à merveille ; tout le monde à bord est maintenant amariné et l'on ne voit plus de corps affaissés comme au début dans le golfe de Gascogne.

Au petit matin, nous avons perdu le Marrast et ce n'est que devant Agadir que nous nous sommes retrouvés dans la journée.

J'ai dû, dans la nuit, jouer au médecin et panser un marin dont le doigt avait été écrasé par une porte blindée entre compartiments. Extraction du coffre à médicaments, lecture du chirurgien de papier, découverte de l'antiseptique...

Tout cela pendant que le bateau roulait passablement. Nous ne devons pas relâcher avant Casablanca, mais il valait mieux faire vérifier mon pansement d'amateur par un toubib professionnel d'où cette escale relâche à Agadir. Nous passons la nuit au mouillage en attendant notre blessé. La visite des sous-marins est un événement. Nous partons après le déjeuner, la mer est aussi mauvaise et c'est encore pendant la nuit un quart entrecoupé de douches ; mais souvent la grande lame qui vous barre l'horizon passe sans qu'on s'en aperçoive tant ces bateaux sont bien défendus. 18 Avril : nous plongeons devant le public rassemblé sur la côte. 19 Avril : Casablanca. Nous voici arrivés au terme de la partie dite « d'endurance » de notre croisière ; la pénitence a été assez douce et les bateaux se sont bien comportés »

JF : Jean profite de l'escale pour faire un tour au Maroc et donne son avis sur la politique française dans le pays et glorifie au passage le Maréchal Lyautey.

JP : Le Maréchal Lyautey, qui est roi au Maroc, a pris Rabat pour capitale politique, le seul site justifierait son choix...Dans l'ensemble, il

est fort admiré et traité comme une divinité. Seuls certains colons apprécient peu sa politique indigène et préféreraient occuper, sans obstacle, le haut du pavé. L'indigène n'est pas un nègre ; il est de race fière, souvent intelligent et nos faibles effectifs nous obligent à le ménager, sans parler de l'estime qu'il mérite. La politique des grands caïds n'est peut-être pas parfaite, mais elle seule nous permet de faire tête, car le pays est loin d'être pacifié et c'est la guerre un peu partout aux portes de Fez et de Marrakech.

La soumission brutale est impossible ; il faut gagner les tribus et leur montrer que l'ordre qui règne avec nous ne les rend pas malheureux. Dès qu'ils se soumettent on comble d'honneurs les chefs et par eux on gagne le pays qui vit sous un régime à peu près féodal. Cette politique de douceur ferme et juste, ne s'accorde évidemment pas avec la mentalité de chercheurs d'or que beaucoup de colons ont en arrivant ici... Nous n'avons jamais eu plus de 80.000 hommes et le pays tenu est immense. Si nous le perdons un jour, nous conserverons du moins l'estime de ces populations ; notre souvenir, notre langue, notre influence resteront avec nos routes et nos ouvrages d'art. Nous reprenons la tradition romaine et les découvertes de Volubilis nous émeuvent par ce qu'elles révèlent de similitude entre les deux protectorats dans le temps si loin l'un de l'autre. Le Maroc est actuellement le cœur de l'Islam... et le jour où Lyautey a désobéi, en 1914, aux ordres de Paris, il nous a conservé non seulement le Maroc mais peut être l'Algérie...

Et un gouverneur anglais disait en Egypte pendant la guerre : " si je suis ici c'est grâce au Maréchal Lyautey".

J'ai visité Rabat en compagnie d'un pilote aussi agréable que documenté, madame Raymond Ceillier (le marin de l'état-major de Lyautey), née Simone Grasset. (JF : son ancien flirt de Toulon). La nouvelle résidence est dans une situation magnifique et forme le point final d'une succession de petits ministères tout blancs reliés entre eux par une galerie. L'heureuse disposition de cette petite place de la concorde africaine satisfait l'œil par sa belle ordonnance et l'esprit par sa logique. Le plan de la ville nouvelle est vaste, trop vaste disent certains si bien qu'il risque de ne jamais être réalisé entièrement. Le soir j'eus l'occasion de voir un officier des services de renseignements, un vieux "marocain" qui passa 4 ans à Tiznit, seul avec trois télégraphistes au milieu des indigènes et qui, par son seul prestige, son seul rayonnement, nous a préparé les voies dans cette région

insoumise. Il raconte des histoires du sud et la révolte de Fez de 1912. Il paraît qu'un député venu au Maroc peu après notre entrée dans la capitale aurait dit : « maintenant la parole est à l'agriculteur et au maître d'école ». Quelques semaines plus tard c'était la révolte. L'histoire est à méditer : à se rappeler aussi quand il faudra remplacer Lyautey. Mettre un civil à sa place, comme on ne manquera pas de le proposer, serait une folie....

Fez 22 Avril - Fez est la merveille, c'est la ville prestigieuse de l'Islam ; on en représente en général les points riants, les fontaines aux riches mosaïques ; on la voit toute blanche s'étagant sur sa colline entre sa double ceinture de murailles rouges et de vergers. Mais ce n'est pas là le véritable caractère de la ville ; si Rabat et Salé sont blanches, Fez est gris ; c'est de l'Islam intact dans toute son austérité.

Je me suis perdu dans des ruelles invraisemblables, dans ce labyrinthe de grands murs sombres et de couloirs mystérieux sans voir autour de moi quoi que ce soit d'européen.

De grands cavaliers blancs escaladant des rues en pente, des formes voilées, le mendiant au coin de la porte, tout ce monde fermé, impassible, dans un cadre lugubre, tout cet ensemble je ne l'avais rencontré nulle part. Il n'y a aucune comparaison avec l'Islam de Stambul qui semble une pauvre religion de pacotille.

On trouve pourtant dans Stambul des impressions pures, des coins intacts, mais ces gracieuses maisons de bois n'ont rien à voir avec ces hautes murailles aveugles et noircies qui bordent à Fez la maison du riche comme celle du pauvre. Si Stambul est prenant, Fez est poignant, et les coins charmants qu'il recèle comme la place Nejjarine semblent autant d'oasis que la ville ménage dans le dédale de ses rues tristes et de la façon la plus imprévue. »

JF : Ce qui est étonnant, c'est d'avoir encore le même vécu personnel 50 ans plus tard ! Quant à l'apologie de Lyautey, Jean confirme son goût pour la géopolitique musclée, surtout vis-à-vis d'un peuple dont il apprécie visiblement beaucoup les qualités.

Jean va aller de Fez à Meknès puis à Marrakech, où il fait de très belles aquarelles, reprend la mer, passe devant Tanger, fait une escale à Oran.

JP : « Le Pacha étant parti à Tlemcen, je m'appuie les visites officielles : général, maire, préfet ; le tout en série, le tout sous la pluie, cette pluie fournissant un précieux sujet de conversation : elle sauve la récolte de blé et sauve le pays de la famine ».

JF : A Alger, la ville et ses environs lui paraissant de peu d'intérêt, il prend le train vers le sud, visite Timgad, « *la Pompéi africaine* », Lambèse avec aussi ses ruines romaines, Constantine, comparée à Tolède tant les gorges du Rummel sont impressionnantes et « le rocher de Sidi Rachid » d'où l'on précipitait jadis les épouses infidèles ...

La croisière d'endurance continue via Philippeville vers Stora :

JP : " Stora, petit village de pêcheurs, maisons jaunes en cascade sur la falaise, site boisé, barques peinturlurées au sec sur la plage ; c'est un coin du golfe de Naples ou des côtes de Provence... Nous continuons notre navigation par petites étapes ; hier mouillage pour la nuit en baie de Toukoush ; nous avons fait de même une petite halte devant Collo ; ces arrêts comportant une baignade, un petit tour à terre pour marchander une langouste... Je suis nourri depuis quelques jours de St Augustin et je suis allé aux ruines d'Hippone : il n'y a guère à voir que de belles mosaïques ; la savante Hippone n'est donc qu'un souvenir étroitement lié à celui d'un grand évêque dont la statue domine le rivage et auquel est dédié la basilique d'un goût discutable ».

JF : L'escale de Tunis permet à Jean de visiter Carthage, les ruines romaines de Dougga, le musée du Bardo et retour vers Toulon via Ajaccio. Sur son aquarelle de 1922, on devine notre future maison de 1946, près de la Citadelle, quand Jean deviendra Commandant de la Marine en Corse !

JF : Quand il n'y a pas la guerre, pas d'essais techniques, pas de réparations en Arsenal, on fait quoi dans la marine, on s'ennuie ?

JP : « j'y ai réfléchi souvent car c'est vrai que l'on s'ennuie parfois. »

JF : On verra plus loin le discours fait à ses élèves sur la « Jeanne d'Arc », en 1927, et qui répond parfaitement à la question.

En fait, Jean Planté avait choisi le sport, les ballades, le vélo et le tennis, la culture, l'histoire, le bridge et les aquarelles pour encadrer sa vie de marin. Dans une lettre, plus tard, il décrit aussi une recherche permanente du marin :

JP: « Ce qui est agréable dans les nouvelles escales, c'est l'arrivée, l'impression de découverte, la surprise d'un nouveau paysage, le calme

d'un mouillage, le bain...et puis, le soir même, cette euphorie a disparu ; on s'aperçoit que dans notre monde ratissé et banalisé qui, disait le poète, « comme un gros potiron roulera dans les cieux », ce qu'on voit n'est guère différent de ce qu'on a vu et dès lors on pense à s'en aller jusqu'au moment ou en mer on pense à rentrer...

JF : En 1921/1922 /1923/1924, et jusqu'en 1938... L'ambiance en France était désastreuse vu par les yeux d'un militaire, d'un marin et de Jean en particulier. La politique était fluctuante, la Gauche en pleine expansion, bref le moral n'y était pas et toute décision du gouvernement était mal vécue. La marine n'était pas suffisamment aimée, les sous-marins et la guerre sous-marine encore moins.

JP : “L'Allemagne avait certes rendu l'Alsace et la Lorraine, mais USA et Angleterre s'étaient opposés à nous donner la rive gauche du Rhin et une partie de la marine allemande ; l'occupation de la Sarre était une mauvaise demi-mesure ; les Boches avaient bien rendu quelques sous-marins mais allaient vite reprendre leur effort de guerre avec efficacité”.

JF : Dans la Marine, il faut des politiques de 10 ans et ce n'était pas dans l'air du temps avec le Cartel des Gauches. Il fallait faire le dos rond. Toutefois, Georges Leygues et Darlan ont pu et su recréer une solide Marine dans l'entre-deux guerres.

Jean est affecté pendant un an sur un bâtiment de réserve : « le Moselle » de Novembre 1922 à fin Octobre 1923 mais, heureusement, encore à Istanbul pour déménager notre mission.

Jean va profiter de cette période calme, sur le plan guerrier, pour se consacrer à l'aquarelle, en la mariant à son envie de découvertes.

Il va toujours préparer ses voyages personnels, en lisant ce qu'en ont dit des écrivains, ce qu'en dit l'histoire ou encore les critiques d'art ou touristiques.

En 1921, par exemple, vacances à vélo, en Espagne, en plein mois d'Août ! De San Sébastien, il suit la côte, remonte vers la Castille, passe à Vitoria, à Briviesca, à Burgos, cite Théophile Gautier, donne son avis sur l'architecture.. qu'il dessine...

JP : « La cathédrale de Burgos est stupéfiante ; c'est un amas de petites églises groupées autour d'une église centrale constituée par le Coro ;

ce dernier, limité d'un côté par de hautes stalles, de l'autre par les murs qui entourent le maître autel, n'est ouvert que sur les côtés ; et encore, des grilles fabuleuses en fer forgé masquent presque complètement le passage...toute impression d'ensemble est impossible...le dôme est splendide, il est couvert d'une folle profusion de sculptures. Le style plateresque a fouillé et tourmenté la pierre à un point que n'a jamais atteint le Gothique »

JF : A Valladolid, à Salamanque, à Avila, à Ségovie, à l'Escorial, à Madrid, il peint, il commente, il cite, il juge, il réaffirme ses priorités : Après une course de taureau, il fait ce commentaire :

« Pour juger ce spectacle, il ne faut évidemment pas raisonner à froid ; il faut le voir sous le grand soleil, se mettre dans l'ambiance et alors on s'enthousiasme vite pour l'adresse et la bravoure et pour le moral d'un peuple ; c'est une passion certes préférable à celle du cinéma »

JF : Il enchaîne, en train, vers Séville et Grenade, émaillant son récit de références historiques et culturelles, peint l'Alhambra, puis la mosquée de Cordoue, avant de revenir à Madrid par Tolède.

Je le cite : ***“Quant à l'Alcazar, il semble une succursale de l'Escorial”***

A Madrid c'est à la peinture de subir ses appréciations :

JP : « Velasquez a une aisance remarquable ; tout comme lui, El Greco est honoré d'une salle spéciale, ce que ne mérite pas, à mon avis, ses figures émaciées et noirâtres »

JF : On peut ne pas être d'accord avec lui, et c'est mon cas, mais comme Jean le disait lui-même souvent : ***« A chacun son sale goût ! »***.

Après Saragosse et Pampelune, Jean termine son voyage en laissant, en souvenir, un merveilleux livre illustré d'aquarelles et le récit de ses impressions, étonnant de maturité critique pour son âge.

JF : En 1922, JP continue ses voyages culturels d'été et il s'attaque à l'Italie au pas de charge.

JP “ : Gênes : c'est la ville des palais somptueux et riches, nouveaux riches même...Gênes, ville de marchands enrichis ne fût jamais une ville d'art ; la peinture se spécialise dans les allégories plafonnesques qui manquent de mesure autant que d'intérêt ; Galeas Alessi a attaché son nom à beaucoup de ces palais ; cet artiste a embelli la cité et a su conserver un goût sobre alors que toute l'Italie le perdait...

Pavie. Comme Oxford près de Londres, Pavie est la ville universitaire aux portes de Milan...Elle a beaucoup de cachet et ses rues silencieuses de petite ville studieuse changent agréablement du tohu-bohu de Gênes. La fameuse Chartreuse où on conduisit François 1^{er} au soir de la bataille du 25 Février 1525 est décevante. Cette façade pourrait être celle d'un théâtre ou d'un palais ; ce n'est point celle d'une église...

JF : Jean fait une bien jolie aquarelle du pont couvert de Pavie.

JP “Milan. Le dôme a une façade malheureuse avec ses frontons renaissance mêlés aux motifs gothiques. La Cène, à Sainte-Marie des Grâces est le pivot du tourisme à Milan. Léonard de Vinci, nous dit Théophile Gautier, « est par excellence le peintre du mystérieux, de l'ineffable, du crépuscule ; sa peinture a l'air d'une musique en mode mineur; nous ne cherchons rien au-delà d'une grande émotion et la Cène ne peut être dépassée par rien ».

JF : Suivent Le Lac Majeur, puis le Lac de Côme, en train, avec aquarelles à chaque étape ; puis Bergame avec son baptistère et la chapelle du Colleone, puis Brescia.

JP : Brescia : Comme à Bergame, une cathédrale toute neuve en sucre dépare de sa blancheur une vénérable église toute proche avec son vieux dôme tout rond, important dans l'histoire de l'art roman, exemple rare du temple rond, avec le groupe des petites églises rondes de Bologne.

Souvenir français : la ville fut prise d'assaut en 1512 par Gaston de Foix et, après une résistance opiniâtre, fut saccagée pendant 8 jours.

Souvenirs pseudo parpaillots : Brescia est la patrie d'Arnaud de Brescia, élève d'Abélard, qui se déclara contre la puissance temporelle et la richesse du clergé et fut exilé, puis exécuté en 1115.

Le Lac de Garde : j'avais ouï dire monts et merveilles ; il est pourtant moins agréable que les trois autres, sa partie sud est beaucoup trop vaste pour un lac. Les rives sont plates et laides. Les stations du lac avaient surtout une clientèle boche, maintenant disparue ; aussi c'est le vide à peu près partout dans les hôtels. L'Italie s'offre en ce moment une grève générale...cette grève est en train de choir misérablement par suite de l'offensive fasciste. Un Fasciste est un jeune homme de bonne famille, revêtu d'une chemise noire couverte de décorations et tenant un gourdin à la main. Ils jouent le rôle des camelots du roi, mais sont plus nombreux et mieux organisés ; ce sont de parfaits énergumènes, soutenus par une puissante galette ; ils font la vie dure aux grévistes, saccagent les bourses du travail où ils installent en général leur grand quartier local, bâtonnent les députés socialistes, font des cortèges dans les rues et par-dessus tout du bruit. ; cela les discrédite aux yeux des gens paisibles qui les accusent de fomenter des troubles. Mais ils sont pétris de bonne volonté et se rendent utiles. Ils font marcher les tramways et certains trains et, n'était le côté opéra-comique inséparable de toute action italienne, ils seraient entièrement estimables

JF : Des énergumènes estimables ? Voire. Mais la chienlit socialiste irrite clairement beaucoup plus Jean, en 1922, que les prémices fascistes. C'est vrai que, pour un touriste, tout briseur de grève des cheminots peut paraître bienvenu...(relu le 04 12 2019 !!)

JP : « O Vérone cité de vengeance et d'amour. » que de citations dans cette visite, de André Maurel à Henri de Régnier ; le souvenir de Dante plane sur l'église Saint Zénon ; c'est dans le cloître qu'il a écrit la plus grande partie de « l'Enfer » et, effectivement on y voit une fresque grossière qui représente une foule d'individus béats planant au-dessus d'autres moins fortunés qui sont en train de rôtir. Vérone, sur l'Adige, est à proximité d'Arcole et de Rivoli ; Bonaparte y eut son quartier général. Dans la plaine, Constantin défit l'armée de Maxence, Théodoric fut vainqueur d'Odoacre, les Autrichiens défirent deux fois les Italiens en 1848 et en 1866. Il est peu d'endroits au monde où l'on se soit plus souvent battu que sur les bords de cet Adige.

Puis Vicence. Goethe vint à Vicence en 1786." Il est certain que peu de constructions produisent un effet aussi saisissant que ce dernier joyau

laissé par Palladio à sa ville natale. Palladio m'a ouvert le chemin de tous les arts ; c'est tout autre chose que nos colonnes, ces pipes de tabac, nos tourelles pointues et nos dentelles de fleurs dont je suis maintenant débarrassé pour toujours ». La ville est toute à la gloire de Palladio ; il y a cependant, tout à fait étrangers à son école, bon nombre de palais vénitiens qui donnent à la ville un second cachet, gothique celui-là, qui ma foi vaut le premier.

Padoue : les fresques de Giotto et de Mantegna sont les principales attractions de la ville. L'église dédiée à Saint Antoine de Padoue, appelé « il Santo » par le peuple, a un extérieur monstrueux : dômes bouffis, base trop étroite ; c'est beaucoup plus laid que l'extérieur d'une mosquée.

Venise enfin : « C'est la perle de l'Italie, je n'ai rien vu d'égal ; dans toute la presque île rien ne peut lui être comparé. On se demande pourquoi on n'est pas venu tout de suite...pourquoi on n'a pas employé tout son temps à Venise ». Ainsi parle Taine et il a bien raison ; se promener à l'aventure à Venise, que ce soit en gondole ou à pied est un ravissement.

JF : Jean cite tous ceux qui ont écrit sur Venise, de Ruskin à Théophile Gautier, de Taine au président de Brosses et commente... leurs commentaires. Il visite tout, de la place St Marc aux tombeaux des doges, des palais aux églises, fait tout plein de jolies aquarelles, commente les œuvres des peintres avec ceux des auteurs cités, s'émerveille du Tintoret, de Véronèse ou du Titien. On pourrait penser que JP s'arrêterait après cette escale, saturé de beautés artistiques, mais il va continuer vers Ravenne, Pistoia, Florence, San Gimignano, Sienne et il termine ce premier voyage italien par Pise ! Il refera un voyage similaire en 1930. Je suis allé sur Wikipédia pour trouver le guide de JP auquel il se référait : Charles de Brosses, comte de Tournay, baron de Montfalcon, seigneur de Prégny, dit : « le président de Brosses ». Desbrosses était magistrat, historien, linguiste, écrivain né à Dijon, en 1709 ! ; Certainement un modèle pour Jean !

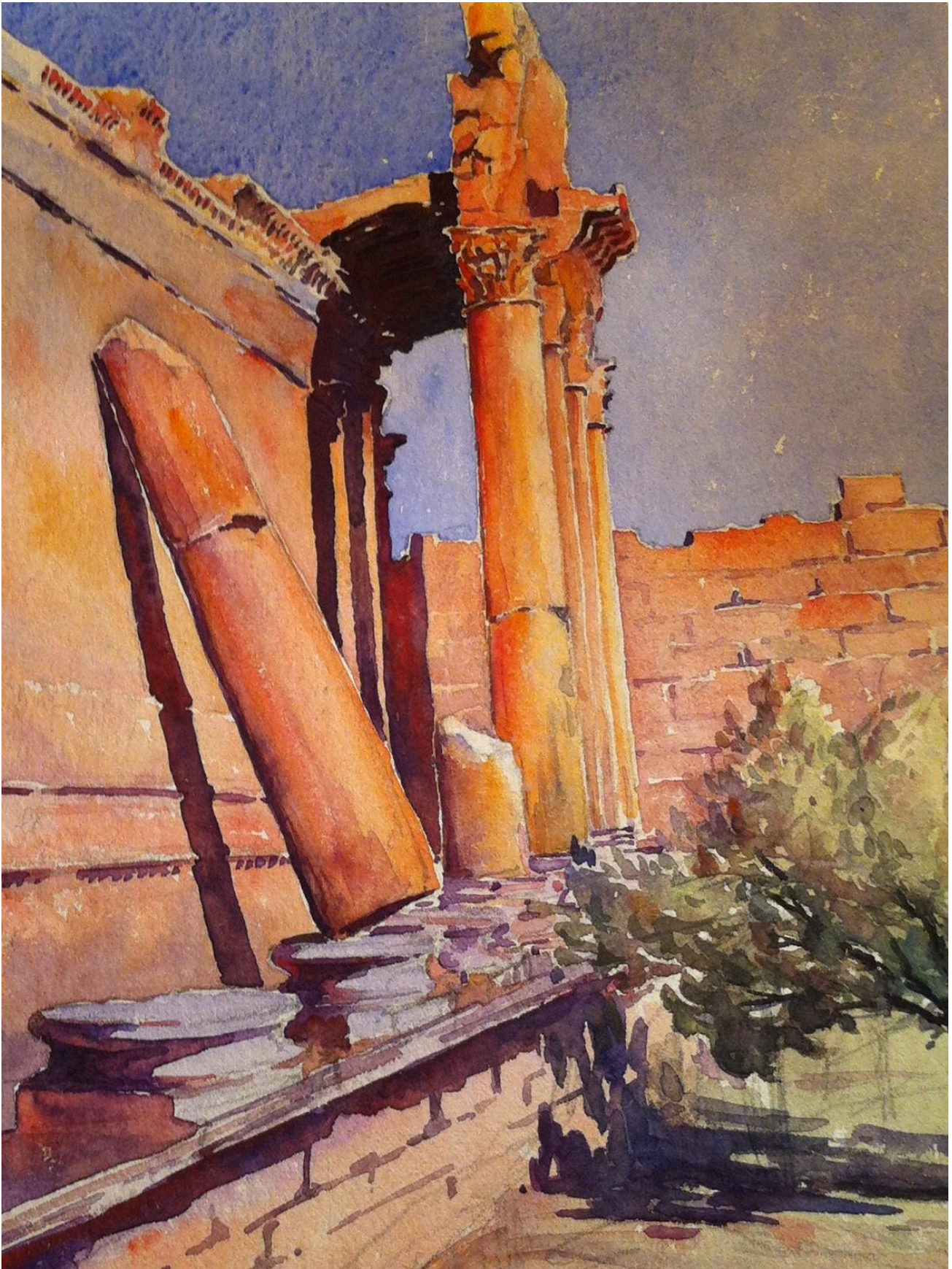
JF : Pendant son troisième embarquement vers Istanbul, Jean va pouvoir retrouver sa nostalgie pour cette région et faire un peu de géopolitique locale, encore, ou toujours, d'actualité en 2019.



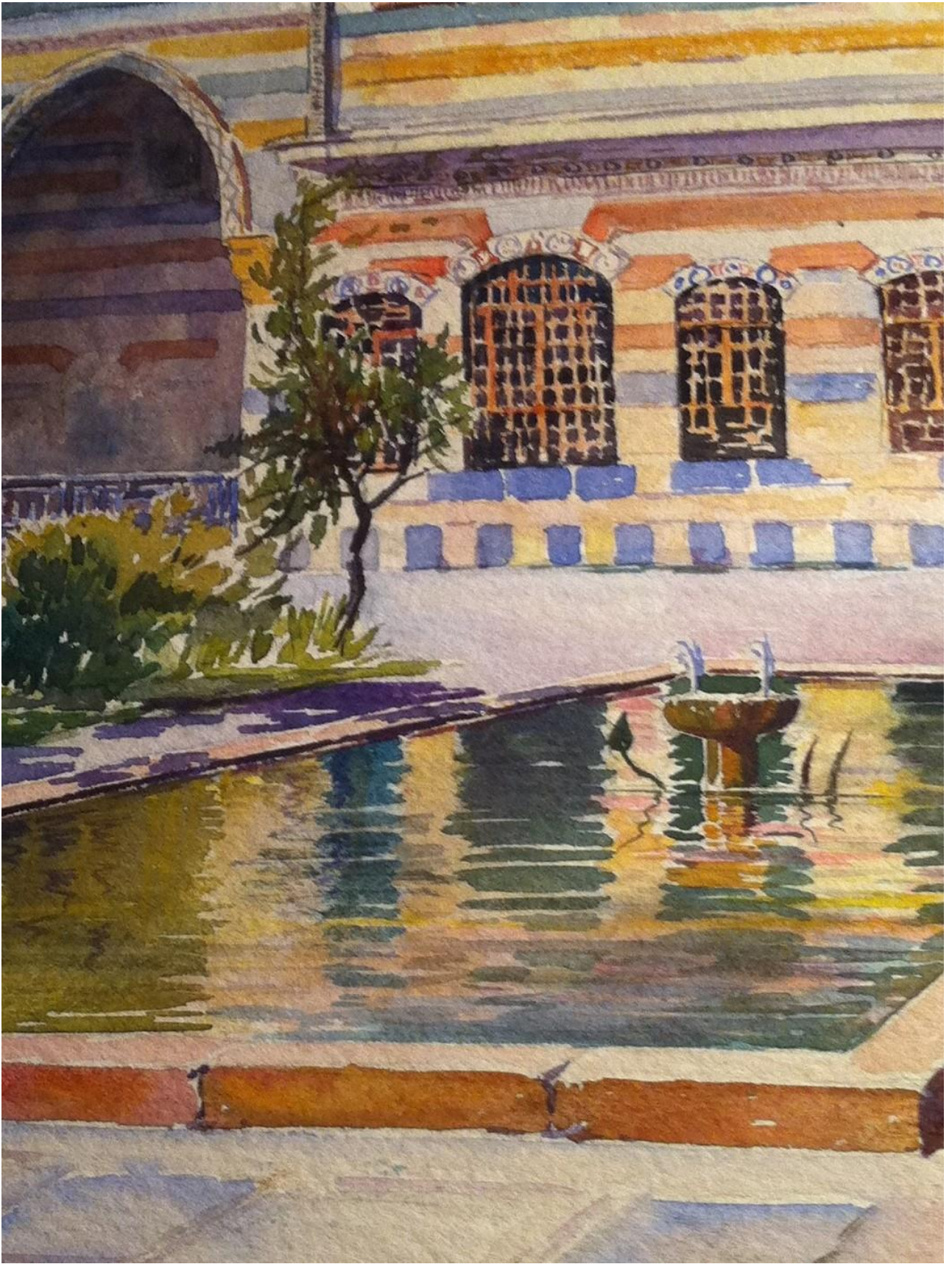
Un rapide croquis d'Istanbul.

JF : Mais, nous n'étions pas partis de Turquie après la paix avec les Russes en 1919 ?

JP : « Rien ne fut plus incertain pendant la guerre que le sort des détroits et de la Turquie. Les premiers amateurs furent les Russes auxquels on avait promis Constantinople et la région des détroits. Un régime international fut ensuite établi à Sèvres ; puis des tractations diverses aboutirent à lancer les Grecs sur Smyrne où ils mordirent la poussière. Enfin au traité de Lausanne, la victoire de Mustapha-Kemal renversa les positions ; la Turquie, dont, pendant la guerre, le colonel House faisait joyeusement des parts, que la morale puritaine voulait chasser d'Europe pour les massacres d'Arméniens, la Turquie honnie, faible, méprisée vit tout à coup son droit grandir avec sa force. »



Baalbek



Damas

Le sabre de Mustapha transforma en intangibles droits wilsoniens les demandes jusque-là repoussées, et les Turcs revinrent à Constantinople...C'est ainsi que nous dûmes évacuer en 1923 la base française de Constantinople, reliquat des victoires de l'armée d'Orient. J'y ai participé, à bord d'un vieux transport, en Septembre et Octobre 1923. Après le salut au Bouvet, mon ami Cuverville me soutenait, sur la passerelle, que l'échec de notre débarquement aux Dardanelles à Gallipoli était voulu par les Anglais pour ne pas donner Constantinople aux Russes...de là d'énormes sottises ; quoi qu'il en soit, il fut dépensé là de l'héroïsme le plus pur. Le rêve des tsars de prendre Constantinople fut bien près de se réaliser pendant la guerre de 1914

JF : En Juin 1923, probablement pour quitter un peu les pays chauds et avant d'y retourner, Jean va faire un grand tour en Ecosse via la Norvège, joli voyage à bord d'un petit bateau de croisière avec extensions en autocar. Bilan mitigé, avec quelques commentaires de Jean, un peu sarcastiques.

JP : " l'Ecosse sous le soleil c'est fort agréable, mais c'est un paysage normand, absolument quelconque. On a découvert en Ecosse quelques sources sulfureuses. Strathpeffer au nord d'Inverness est ainsi devenu une station à la mode, centre de pêche à la ligne, centre de chasse au Grouse, munie de casinos et d'hôtels. L'Ecosse est maintenant devenue un lieu de vacances où il est du dernier cri d'aller passer l'été, mais nous avons tout aussi bien si ce n'est mieux en France. A Aberdeen j'assiste à une séance en plein air de l'Armée du Salut qui a ici son « Headquarter ». Voilà des gens dont les ancêtres se sont faits protestants, en principe par horreur des pompes catholiques et de la hiérarchie religieuse et ils arrivent, constitués en armée, à de ridicules pitreries qui, au fond, correspondent au même besoin humain que les cérémonies romaines, mais sans en avoir la majesté et sans la force d'une vieille tradition. Ils ont remplacé le pape par un général. Ils ont des fanfares, des processions, des vêtements soutachés. On dirait un syndicat de portiers de grand hôtel. Certes ils font du bien, ils sont de bonne foi et les sourires leur sont indulgents ! Mais si le ridicule n'avait jamais tué quelqu'un, il y a beau temps qu'on ne les verrait plus, au moins sous cette forme !

JF : D'Octobre 1923 à Décembre 1924, Jean part en Syrie, sur le bateau - amiral de la division d'Orient basé à Beyrouth, le cuirassé Waldeck Rousseau. C'est un autre « gros cul », ce qui ne devait pas lui plaire beaucoup, mais il va profiter de cette année devant Beyrouth pour voyager au Moyen Orient, faire des analyses politiques de cette région, pour laquelle nous avons un mandat international, et faire de merveilleuses aquarelles de ses voyages. Jean rejoint Beyrouth, comme en croisière touristique, via Délos, Syra, Santorin et surtout Rhodes. La ville des chevaliers lui fait une impression saisissante.

JP : " Rhodes, une ville française du 15eme siècle demeurée presque intacte, conservée avec tous ses monuments, comme si la sage et puissante domination de l'ordre de Saint Jean avait imposé à leurs successeurs le respect de leurs œuvres.... De l'ancienne ville il ne reste rien et l'on dispute au sujet du colosse ; on a promis au personnel des dragues un bakchiche s'ils retrouvaient un morceau de la statue ; espérons, sans y croire, qu'un orteil égaré fera la joie des archéologues

JF : le Waldeck-Rousseau passe encore par Famagouste, et Tinos

JP: la pieuse Tinos, c'est une espèce de Lourdes grec ; nous y arrivons un jour de pèlerinage, le 15 Août. Le Pacha et d'autres sous-fifres, dont j'étais, avaient été conviés à la cérémonie sans savoir de quoi il s'agissait. Réception, saluts, garde à vous sur le quai, puis on nous conduit à l'église et là nous sommes embrigadés en tête de la procession. Il nous a fallu enjamber le corps de nombreux malades étendus. L'image sacrée et la procession, qui est censée être composée uniquement de gens vertueux, doit, en passant au-dessus d'eux, atténuer ou guérir les maux de ces pauvres gens ; il est hélas permis de douter des vertus curatives de l'état-major du Waldeck-Rousseau !

Candie, on y vient pour voir Knossos et y visiter le roi Minos d'illustre mémoire ; fils d'Europe et de Jupiter, époux de Pasiphaé, beau-père du Minotaure, patron de Dédale, il eut des malheurs domestiques tout en gouvernant fort bien son royaume ; et la réputation du cocu n'avait point nui à celle du sage et Hérault de Seychelles, chargé de réviser le code en 1793, alla candidement demander à la Bibliothèque Nationale le recueil des lois du roi Minos, qui ne furent peut-être jamais écrites !

JF : A chaque escale Jean fait un résumé touristique, historique et graphique ce qui représente une belle activité. A Athènes où le Waldeck-Rousseau est reçu, il règle un peu son compte aux Grecs et au Parthénon en particulier.

JP : « Ce Parthénon que trop de monde adore sans savoir pourquoi ». Et citant Mandat-Grancey : « On a beau me dire que ce temple est la plus sublime conception de l'esprit humain, je veux bien le croire puisque tout le monde le dit, mais je ne peux pas le sentir. C'est de la beauté par persuasion ; les poètes nous ont rendu tout cela si cher que nous ne pouvons dire le contraire » ; c'est le : «« love me, love my dog” des Anglais.

JF : On peut penser que JP est assez d'accord avec cette appréciation. Il lit aussi les enthousiastes, Boutmy, Maurras et son « Antinéas », Jean Moréras, Maurice Barrès dans son « voyage de Sparte », Théophile Gautier, Renan, qui a divinisé le Parthénon :« Quand je vis l'acropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eu la première fois que je sentis vivre l'Évangile en apercevant la vallée du Jourdain ».

JP : « Si la passion de la Grèce, réelle ou supposée, a fait couler des flots d'encre admirative, elle a valu aux Grecs, lors de la guerre de l'indépendance des concours plus substantiels ; on vit arriver pêle-mêle tous les cerveaux brûlés de l'époque : Byron, Fabrier, le colonel Bourbaki, Lord Cochrane. Jarrien de la Gravière trouve tout cela merveilleux. Mais il y a aussi les sceptiques ; Edmond About et son « roi des montagnes », Mandat-Grancey, Loti et Farrère qui ont pris parti en faveur des Turcs, également Maurice Barrès ou ce gentilhomme français, qui, en 1450, nous dit : « j'ai plus trouvé d'amitié aux Turcs et je m'y fierais plus qu'aux dits Grecs ; car, comme il m'a pu sembler, ils n'aimaient point les chrétiens fidèles à l'église de Rome. »

JF : Sur le plan politique, Jean ne semble pas avoir non plus beaucoup d'admiration pour les Grecs ; quelques extraits de ses notes :

JP : « Nos relations avec les Grecs furent assez froides : l'affaire du Zappeion n'est pas si lointaine. Au dîner et bal offert par le Ministre de France, gouvernementaux et rebelles voisinaient amicalement...On montrait une fort belle personne qui fut successivement la maîtresse de Constantin, de Venizelos et de l'actuel Président du Conseil.

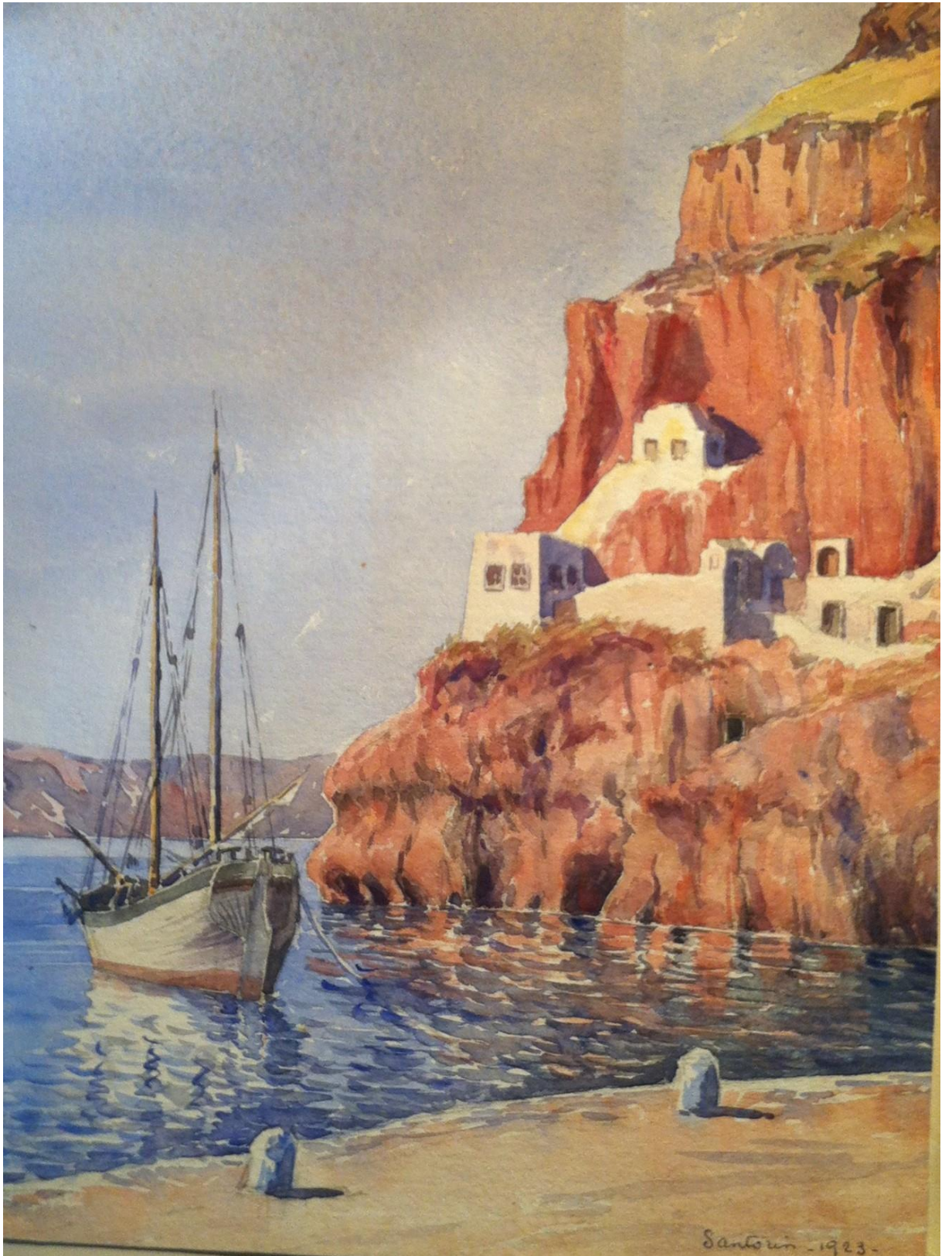
Mademoiselle Averoff, au cours d'un fox-trott, m'explique que son père était un Constantiniste enragé ; sa mère, Vénizeliste, se sépara de ce soudard monarchiste ; la famille Averoff est ainsi parée quoiqu'il arrive comme tous ces personnages qui ont un pied dans un parti et une poule dans l'autre.

Sagaces Ulysses, ils combinent de petites Odyssées fort avantageuses et rentrent tôt ou tard dans la lice, amnistiés, réconciliés, cravatés du ruban bleu ciel de l'ordre du sauveur de Grèce.

Il y a d'admirables sujets de vaudeville qui se perdent, c'est dommage !

Port-Saïd.

Le canal joue un rôle de seigneur féodal ; cette puissante institution est un des centres d'influence française en Egypte ; « être au canal » se dit aussi bien des personnes que des bateaux ; la présence dans ce fief d'anciens officiers de marine fait que les vaisseaux de la République sont toujours fort bien reçus. Ils sont amarrés à un poste de choix et de là il n'y a qu'un saut pour être au casino ou au club de tennis. C'est là que les midships papillonnent autour de la fille du Consul, dite « Consulette », devenue la légitime épouse d'un de nos camarades...



Santorin 1923 en route vers le Liban



Damas 1923 Le tombeau de Saladin

Alexandrie. Ville extrêmement riche ; on s'y ruine, on s'y enrichit avec une égale facilité; toute une société internationale de commerçants et d'officiels aux soldes très fortes, spécule, voyage, danse, achète des vieilles choses et des horreurs et ne met pas un sou de côté...Ce ne sont que fêtes catapultueuses, poudre aux yeux et c'est tout juste si on ne met pas sur les cartons d'invitation ce que doit coûter le buffet ; monde mélangé ne pensant qu'à gagner de l'argent et à le dépenser le plus agréablement possible ; moralité très incertaine, mais façade brillante ; jolies femmes, jolies toilettes, de l'entrain, de l'esprit quelquefois et le français, « fashionable language », obligatoire pour tous. Le Consul de France, monsieur de Vitrasse, semble évoluer là-dedans comme un poisson dans l'eau. La fête qu'il donna, en l'honneur de l'Amiral Vindry, fut peut-être la plus belle, la plus soignée, la plus impeccable dans son ensemble que j'ai jamais vu....

JF : On voit poindre chez JP le dégoût pour les nouveaux riches, les combines, les spéculations ; tout ce monde guidé par l'argent ne lui plait vraiment pas et ne lui plaira jamais et on peut dire que ce fut, pour nous ses enfants, un enseignement constant.

Le Caire permet à Jean de raconter et de retracer en dessins et aquarelles l'histoire de l'Egypte, de l'Islam et de ses merveilles architecturales et artistiques, des Coptes, de nos présences en Egypte pendant les croisades à la faveur d'une alliance avec le sultan et aussi en 1799 avec Bonaparte. Récits historiques et aquarelles occupent Jean à temps plein sans compter les courageuses marches d'exploration dans le désert.

JP : “Marches dans le désert pour retrouver la pyramide inachevée de Zouiet-el-aryam, cuve gigantesque de 30 mètres de profondeur, au fond de laquelle d'énormes blocs de granit rose forment le plancher d'une future chambre mortuaire ; le travail gigantesque de l'édification en hauteur était donc précédé d'un travail non moins impressionnant en profondeur. Sur une longue rampe, un gros bloc de granit est resté en panne au milieu, témoignant de l'interruption brutale des travaux. Les mioches, les guides, la Mena House et son jazz band sont venus gâter Gizeh, mais on peut se consoler en songeant que la barbarie des touristes ne date pas d'hier : les inscriptions des soldats de Bonaparte et celles des touristes de la 18eme dynastie ont bien rendu service aux égyptologues !

JF : Dernière étape, la Syrie

JP : “Alexandrette est un des séjours favoris de la division du Levant ; l’endroit, depuis l’évacuation de la Cilicie est à quelques kilomètres de la frontière et à portée de canon des positions turques...La position a donc de l’intérêt ; le misérable village turc ne laisse guère pressentir que ce port pourrait être d’une certaine richesse. L’endroit n’est pas enchanteur, en dépit de ses belles montagnes, mais il est un peu notre raison d’être en Syrie ; c’est là que nous montrons la force, que nous crachons du feu, c’est notre « Zona di Guerra ».

La promenade Alexandrette-Antioche et retour, fut une véritable expédition. Trois Ford en ligne de file, mousquetons, provisions ; les officiers de l’armée racontaient force histoires de brigands et récits de guerre contre les bandes turques : ces bandes opèrent pour leur propre compte ou plus généralement sont soutenues par l’argent du gouvernement turc, voire encadrées de soldats réguliers. Le processus est toujours le même ; passage de la frontière, razzia d’un village, massacre éventuel de ses habitants ; nous équipons des contre-partisans que nous envoyons faire la même chose chez les Turcs ; de temps en temps nos troupes indigènes trinquent dans une embuscade ; Sénégalais, Malgaches, Annamites, Algériens, Marocains sont mélangés dans cette armée du Levant qui est une vraie tour de Babel ; les Marocains excellent dans ce genre de guérillas...Toutes ces histoires nous tenaient compagnie sur la route de Beylan, cette grande artère historique qui vit passer, entre autres, Alexandre, Saint Paul, les Croisés, et qu’on appelle souvent le défilé des portes syriennes...

Antioche : le passé d’Antioche est aussi prestigieux que son présent est délabré ; c’est là que deux civilisations, grecque et orientale ont fusionné, que le christianisme, pensée d’Asie, prit au contact de l’hellénisme un caractère philosophique nouveau ; c’est là que le nom de chrétien fut prononcé pour la première fois ; la ville fut appelée reine de l’Orient pour sa magnificence mais aussi Théo polis (cité de dieu) pour sa piété... Ce fut la première ville prise par les Croisés, puis la capitale de Renaud de Châtillon.

JF : On se battait encore, ou déjà, en 1924 en Syrie ?

JP : “Oui mais très peu et de moins en moins et pas de façon officielle.

La route qui relie Beyrouth à Damas a été conquise de vive force par le général Gouraud sur l'émir Fayçal qui avait quelque peu abusé de notre patience. Au camp Meysseoun, l'armée syrienne, embusquée, tua quelques hommes de notre avant-garde, mais quelques coups de canon et une charge d'infanterie provoquèrent la débandade ; le Ministre de la Guerre de Fayçal se fit tuer dans l'affaire.

Cette bataille perdue valut à l'émir une compensation : les Anglais le casèrent en Mésopotamie comme roi d'Irak !

Mais cette route de Damas, prolongée par Bagdad et Téhéran, forme l'amorce d'une nouvelle route des Indes dont nous tenons l'extrémité grâce à Beyrouth qui est le meilleur port de la côte. Nous lançons des lignes d'automobiles à travers le désert ; des services hebdomadaires relient Bagdad par Palmyre ; la chose est lancée ; il faut prolonger ce trafic jusqu'à Téhéran. Inutile de dire que cela ne fait pas l'affaire des Anglais qui nous mettent des bâtons dans les roues...

JF : Quelle est la situation au Levant en cette année 1924 ?

JP : La réponse est lumineusement exposée dans le livre de Laurent Vibert : « Ce que j'ai vu en Orient ».

« L'enquête au pays du Levant » de M Barrès expose notre situation religieuse et morale ;

« Au carrefour des routes de Perse » montre les dessous de la politique anglaise et l'importance considérable -insoupçonnée- des Français en général - qu'ils attachent à la Mésopotamie et à la Perse .

« L'an prochain à Jérusalem » étudie la question du Sionisme ; et bien d'autres auteurs modernes se sont évertués sur la Syrie.

D'innombrables vieux bouquins sont utiles à lire et font comprendre pourquoi nous sommes dans ce pays : Histoire des croisades, Aventures de Renaud de Chatillon, Mémoires de Marcellus, Le voyage en Orient, L'histoire des châteaux Francs, Nouvelles asiatiques, Joinville...

En Syrie la situation est dans l'ensemble bonne. Comme Lyautey au Maroc, Weygand est le roi du pays, royauté bienfaisante, seule capable d'assurer l'ordre dans un pays où chaque village est prêt à se jeter sur le village voisin.

En même temps que Weygand est porté aux nues, il est d'usage courant de critiquer Gouraud ; cela semble injuste ; ce dernier eut à faire face à une situation militaire désespérée qu'il a réussi à rétablir, mais il est certain que Weygand a rétabli la sécurité.

Avant lui, quand un criminel était condamné à mort le dossier partait pour Paris ; il revenait avec une commutation de peine ou alors le coupable était exécuté six mois après un crime que tout le monde avait oublié ; Weygand institua des tribunaux d'exception, et la sentence, sans recours, était exécutée le lendemain. Il y eu ainsi une dizaine de pendaisons sur la grande place de Beyrouth qui firent le meilleur effet et modérèrent l'ardeur que Druzes et Maronites mettaient à se massacrer. Malheureusement on ne pendit que des Druzes, ce qui fit un peu crier. Les meurtriers maronites sont toujours recueillis dans les couvents de la montagne où on ne peut les dénicher.

Le notable de Bcherré, qui nous reçut aimablement, me disait entre une dragée et un verre de sirop : « entre nous, nous ne nous entendrons jamais, il faut que nous soyons gouvernés” ...suivait la louange de Weygand.Ce n'est pas précisément le principe du mandat et on ne peut en sortir qu'avec un protectorat de fait ...aux discours près qu'imposera le rituel genevois.

En Palestine et en Irak d'ailleurs les Anglais font de la simple occupation et nous sommes les plus honnêtes en nous occupant vraiment de l'éducation des Syriens.

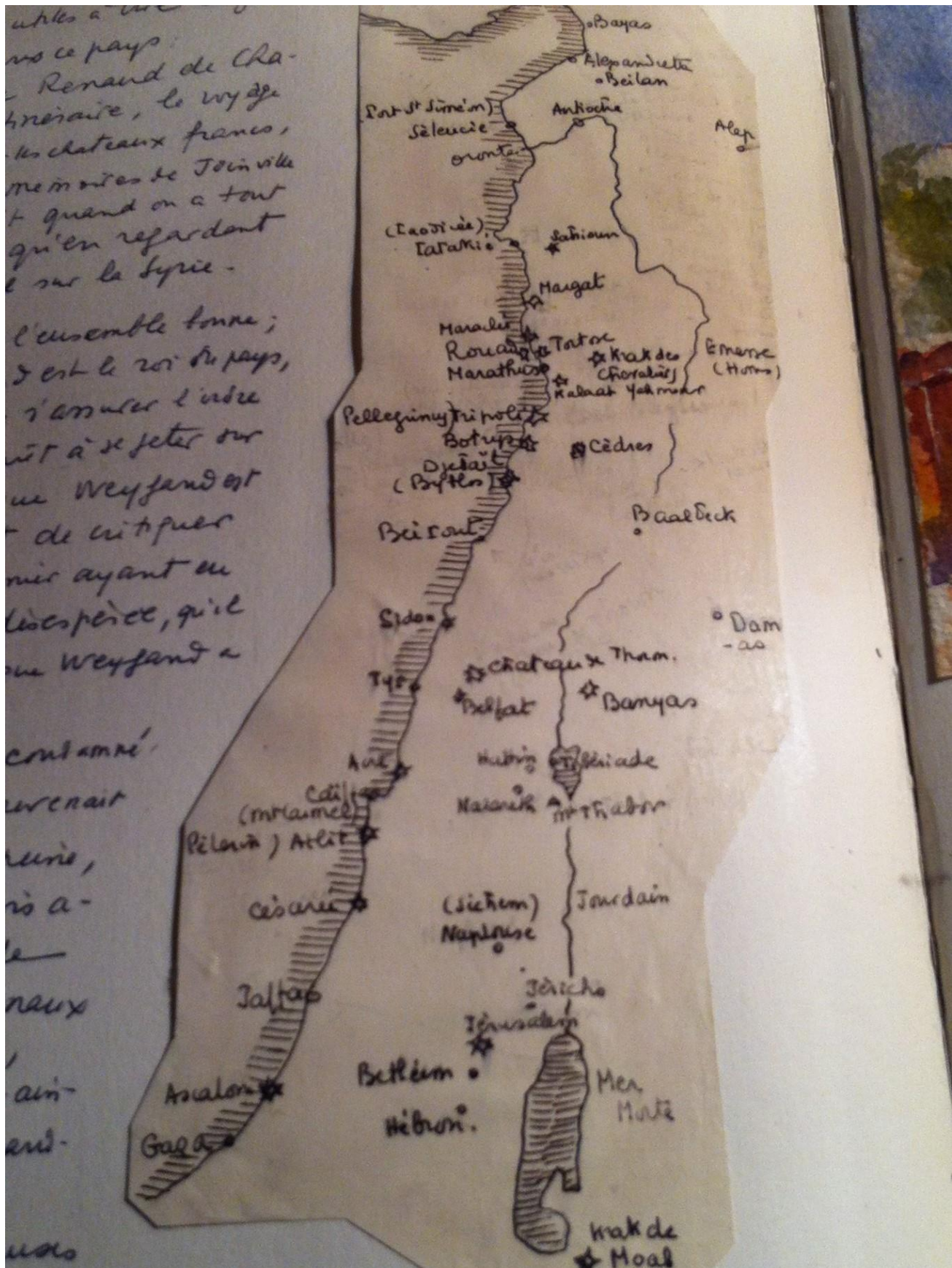
Mais nos religieux n'avaient pas attendu Wilson pour cela.

Qu'est-ce que cela durera ? Herriot après avoir déclaré que l'abandon de la Syrie faisait partie de son plan, a reçu Weygand et a promis d'étudier le dossier...Il est certain que, si nous partons, l'Italie, qui se remue beaucoup au Levant, est prête à prendre notre succession...

Quant aux bons amis anglais, ils cherchent toujours à constituer contre nous le Royaume Arabe, toujours bien entendu au nom des inénarrables principes wilsoniens :

Hussein candidat Calife, Abdallah son fils en Jordanie, Fayçal en Irak, le Sionisme, Ibn Saoud sultan du Nedjd, les Turcs qui réclament Mossoul...tels sont les principaux pions de cet échiquier.

JF : Tout cela semble assez bien vu et, cent ans plus tard, la situation est toujours aussi confuse. Jean profite aussi de sa présence en Orient en Mai 1924 pour aller voir les lieux saints et Jérusalem et le sud de la Palestine, en auto, depuis Beyrouth.



Carte de la cote du Liban et de Palestine



7 Mai 1924 Numéro 3686 attestant la visite à Jérusalem.

JP : "En Palestine, qu'on le veuille ou non, on est pèlerin ; ce terme était moins galvaudé quand il fallait cheminer à pied, le bourdon à la main et où la vue de Jérusalem était la récompense de pénibles épreuves.

La route passe sous le château de Belfort, passe par les sources du Jourdain, longe le lac Tibériade et les murailles de Godefroy de Bouillon. Capharnaüm où les ruines offrent un curieux mélange de grec, de latin et de juif.

Sur la route de Nazareth on a, du haut du plateau, une vue splendide sur le lac en contrebas, la plaine du Hatton, l'Hermon neigeux, le mont Thabor. Tout cet ensemble magnifique respirait la paix ; là nous avons pu évoquer à loisir les débuts pastoraux et touchants de la chrétienté.

A Nazareth, où nous couchons, le père supérieur nous fait visiter la grotte de l'Annonciation puis celle de la Nutrition où la tradition situe l'atelier de Joseph...Du sommet du mont Thabor, la vue est splendide sur toute la Galilée, depuis l'Hermon aux montagnes de Samarie, du Jourdain à la mer. Le sommet de la montagne est partagé en deux : zone grecque, zone latine ; nous devons trouver partout, ou presque, ce morcellement indécent.

La grande plaine d'Esdreton a vu trois grandes batailles ; la première, contre les Philistins se termina par la mort de Saül, la deuxième en 1217 où les Croisés ne purent prendre le Mont Thabor, la troisième fut celle de Bonaparte arrivant au secours de Kléber ; la cavalerie de Murat poursuivit les fuyards jusqu'au Jourdain avant de rejoindre St Jean D'Acre.

A côté de la paix, voici l'épée : le champ de bataille de Hattin où Saladin battit Guy de Lusignan, puis offrit au roi vaincu des sorbets à la neige que des coursiers apportaient du Liban.

C'est à Hattin que la vraie croix disparut dans la bagarre. Plus loin, voici Cana, le lieu du premier miracle, où nous puisons de l'eau, naturellement.

JF : Comme beaucoup de marins, Jean ne voyait pas d'un bon œil la colonisation de la Palestine sous contrôle anglais, et avec, de plus, l'aval international. Même en les resituant dans l'époque, ses propos sont rudes sur les Grecs, les Orthodoxes, les Juifs, les Chrétiens, ce mélange conflictuel, constaté sur place, des religions ; mais il a fait le pèlerinage complet, culturellement et physiquement !

JP : « Aujourd'hui la plaine d'Esdreton a été adoptée par les colonies sionistes de Monsieur de Rothschild ; ce sont de petits villages d'aspect assez propre, munis d'un certain confort : élévateurs d'eau, machines agricoles, maisons coquettes... Pierre Benoit a étudié la fragilité de ces colonies juives et les frères Tharaud ont exposé la question dans : « L'an prochain à Jérusalem ». Ce cri rituel des Juifs fait songer au fameux : « demain on rase gratis » et ce n'est qu'en apparence que le vœu est exaucé.

C'est d'ailleurs avoir la mémoire un peu longue que de redresser des torts commis au premier siècle et, en bonne logique, le Baron devrait réclamer la couronne d'Irak et installer son peuple sur les rives de l'Euphrate ; Abraham ne venait il pas de Mésopotamie ?

La justice internationale est une agréable plaisanterie dont le Sionisme, entre maints exemples, fait saisir l'étendue. On pourrait aussi bien reconstituer l'empire romain sous Mussolini ou celui de Charles Quint avec Alfonso ».

JF : Il ne croyait pas si bien dire : en 1936 Mussolini voulait reconstruire l'empire romain et Israël aujourd'hui ne ferait qu'une bouchée de la Mésopotamie !

JP : “Nous passons à Naplouse, l’ancienne Sichem, curieuse petite ville où on peut voir les derniers Samaritains, schismatiques Juifs, qui ne reconnaissent que les cinq premiers livres de l’Ancien Testament. Comme les Juifs ils attendent un grand prophète qui doit venir les délivrer et restaurer leur temple sur le mont Garizim. Au débouché de cette vallée se trouve le puits de la Samaritaine...Comme au mont Thabor et comme dans bien d’autres endroits un horrible prêtre grec garde ce lieu vénérable.

Après la riante Galilée, le défilé de Naplouse fait déboucher en Samarie, le pays devient de plus en plus pelé, affreusement triste d’où nous voyons émerger les coupoles de la ville sainte ».

JF : Jean a noté toutes les citations sur Jérusalem, depuis celles des psaumes :« Si je ne t’oublie jamais, O Jérusalem ! que ma main droite soit mise en oubli ; que ma langue s’attache à mon palais, si je ne me souviens toujours de toi ».

Celles aussi de Marcellus, de Jérémie, de St Bernard, Lamartine, Chateaubriand. Jean est intarissable sur ses lectures.... Mais aussi ses propres impressions qui sont marquantes.

JP: “L’émouvante simplicité du récit biblique de l’inhumation de Jésus s’accorde mal avec l’horrible petit édifice grec, surchargé d’images, de lampes, de dorures, chef d’œuvre de la plus abominable bondieuserie byzantine; ...l’entrée de l’église du St Sépulcre date des Croisés, c’est ce qu’il y a de mieux.....l’église est partagée entre les Latins et les divers schismatiques ; tout ce monde tinte la cloche, chante, se lamente, grouille, processionne, se bouscule et ces rivalités que la vénération accroît sont vraiment peu édifiantes....

Il y a quelques jours, à Pâques, la procession catholique rencontra sur son passage les fidèles Coptes en prière, d’où bagarres et intervention de la police anglaise. Les Grecs ont pris, depuis l’incendie de 1808, une place prépondérante et parfaitement injustifiée ; leur nullité, leur haine invétérée de l’Oriental pour l’Occidental rend impossible tout accommodement avec eux ; les Latins se défendent de leur mieux contre les intrigues grecques. Le Turc autrefois, maintenant l’Anglais, maintient l’ordre et départage tout le monde, en principe impartialement, et la présence d’un arbitre neutre est un moindre mal...

JF : Le périple de Jean se termine par la mer Morte, les monts de Moab, Hébron et les étangs de Salomon, le tombeau d’Abraham, Bethléem, Haïffa

et le mont Carmel et enfin Saint Jean d'Acres ; bien sûr avec force citations et aquarelles. Avec Jean Planté on voit comment un militaire peut tirer parti des temps de paix pour se cultiver.

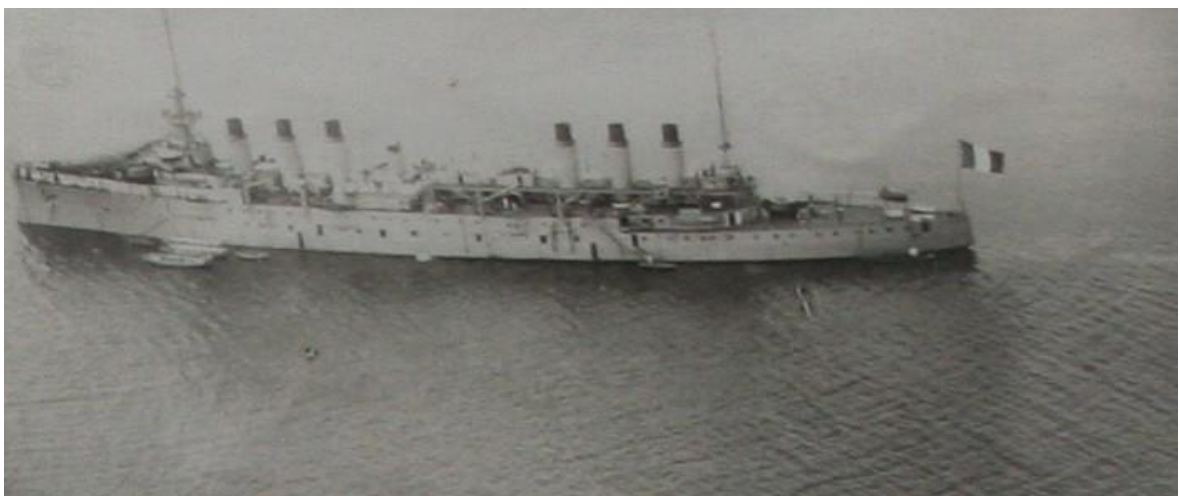
De décembre 1924 à juillet 1926, Jean commande le sous-marin Carissan. Sauf erreur, c'est son premier commandement complet et il aura eu une rare expérience de plus de cinq ans dans les sous-marins. Cela lui vaudra, entre autres, d'être professeur de tactiques sous-marines sur la Jeanne...

JF : En 1926-1927 Jean devient professeur sur la Jeanne d'Arc.

JP : « La guerre, venue trop tôt, ne m'a pas permis ce voyage comme élève, je l'ai donc fait comme professeur... »

Je fis en embarquant un bel héritage : un poste de huit midships, les cours de sous-marin et de tactique, les signaux et la photographie, dont j'ignorais tout. Mais pour voir les îles, je serai aussi bien parti comme professeur d'hébreu, comme chaffustar ou comme caporal d'armes...Et j'ai toujours béni l'heureuse fortune qui me fit participer au voyage de la frégate « La Pucelle » commandée par le Capitaine de Vaisseau Traub.»

JF : Dans un de ses livres de voyages, illustré d'aquarelles, Jean raconte cette croisière, magique pour les marins, et qui l'ont mené de Brest à Madère. Il fait des cours sur les sous-marins, la reconnaissance, particulièrement importante en cas de manœuvres alliées et dans des zones étroites (Manche, Adriatique.) Et, bien sûr, la reconnaissance de nuit, dont son expérience de 1917 lui avait montré les faiblesses. Les visites sont nombreuses et ce lot de futurs officiers est toujours reçu royalement.



JP : «Madère. Colomb est venu à Madère, il s'y est même marié. Les Français aussi y sont venus en 1566 ; ils saccagèrent la cathédrale faisant « a memorable and barbarous raid on the island ».

Le jour de notre départ, le Hanover, cuirassé boche, arrive sur rade. Visites officielles, sans plus. Mais je note que dans le salon du commandant trône, en pied, Guillaume II, en « full dress », ce qui symbolisait probablement le « Republicanisme » de la nouvelle marine allemande !

Dakar : le port est fort animé. La ville est vaste et belle, elle rappelle Casablanca : fonctionnaires alcooliques, marchands syriens, coloniaux obèses, aigrefins, colons, marins flânant, soldats indigènes, nègres africains de tout poil... Tout cela fait un amusant cocktail d'individus, amusant, mais trouble...

Avec quelques midships, promenade à Gorée, en canot, à la voile. Ce petit îlot fut un des premiers comptoirs européens, une des premières bases d'opération, comme Zanzibar sur l'autre côté. Il fut tour à tour portugais, hollandais, français, anglais. Gorée devint, par la suite, le grand marché d'esclaves et on montre une maison assez curieuse, donnant sur la mer, dont le sous-sol est aménagé en logement pour « le bois d'ébène ».

Évidemment l'esclavage n'est pas défendable, mais il ne faut pas en faire trop gravement le reproche à nos pères du 17eme siècle ; l'institution n'avait jamais cessé d'être dans les mœurs et des Blancs et des Noirs ; on peut même citer Bossuet : « Condamner cet état, ce serait entrer dans les sentiments outrés de ceux qui trouvent toute guerre injuste, ce serait non seulement condamner le droit des gens où la servitude est admise, mais ce serait condamner le saint esprit qui ordonne aux esclaves, par la bouche de St Pierre, de demeurer en leur état et n'oblige point les maîtres de les affranchir ».

Condorcet et Voltaire, s'ils ont écrit contre l'esclavage, n'en empochaient pas moins les bénéfices que la traite leur rapportait. Les "engagés" blancs contemporains des esclaves avaient une situation à peine supérieure. D'autre part, l'esclavage a toujours été dans les mœurs africaines et, dans ses débuts, le commerce d'esclaves était favorisé par les Noirs eux-mêmes. Aujourd'hui encore, en Ethiopie, ce sont les parents qui vendent leurs filles aux traitants de la Mer Rouge. Ce n'est que quand la demande devint supérieure à l'offre que

s'organisèrent dans l'intérieur de l'Afrique d'abominables razzias. On a même attribué l'idée de la traite au pieux Las Cases, qui voulait ainsi épargner les Indiens moins robustes que les Noirs. On prête à Colomb et aux Juifs convertis de l'entourage d'Isabelle l'idée d'une traite en sens inverse, amenant les indigènes en Espagne. La reine se serait violemment opposée à cette barbarie. Toujours est-il que, le fait du Noir aux Antilles étant acquis, nos pères tentèrent d'adoucir progressivement le sort des esclaves.

« Le code noir » de Colbert est de 1685...

Il protège le Blanc contre le mariage noir et contre le Noir tout court : tout gentilhomme teinté était déchu de ses droits ; les notes d'un officier de Cayenne, après quelques louanges, indiquaient : « qu'il donnait fâcheusement dans la négresse » ; les esclaves ne pouvaient avoir d'armes ou d'eau de vie ni se rassembler. Mais le code noir protège aussi le Noir contre le Blanc ; juridiquement l'esclave est un mineur dont son maître répond ; les enfants doivent être reconnus par le Blanc qui doit épouser et affranchir la mère ; nourriture, vêtements, soins aux malades sont obligatoires ; les mauvais traitements, la vente séparée des membres d'une même famille sont interdits ; l'affranchissement prudent est permis. Le code noir, en somme, acheminait lentement vers un régime plus doux, lentement car il était sage de se méfier des excès des Noirs.

Declieux en 1737 eut à réprimer, par exemple, une révolte d'esclaves, au cours de laquelle un enfant fut boucané et mangé ; et en notre joli siècle, il n'est pas mauvais d'ouvrir l'œil : ne nous a-t-on pas raconté qu'un gendarme avait été dégusté par quelques électeurs conscients ? Les grands ancêtres de la Convention, s'ils écoutèrent les députés de St Domingue et supprimèrent l'esclavage, interdirent aux Noirs l'entrée en France « dans la crainte qu'ils ne corrompissent le sang ». Napoléon, sans doute en souvenir de l'aventure de Leclerc, son beau-frère, rétablit l'esclavage, bien qu'il ne fût pas suspect de mépris pour les grands principes dont il était et se disait l'instrument.

JF : Pour aller en Martinique il y a « le passage de la ligne » sur l'équateur et Jean fut baptisé. Il raconte cette cérémonie typique de la Marine et conclut aux bienfaits de cette sorte de bizutage.

JP : “Emouvants tous ces usages vénérables dont la chaîne, à peine

modifiée, nous relie à nos premiers ancêtres marins. Les joyeuses cérémonies qui surent tromper les angoisses ou les ennuis des longues traversées ne nous sont pas moins nécessaires comme contre-poison de l'esprit mathématique envahissant.

JF : Le passage à la Martinique donne à Jean l'occasion de quelques envolées poétiques et d'une sérieuse critique de cette dépendance française et de ses habitants...

JP : "La Martinique « petite France éclore au seuil des Amériques, paradis des climats, corbeille des tropiques, O Martinique, orgueil des sites enchantés ». Une belle matinée tropicale nous mène en vue de la Martinique ; chargée de nuages rosés, la silhouette bleutée de l'île émerge. Nous avançons lentement sur l'océan assoupi le long de ces rivages lourds d'histoire. Voici le rocher du Diamant qui fut occupé par une garnison ennemie, puis repris d'assaut et qui figura sur les registres de la marine anglaise sous le nom de « HMS « Diamond Rock ». Voici Fort de France, accroupie au pieds des mornes avec ses toits brillants et son clocher rose, ceinturée de cocotiers et de beaux ombrages. La ville est accueillante. Avec ses cocotiers en cercle rangés autour d'une impératrice Joséphine en marbre rose est à peu près ce qu'il y a de mieux dessiné et de plus harmonieux dans toutes les Antilles.

La promenade de St Pierre est classique ; la destruction en 1902 de la vieille capitale a fait la fortune de Fort de France et on ne peut plus évoquer, dans ces décombres noircis, sur ces quais effondrés, la vie facile et pittoresque de la perle des Antilles...

C'est près de St Pierre qu'aborda ce cadet de Normandie qui cherchait fortune, Belain d'Esnambuc, en 1635. « J'y ai planté la croix et fait arborer le pavillon de France et vos armes », écrivait-il à Richelieu. C'était l'époque des serpents et des Caraïbes ; il reste encore pas mal des premiers dans les plantations de canne, mais le massacre des seconds fut beaucoup plus méthodique. Il n'en reste rien.

On prétendait qu'il en restait encore quelques spécimens dans l'extrême nord de la Martinique il y a peu de temps ; mais c'est douteux, et au reste, en ce pays, un Caraïbe électeur en veston doit maintenant ressembler singulièrement à un Nègre.

Propriété de la Compagnie des Indes Occidentales, l'île ne passa à la couronne de France qu'à la fin du 17eme siècle ; Sully n'avait pas voulu

de ces terres lointaines et il disait des Français : « leur persévérance et leur prévoyance ne vont pas au-delà de ce qui les touche de proche en proche ».

Trois figures de religieux dominant l'histoire de la Martinique jusqu'à la révolution :

Le père Dutertre qui décrit le pays idyllique : "La façon d'être du pays est si agréable, la température si bonne".

Le père Labat lui est ahurissant : héritier de ces abbés du Moyen âge qui revêtaient indifféremment casque et capuchon, il fut un homme universel à une époque où cela était encore possible. Chef de la plantation Saint Jacques, explorateur des Antilles, guerrier, architecte civil et militaire, flibustier à l'occasion, inventeur des jeux de ponts pendant les longues traversées, constructeur de moulins à sucre encore en service, expert dans le choix des esclaves, auteur d'ouvrages parlant de tout y compris de la façon de faire cuire les perroquets. Il a laissé à la Martinique un souvenir extrêmement vivace. Il a pris rang maintenant parmi les croquemitaines. Il ne fut pas apprécié de tous et fut rappelé en France ; il dût en souffrir, mais nos rois n'aimaient pas que les religieux se mêlent de tout ce qui ne les concernait pas directement.

Le Père Lavalette en fit plus tard aussi l'expérience. Il fut au Nouveau Monde le créateur des trusts et le premier financier international ! Mais son petit jeu sur le change se termina par un Krach ; le paiement de la faillite de Lavalette fut suivi de l'expulsion de l'ordre des Jésuites.

Les colons durent souvent organiser leur défense contre les Anglais, et l'on voit toujours une bravoure remarquable au service d'un ample système D ; c'est le capitaine Aycard qui lors de l'attaque de Ruyter coula son bateau dans la passe, ce qui lui valut, pour lui et sa famille, ce privilège, passant aux femmes (!) de porter partout où il passerait pavillon d'amiral. Il y a bien d'autres histoires, l'attente angoissée des convois de vivres, le risque des voyages de l'époque, la disparition de la demoiselle Dubuc prise par les Barbaresques et qui devint sultane ; ce sont les réjouissances à l'arrivée des bateaux et le sentiment de protection : « de cette Marine, étoile du colon, qui conserve dans son cœur et échauffe le patriotisme ».

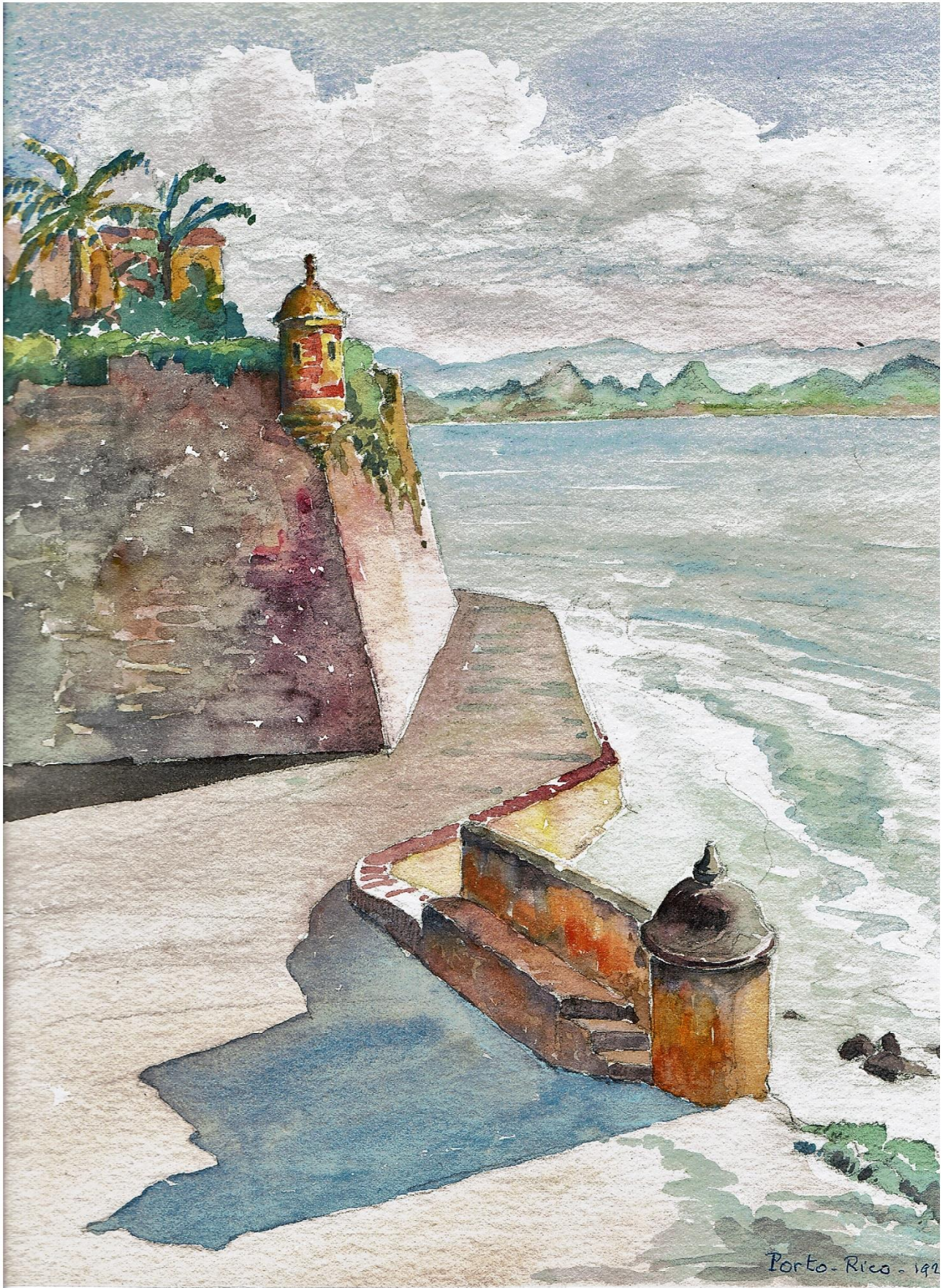
La libération des Noirs, en masse, à la révolution de 1948 a porté un coup à la prospérité des îles...Les poncifs officiels redisent toujours le nom de Victor Schoelcher, " le libérateur de la race noire », lequel va un peu fort dans ses écrits ; il a exalté la fièvre jaune, qui décimait les

troupes de Leclerc et se rangeait dans le camp du bon droit.

Emporté par son amour pour Toussaint l'Ouverture, il déclare que Napoléon le prit pour modèle et que « le modèle fut infiniment plus grand et plus noble que son imitateur ». Depuis, nos Antilles vivent aux dépens de la métropole et si nous payons très cher l'honneur de compter des Corses parmi les Français, la note des frères électeurs de couleur est encore beaucoup plus forte et les mœurs électorales, déjà peu appétissantes en France, joignent couramment ici le dramatique au burlesque et au ridicule. Cependant, le vin étant tiré il faut le boire et nous ne pouvons décemment pas, comme le propose froidement Claude Farrère, se souvenant de la Louisiane, vendre nos Antilles aux Américains. Trop de souvenirs nous rattachent à ces terres, trop de possibilités subsistent, trop d'authentiques Martiniquais sont morts récemment ; trop d'authentiques Français parfaitement blancs y vivent : Il y a en effet une vieille société créole, c'est-à-dire blanche pure qui s'est conservée depuis trois siècles, « sans cuillère », c'est-à-dire sans mélange ; une vingtaine de familles vivent ainsi, se mariant entre elles, possédant à peu près toutes les plantations. C'est un monde très fermé et qui ne veut avoir aucune relation avec le monde officiel où le Noir apparaît ; leurs villas sont égrenées sur la route du Didier et une soirée dansante, dans l'une d'elle, est un de mes meilleurs souvenirs de Fort de France.

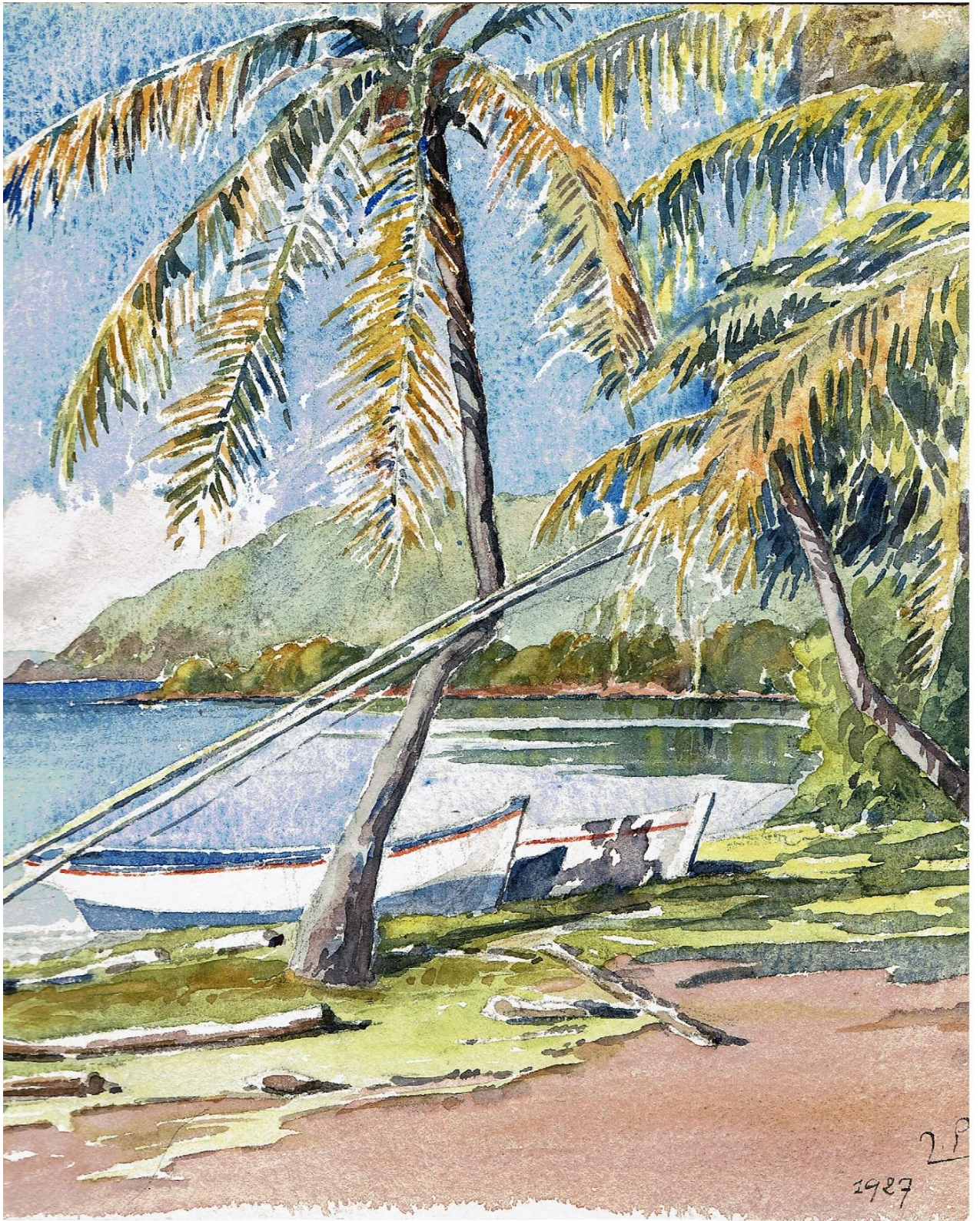
En dehors de ce petit groupe, tout le monde est teinté à des degrés divers. Et quid de la Doudou légendaire ? L'arrivée des blanchisseuses à bord, dans une charmante pagaye d'embarcations, était agréable à regarder du haut de la coupée ; de près, c'était moins bien.

Le fameux bal doudou se donne dans une vaste salle ; au début, désappointement : ces enfants des cocotiers dansaient boston et fox-trots comme tout le monde, avec l'air de s'ennuyer autant que les gens du monde dans un dancing ; puis, tout à coup, l'orchestre attaque je ne sais quel air africain ; un grand hurlement d'allégresse y répondit et ce fut sans transition la bamboula de la forêt ancestrale, les couples prenant des attitudes simiesques, les femmes retroussant leurs jupes pour mieux gambader, le tout dans les cris, la poussière, les yeux révulsés, la frénésie gagnant progressivement les musiciens tressautant sur leur chaise. Les doudous sont parfois drôles à condition de ne pas forcer la dose, mais il est amusant d'entendre leur babillage, leur langage qui met tout en images, qui improvise des proverbes comme celui-ci : « Ravet pas tini raison devant poul »



Porto-Rico - 1927

Porto-Rico 1927.



Les Saintes 1927

Promenade aux Trois Ilets ; c'est une misérable bourgade ; on y va parce que c'est la patrie de Joséphine de Beauharnais.

JF : On l'aura compris, Jean ne tient pas en haute estime les Martiniquais et voit d'un œil très critique les mélanges de race et aussi les excès politiques constatés et la difficulté d'évolution des îles. Les visites de la Jeanne d'Arc en Jamaïque anglaise ou en Haïti ou à Porto Rico vont plutôt aggraver ses perceptions :

JP : "La Jamaïque, « this is one of the fairest countries for beauty in the habitable earth, the brightest jewel of the british crown and the gem of the Antillas ». L'entrée à Kingstown se fait par un canal tortueux à travers quelques cays aux coraux menaçants, ce qui valut au chef du service électricité ce petit poulet : « par ordre du commandant, il n'y aura pas d'avarie de barre demain matin ».

Nous stoppons devant Port Royal, la vieille ville ; le sac de Panama en 1670 fit riche Morgan, chevalier et gouverneur de ce Port Royal où il avait dans sa jeunesse mené une vie de débauche. La vie coloniale de la Jamaïque est parallèle à celle de nos Antilles. La canne à sucre en 1660, le café en 1718 furent importés par les Anglais.

En 1834, « l'Emancipation Act » devança la décision de nos ancêtres de 1848 ; ils ont aussi eu leur Schoelcher local. Les mélanges ont atteint, bien plus que pour nous et contrairement à ce que je pensais, le monde colonial anglais. Des centaines de familles parlent des Nègres avec mépris mais comptent cependant un grand père quelconque dans les cocotiers ; au cours des festivités qui nous furent offertes, on pouvait voir une fille charmante, aux cheveux blonds, mais avec des traits affinés mais très nets du Nègre ; combien de « négresses blondes », combien de « touches of the tar brush » ... QG des aventuriers anglais et du prestigieux Morgan, le pillage de quelques bateaux avait fait d'un aventurier méprisable, un héros !

Au total une escale charmante ; promenades en auto, en train, bals continuels, au Liguana, au Bournemouth Bath, au yacht club et même à bord. Lors de notre départ, un charmant groupe de pleureuses (temporaires) agita longtemps sur le Pier de petits mouchoirs...

JF : Avec des opinions aussi nuancées, on craint le pire pour l'escale suivante et on est à peine déçu : beauté des sites et avis plus que mitigés sur les habitants et leurs gouvernants

JP : *«Haïti : je me trouve dans un pays miraculeux, sous des verdure que l'Europe ignore ; seule notre Andalousie avec ses beaux jardins peut en donner l'idée. Hispaniola est tout de bon une petite Espagne, mais une Espagne sans hiver et toute verte » écrit Colomb à la reine Isabelle. Les manuels officiels d'histoire d'Haïti passent rapidement sur la période espagnole, l'abominable oppression française, pour arriver enfin au sublime Toussaint Louverture, le premier des Noirs. Mais si le 19eme siècle de la reine des Antilles vaut d'être étudié parce qu'il faut rire un peu, le 18eme siècle vaut d'être médité car Saint Domingue fut la perle de nos possessions.*

Notre influence commença avec les gentilhommes de fortune et aventuriers qui s'établirent au 16eme siècle sur la côte nord, dans l'île de la Tortue puis s'emparèrent peu à peu de la partie occidentale de l'île. Cette société primitive est fort curieuse : il y avait d'abord les flibustiers, pillards et commerçants, entre lesquels s'ébauche un droit maritime ; il y avait des chartes-parties prévoyant les partages du butin, les indemnités aux blessés selon la blessure.

Les risques du métier poussèrent aux associations deux à deux, et cela dans tous les domaines : « Quand l'un d'entre eux rencontre une belle femme, ils jettent à croix-pile à qui l'épousera, celui que le sort favorise l'épouse, mais son camarade sera reçu dans la maison ; cela s'appelle le matelotage » Ces gens sans foi ni loi avaient donc tout de même quelques lois et même une foi. Oxmelin parle de la prière au début des repas.

Les chefs des flibustiers sont pittoresques : Vent en panne, le Basque, l'Olonois qui fut mangé par les Indiens, Bras de fer, Beauregard, Van horn qui portait un collier de perles inestimable. Le butin des expéditions était dépensé en folies de toutes espèces et il y a quelques belles figures de femmes pirates. De temps en temps le flibustier se mettait au vert avec son bâtiment sur une caye solitaire. « Ils n'y mangeaient que de la chair de tortue qui est très bonne et qui leur fait évacuer toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont amassé dans leurs débauches » Le souffle des alizés que les indigènes appellent « le médecin » complétait la cure.

C'est sans doute aux flibustiers plutôt qu'aux Noirs qu'il faut attribuer tous les noms pittoresques qu'offre une carte de St Domingue : cul de pins, bois des poux, gambade, potpourri, chandelle, étron de porc, cul de savane, bonbon, joli trou, marmelade. Mais toute entreprise maritime, fut-elle de piraterie, a besoin des services de l'arrière ;

Ces derniers comprenaient les boucaniers qui chassaient le bétail sauvage et le faisait rôtir et fumer sur des claies selon la méthode adoptée par les Caraïbes pour la préparation de leurs prisonniers de guerre ; puis il y avait les habitants qui cultivaient la terre, aidés par des "engagés » que l'on louait et qui étaient presque des esclaves. Une population se constitua sous l'égide des premiers gouverneurs, mi agents du roi, mi forbans eux-mêmes ; ainsi en 1667 « Monsieur d'Ogeron fit venir deux cargaisons successives de 50 filles qui, mises à l'encan, trouvèrent un rapide débit » »

Mais cette époque héroïque eut une fin ; l'autorité des chefs s'affermir et les terres des flibustiers furent administrées par la couronne.

La prospérité de l'île était proverbiale ; on disait : « les seigneurs de St Domingue, les gentilshommes de la Martinique, les Messieurs de la Martinique et les gens de Cayenne ». Toute la plaine, aujourd'hui inculte de Port au Prince était irriguée et cultivée ; en 1775, dans cette plaine, 80 sucreries produisaient 13000 tonnes de sucre. Sous ce climat béni tout peut prospérer. Les recettes de la forêt sont immenses et le père Labat a décrit ces essences : bois coq d'inde, liane d'amour, le sablier, le médicinier, le bois couleuvre, le flamboyant (où on a vu le buisson ardent de la bible) ; beaucoup de ces plantes ont des usages en médecine et en sorcellerie ; Toussaint Louverture fut « un docteur feuilles » et commença comme médecin sa carrière dans les bandes insurgées de Jean-François. Les Noirs d'Haïti ont conservé des recettes mystérieuses et redoutables ; Labat parle du « bois j'ennyvre » dont la distillation donne un produit qui tue son homme sans laisser de traces.

L'histoire de Haïti indépendant est une invraisemblable succession de gouvernements baroques, cruels, ou réjouissants qui va de Toussaint Louverture à Dartiguenave. Indépendance en 1804, Premier Empire sous Christophe, dit Henri 1^{er} qui fit bâtir la citadelle Laferrière et le palais de Sans Souci, puis la République, l'union à la partie espagnole, le Second Empire de Soulouque (où le risible fut à son comble comme le cruel) puis re-la République. Tout cela avec guerres civiles (Noirs contre Mulâtres généralement, Vaudous dans les bois, couris sanglants, le burlesque et l'atroce se côtoyant sans cesse dans une parodie, véritablement drôle si elle n'était sinistre, de notre propre histoire du siècle dernier.

La ministre de France nous a montré dans son escalier les traces

sanglantes de l'assassinat du dernier président indépendant, lequel s'était, comme d'habitude, réfugié à la Légation de France ; une horde déchaînée viola la neutralité du lieu ; le président fut extirpé de la salle de bain, traîné à demi mort dans l'escalier, tué dans le jardin puis coupé en morceaux ; sa tête, ses mains et ses pieds furent promenés dans les rues de Port aux Princes.

Cela se passait en 1915 et motiva l'intervention des Américains manu-militari, en même temps que l'inénarrable Wilson commençait ses palabres sur le droit des peuples. Mais ces contradictions ne les ont jamais gênés. L'île est donc actuellement sous la coupe américaine ; c'est un bienfait du point de vue des Européens (j'ai entendu dire que le départ des Américains serait le signal d'un petit massacre de Blancs), mais c'est fâcheux pour l'amateur de passage, car ce que l'île a gagné en sécurité, elle l'a perdu en pittoresque : finies les bonnes histoires qui firent la joie de nos prédécesseurs, les réceptions burlesques, les défilés de troupes, les généraux empruntant cent sous aux midships. Le kaki de la « US Army » a revêtu tous les fonctionnaires ou soldats moricauds et les cérémonies officielles sont aussi guindées et embêtantes qu'ailleurs. J'ai lu un livre, proscrit en Haïti, intitulé : « Au pays des Généraux » , livre partial, mais amusant. C'est l'œuvre d'un malheureux universitaire envoyé en mission au lycée de Port au Prince, rentré en France sans avoir pu se faire payer, il se vengea en racontant ce qu'il y avait vu.

Que conclure de tout cela ? Faut-il dire comme ce professeur : « la race noire semble avoir été marquée au front pour l'éternité d'un triple sceau de barbarie, d'impuissance et de servage » ? Faut-il admettre l'égalité des races avec Schoelcher et autres rêveurs ?

Faut-il dire avec le Président noir du Libéria : « le Nègre doit suivre sa propre vie dans son propre pays pour pouvoir mettre au jour et développer la civilisation qui lui sera particulière ? » Cette dernière thèse est celle que défend Meynier dans son livre « l'Afrique noire » selon lui Haïti et le Libéria n'ont rien donné parce que les nègres se sont attachés à la reproduction simiesque des régimes européens .

Fondées par des esclaves abrutis, on ne pouvait attendre grand-chose de ces sociétés nouvelles. Et l'auteur trouve un motif d'espoir dans l'étude des sociétés de la boucle du Niger et de Tombouctou. Il conclut à une méthode d'association sur pied d'inégalité, sans recherche d'assimilation ; il faut laisser la société noire suivre les trois stades indiqués par Comte : théologique, métaphysique, scientifique, selon

des lois à elles particulières. Mais quelles voies ? Il est, au reste, permis d'être sceptique quant au glorieux passé des Noirs. Les sociétés de la boucle du Niger sont très peu connues et n'ont eu quelque éclat qu'après des invasions et des apports arabes ou berbères...et au point de vue politique il est difficile d'imaginer une méthode particulière aux Noirs ; Toutes les méthodes connues et il n'y en a pas tellement, se sont, tout au moins en Haïti, montrées inefficaces ; les trois quarts des Noirs prétendus civilisés n'ont en réalité qu'un vernis, mais ils n'en ont pas moins un orgueil primaire immense »

JF : Que ce soit à la Guadeloupe, la Martinique ou Haïti, en 1927 et vu du haut du pont de la Jeanne-d 'Arc, Jean ne voyait pas beaucoup d'espoir dans la démocratie appliquée aux Noirs et par les Noirs, que ce soit en Haïti ou en Afrique ; et encore, il n'avait pas vu à cette époque Duvalier et ses tontons macoutes !!

En revanche le côté folklorique de ces régions le ravit ; il cite par exemple cette annonce, lue dans un journal d'Haïti, d'un homme annonçant que « son épouse Flexible a quitté le toit marital pour cause d'infidélité sans son consentement ». Les prénoms haïtiens font aussi sa joie : Oxygène, Phylloxéra, Léandre, Dantès, Aramis ».

JP : "Mais tout cela n'est que risible. Il y a des histoires plus sérieuses, des renouveaux de sauvagerie, des viols de femme blanches, des vols d'enfants, des histoires de culte Vaudou, du sacristain mettant, pendant la messe une couleuvre sous l'autel, des empoisonnements plus ou moins mystérieux. Il est difficile de ne pas mettre le Noir un peu à l'écart pour le moment. Ce n'est pas haine ou préjugé, mais sagesse et réflexion ; le roman de « Romulus Coucou » est assez représentatif du problème. Les négrophiles opposent des exemples de Nègres qui sont parfaits, mais peut-on, à cause d'eux, faire crédit à toute la race ? Si les grands ancêtres haïtiens ont vomi la France, du moins ont-ils gardé notre pavillon (moins le blanc), notre langue et un goût très prononcé pour notre culture ; le clergé est entièrement français ; il y eu en notre honneur à la cathédrale une magnifique cérémonie au cours de laquelle l'Aumônier du bord fit un sermon tonitruant et apparut comme un nouveau Bossuet à la société haïtienne, paraît-il sidérée.

Les festivités se sont succédé, sans arrêt et nous avons rencontré partout une réelle sympathie ; on sentait que : « la Ouépublique Soeu » tenait à paraître à la hauteur et il faut reconnaître qu'au Club Haïtien en

particulier, cette société colorée était extérieurement d'une tenue parfaite. On peut lui faire en tous cas ce mince compliment que ses membres se tenaient beaucoup mieux que les Américains qui avaient, pour la plupart, l'air de débarquer du Texas."

JF : En 1927 l'Amérique est puissante et glorieuse et donne des leçons au monde et Jean n'aime pas ça du tout, au point de préférer les Nègres haïtiens aux Texans...Il va pouvoir préciser sa pensée dès son arrivée à Porto Rico et ça n'est pas triste à relire non plus !

JP : " Porto Rico, possession américaine.

« Ce peuple victorieux sans avoir combattu, ce peuple riche sans avoir connu la misère, ayant gagné sur les buffles et la savane la patente que les autres peuples ont gagné sur les champs de sang et les ruines d'empire ».
(Jean Giraudoux).

Nous passons, en arrivant, au pied de Fort Moro, que l'amiral américain Simpson, après Drake, bombardera lors de la guerre hispano-américaine. Au sommet des vieux murs colorés, témoins de la domination espagnole : cubes blancs et frondaisons dominant les hautes murailles. En allant vers l'est on passe à des demeures plus récentes et enfin sur l'isthme des buildings où l'impression américaine est complète. Cependant à Porto Rico, l'Espagne est fortement enracinée ; comme les Romains, elle bâtissait pour l'éternité, et il reste d'elle, non seulement le style espagnol des tropiques, ces magnifiques forteresses, ces universités, ces routes...mais encore des esprits et des cœurs à son image, dans tout le continent. On a peut-être trop oublié ces bienfaits sans grand orchestre et retenu plus volontiers les excès et les matins de chair humaine de messieurs Pizarro et Cortez.

Une statue de Ponce de Leon trône sur la vieille place de San Juan ; on y lit « conquistador y gobernador de esta isla »; le conquistador fait généralement oublier le gobernador. On peut aussi dire pour la défense des Espagnols que malgré les mines du Mexique et du Pérou, les "Peaux Rouges" subsistent en beaucoup plus grand nombre dans l'Amérique latine qu'aux Etats Unis.

Nous recevons des Américains l'accueil le plus cordial ; le régiment de Porto Rico fait une parade en notre honneur : défilés, tirs, installation d'un campement, escalade d'un faux mur, on nous montre le grand jeu ; mais c'était trop parfait et cela m'a rappelé le cirque de Buffalo Bill de mon enfance. La réception se termine au club des officiers où un

protocolaire et réglementaire « grape-juice » nous est offert par les épouses de ces messieurs. Le lieutenant Barker nous reçoit, lui, tout différemment, en ignorant le régime sec. Le maître de maison raide comme la justice et l'œil vague, cherchait, sur le pas de sa porte la main de ses invités ; sa femme n'était pas en meilleur état ; ce fut dans ce charmant petit bungalow une séance assez animée.

Le bar clandestin était installé dans la salle de bains et le problème, pour les plus raisonnables, était de verser, sans être vu, le whisky dans la baignoire...

Vers 11 heures une file d'autos emmena notre Party finir la soirée au bal qui se donnait sur la terrasse d'un vieux fort espagnol ; le cadre était fort pittoresque et ce fut très gai ; une casemate souterraine abritait, comme de juste, le bar interdit. On a un peu l'impression d'enfants qui s'amuse, des paysans du Danube en liesse, dans un cadre civilisé qui jure avec leur mentalité. Dans son livre remarquable sur : « les Etats Unis d'aujourd'hui », écrit en 1926, André Siegfried a remarquablement étudié cette mentalité de gens tout neufs, qui ayant réussi la fabrication des conserves de cochon, entreprennent maintenant celle de n'importe quoi, celle des esprits et des âmes du monde entier. Emporté par l'esprit missionnaire, l'Américain transporte dans tous les domaines ses méthodes industrielles et la certitude qu'il est supérieur à tout autre. « Le protestantisme, ainsi compris, tend à devenir moins démocratique que le catholicisme ».

Le Puritain, à ce point, dans son manque voulu ou non de pénétration psychologique est intellectuellement au-dessous de l'hypocrisie. C'est cette association statutaire de la religion et de l'action, de la science et de la foi qui explique tous ces phénomènes d'outre océan, telle Ku Klux Kan, le procès de Dayton sur l'évolution. etc.

L'essentiel du système, c'est le rendement... Il faut aller jusqu'à standardiser l'individu pour mieux lui vendre le produit standardisé adéquat ; il faut christianiser, car le chrétien, a-t-on reconnu, rend mieux que l'athée ! L'homme devient une pâte qu'une impitoyable machine sociale, agissant dans tous les domaines, par le cinéma, la publicité, le machinisme, a rendu infiniment malléable ; seulement, l'axe du rendement et celui des fameux droits de l'homme ne coïncident pas.

Nous sommes loin des vieux Etats Unis, terre libre, accueillante à tous

et la statue de la liberté qui orne l'entrée du port de New-York serait plus symboliquement armée d'un bâton blanc que du flambeau quasi éteint d'une liberté agonisante.

JF : Et encore, Jean écrit cela en 1927, avant la crise de 29, bien avant les GAFA d'aujourd'hui, bien avant Trump ! Ce n'était pas vraiment gentil mais pas mal vu et Jean reviendra plusieurs fois dans ses écrits sur le peu d'estime qu'il a des USA... éternels donneurs de leçons. Il enchaîne :

JP : " Tout ce beau rendement est barbare, tout ce machinisme doit avoir une limite et l'impossible « machine à cueillir les fraises » fait sentir qu'il ne peut pas tout.

Aux Antilles, l'Américain a donné la mesure de sa naïve et splendide hypocrisie : la guerre hispano-américaine, la fondation de la République de Panama, les interventions à main armée au Mexique, les chantages financiers en Colombie et au Venezuela, l'occupation d'Haïti, les débarquements et bombardements au Nicaragua (où ils projettent un canal sans écluses) ; toute cette succession de petites et de grandes saletés contemporaines, noyées de discours grandiloquents, tout cela a largement prouvé la souplesse de l'esprit américain et leur vision du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il ne manque pas de gens qui le savent, mais personne n'en parle.

A quoi bon : « Ravet pas tini raison devant poule ».

Au point de vue de leur sécurité, les Américains ont peut-être raison et la défense de Panama, vitale pour eux, ne peut se concevoir qu'avec toutes ces possessions annexes ; c'est du reste ce que les grandes manœuvres navales de 1923 ont cherché à prouver devant une délégation de parlementaires. Politiquement, militairement, on peut admettre la conduite des Américains, mais alors on ne saurait admettre leurs leçons de vertu.

St Thomas. La sûreté du port fit de ce coin un repaire pour flibustiers puis l'entrepôt principal des Indes Occidentales. L'île eut des occupants variés ; Hollandais qui la quittèrent pour fonder New York, Anglais, Danois, enfin depuis 1916, Américains.

On débarque dans une petite darse où se reflète un petit fort danois, tout rouge, paraissant fait : « Out of the box of a toy-bricks ».

Aux environs de la ville, habite une colonie de Normands qui vint en

corps constitué visiter le bord :

Les femmes, sur leur 31, étaient drôlement habillées à la mode 1900, avec des chapeaux plats sur le haut du chignon. Ils parlent Français, vivent en groupe, se marient entre eux, et sans doute à cause de cela apparaissent quelque peu dégénérés ; comme au Canada, c'est sans doute le curé qui les maintient, car il y a peu de chances que ce soit notre consul. C'est un brave homme, qui fait ce qu'il peut, (mais c'est un Nègre, ce qui est bien trouvé en pays américain !), qui naturellement ne dispose d'aucun crédit et ne voit personne.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois où nous constatons l'insuffisance de notre représentation ; j'ai eu l'occasion d'en parler au Consul de France à Trinidad qui paraissait découragé ; la France fait peu ou rien pour ses nationaux ; on ne saurait mieux placer les bourses d'enseignement que chez les Français de l'étranger qui n'ont pas les moyens d'envoyer leurs enfants en France et qui sont excusables de les envoyer à moindre frais dans une école étrangère plus proche. Nous devrions bien faire comme l'Allemagne et étudier pour les pays où ils sont peu nombreux, mais puissants, et c'est souvent le cas, la mobilisation sur place au deuxième bureau ; beaucoup dans ces conditions maintiendraient notre influence et rendraient des services bien supérieurs à ceux qu'on peut attendre d'eux comme garde barrière ou capitaine d'habillement.

JF : On voit Jean se muer de temps en temps en ministre des Colonies et suggérer des idées pour accroître notre influence dans le monde. Visiblement il considère qu'on s'est fait avoir par les Américains dans cette zone... qui nous appartenait il n'y a pas si longtemps.

JP : "La Guadeloupe. Notre tirant d'eau ne nous permettant pas d'aller à Pointe à Pitre, c'est devant Basse-Terre que nous venons mouiller, à l'abri de notre chaîne. La vue du mouillage est superbe, on se sent comme écrasé par le volcan, quand, par hasard, il découvre ses sommets cuivrés dans une éclaircie. L'ascension est quasi obligatoire. C'est au flanc de la montagne qu'est apparue, lors de l'éruption du mont Pelé, un nouveau cratère, ou plus exactement une zone envahie par les vapeurs sulfureuses. C'est de là que viendra sans doute un jour l'éruption qui risque fort de détruire Basse-Terre. Mais la beauté du pays distrait de ces petits frissons...En revenant de la Soufrière nous nous arrêtons aux bains jaunes ; sous la pluie, dans le plus simple

appareil, on se prélasse indéfiniment dans l'eau tiède...

Mais la plus belle impression de nature tropicale, je l'avais trouvée en tentant, sans succès, à La Martinique, l'ascension du Carbet : un sentier serpente pour vous amener au pied du Morne, mais là la progression se fait à plat ventre et plus à la force du poignet qu'avec les pieds.

La végétation est telle qu'elle a maintenu la terre végétale et conservé à ce piton cette pente formidable que l'érosion eut aplanie en d'autres latitudes. Vers 1000 mètres il fallut s'arrêter, jouir de la vue et rentrer, boueux, innommables, éreintés, affamés et ravis.

Les Saintes. La Jeanne-d'Arc passe rituellement 15 jours dans ce coin charmant. La baie est presque fermée entièrement.

On a une impression coloniale et on revit ces gravures du 18^{ème} siècle où l'on voit la négresse en Madras accueillant sous des palmes protectrices le marin coiffé de son chapeau de cuir bouilli...La population vit à peu près uniquement du passage de la Jeanne et du commerce des œufs, poulets, langoustes, cannes en bois des îles, carapaces de tortues et autres babioles ; la population extirpe force pesetas à tous les croquants du bord. Jadis point stratégique important, les Saintes furent fortifiées sous le Second Empire ; aux garnisons coloniales succédèrent des colonies pénitentiaires qui habitent les forts abandonnés.

Tout cela a clarifié le teint des habitants et la Jeanne y va de son petit apport annuel. Quand un enfant naît de père inconnu on lui donne le nom de l'amant le plus reluisant, à défaut le nom du bâtiment du séducteur ; c'est ainsi que notre blanchisseuse s'appelait Valentine Suchet ; elle ne descendait pas du duc d'Albufera, mais d'un marin du vieux croiseur : Le Suchet, qui avait dû stationner autrefois aux Antilles.

Trinidad. Nous longeons la côte verdoyante, qui nage « dans les flots lourds de l'Orénoque comme un radeau fleuri ». L'île resta sous domination espagnole jusqu'en 1797, qui vit la prise de l'île par les Anglais qui venaient de s'emparer de La Martinique ; ils eurent moins de peine ici : les Espagnols incendièrent leurs bateaux et se rendirent. Des réfugiés français de St Domingue, des Noirs, puis des Hindous ont peuplé l'île ; dans l'intérieur, on parle encore un sabir où domine le créole français, mais il commence à disparaître. Quant aux anciennes familles françaises, elles s'anglicisent de plus en plus. C'est vraiment navrant d'être présenté à une demoiselle « De Lapérouse » et de ne

pouvoir lui parler qu'anglais.

L'île possède des gisements de pétrole et le fameux « pitch lake », à peu près unique au monde, qui fut utilisé pour le carénage des vaisseaux de sir Walter Raleigh, après que ce dernier eut pillé l'île.

C'est aussi l'île de l'Angostura, fabriqué à Port d'Espagne pour les barmen internationaux qui ont repris cet ancien médicament militaire. Une garden party au Palais du Gouverneur nous offrit un magnifique coup d'œil : grandes pelouses bordées de hautes futaies, essences rares, palmiers royaux, fleurs magnifiques entourent ce beau palais colonial, vaste et frais, cela formait un ensemble vraiment imposant. Là, comme à Kingston, on sentait l'affirmation de la puissance aristocratique anglaise, quand on pense après ce spectacle au modeste bastidon du « gouvéneu de la Martinique ». Nous avons été reçus admirablement par la colonie française : bals, promenades en auto au lac de bitume et aux gisements de pétrole, tennis, réception à bord...l'escale a été fort agréable.

Et voici terminé ce petit tour à travers les Antilles ; toutes ces îles sauvages ou policées, riches ou pauvres, sont toujours charmantes ; chacune d'elle se dit la perle de la collection et elle a raison. Mais malgré des différences certaines, on a une impression de monotonie.

On finit par être saturé de verdure ; toute cette végétation, trop puissante, vous submerge comme elle a submergé toutes les traces, ou presque, d'un passé pourtant assez rempli.

La Méditerranée est autrement variée dans ses aspects, autrement colorée, autrement évocatrice du passé - et quel passé- et j'ai pu dire à mes midships en passant Gibraltar :

« Regardez bien maintenant car vous n'avez encore rien vu »

St Vincent du Cap Vert. La traversée de l'Atlantique au retour fut assez pénible ; malheureux bateau époumoné luttant contre la mer debout, fumée rabattue sur l'arrière rendant l'atmosphère irrespirable, au point que le quart devenait un délice, roulis permanent finissant par vous engourdir ; et cependant, il faut garder un minimum d'intellectualité, car le programme de l'école continue impitoyablement quel que soit le temps ce n'est point ici comme sur les autres vaisseaux du roi où, par mer mauvaise, il suffit de faire le quart, boire, manger et dormir.

Un matin, sans transition, on gela, en blanc, sur le pont : bise dure et froide, mer hachée, pendant que, dans le demi-jour de l'aube, apparaissaient les silhouettes chaotiques des grands rochers de St-Vincent. On était saisi de froid et d'admiration. Puis c'est la baie de Mindello et au grand jour ses colorations admirables, avec toutes les gammes de mauve de rouge et de jaune ; mais de vert point car il n'y a pas une goutte d'eau, pas une herbe en ce pays charmant, qui serait vide, même de lézards, s'il n'était un point stratégique important au carrefour des routes fréquentées.

Cette désolation retient peu le visiteur ; les bateaux font leur pétrole ou leur charbon et filent aussitôt. Paul Morand prétend que les Portugais et les Roumains sont nos seuls amis sincères ; c'est possible ; nous avons été en tous cas bien accueillis par tout le monde ; l'armorial français donne fortement dans les colonies portugaises, car si le gouverneur de Madère est Monsieur de Lusignan, le maire de Mindello est Monsieur de Béthencourt ,(qui se dit descendant du découvreur des Canaries), lequel organisa pour nous une gentille réception au club de tennis : pavillons, Marseillaise, gymkhana et dancing.

Malheureusement nous ne rendons rien ; tout au plus pouvons-nous inviter l'état-major du Zaïre, mais la foule des petites filles attendra en vain le « pinch bottom » de rigueur.

La consigne est de ne pas trop s'amuser ; les officiers portugais font bonne figure malgré la « revolucao » en cours à Lisbonne...

Les Canaries. Les « isles fortunées » des anciens furent longtemps la limite du monde connu ; le climat y est toujours d'une constante douceur ; les produits sont excellents. On a trouvé les traces d'une ancienne civilisation et certains y voient les restes de l'Atlantide engloutie ; on peut donc faire dans ce modeste et précieux reliquat de l'empire espagnol une cure de repos, de bananes et d'archéologie....

Malaga. La ville est dominée par une vaste cathédrale, au pied de vastes fortifications mauresques, mais ce bel ensemble est préférable à une vue plus rapprochée...

« Plus on l'entend de loin plus la chanson est belle, disent les Hindous ».

Nous arborons le grand pavois en l'honneur de la reine d'Espagne qui séjourne ici à des fins curatives et aussi dit-on financières : le roi possédant la plupart des actions du palace « Principe de Asturias » y

vient chaque année en famille. ; cela attire à l'hôtel une nuée d'hidalgos de tous poils qui viennent faire leur cour et en même temps les affaires de l'hôtel.

Derrière le Pacha, nous sommes allés (nous étions quatre) à une audience de la reine ; elle a grande allure, est fort bien conservée et parle couramment le français ; elle nous accueille très aimablement et commence l'entretien par la Jeanne d'Arc : elle l'a vue pour la première fois ici même à Malaga, il y a plus de 20 ans, lors de ses fiançailles ; l'escadre anglaise était là, en même temps, sous les ordres de son oncle le prince Battenberg.

Voilà un souvenir qui ne rajeunit personne, ni surtout, vu la longévité d'un bateau, notre pauvre hourque.

La reine n'aborda pas les poncifs habituels du moment sur la fraternité d'armes franco-espagnols au Maroc ; elle est restée très anglaise et ce qui la préoccupe visiblement ce sont les affaires de l'Angleterre ; elle parle des événements de Chine, du Bolchevisme .« Ce sont des Asiatiques” place heureusement le Pacha » ; approbation royale, puis nouvel accord sur la question des courses de taureaux : le pacha se dispensera de la corrida du soir ; la reine s'en dispenserait bien aussi, mais hélas le protocole veut qu'elle y aille. Pour terminer le Pacha use d'une excellente formule : « Si j'osais, mais je n'ose pas, je demanderais à votre Majesté de venir à bord de la Jeanne d'Arc » ... et nous nous retirons à reculons, bien qu'il soit malaisé de viser une porte avec son postérieur. Et j'admire cette femme qui fait si consciencieusement son métier de reine, car, au-dedans d'elle-même que ne doit-elle souffrir ? Un peuple qu'elle ne comprends pas, qu'elle méprise un peu probablement, un mari bambocheur, des enfants à peu près tous tarés et l'obligation, malgré tout cela de se montrer et de sourire à tous. Le soir thé dansant, foule brillante ; les enfants royaux sont mêlés aux danseurs ; le Prince des Asturies, boitant, a le type anglais, le second ressemble à Alfonso ; il est sourd et muet et danse à contretemps...

Je suis allé dans l'après-midi à la corrida ; on nous avait dit monts et merveilles de Don Alonso Canièro, grand seigneur espagnol, officier de cavalerie, toréador à ses moments perdus et inventeur de la course à cheval ; il a, en effet, posé les banderilles à cheval mais il a tué à pied, comme les autres... La reine et le Prince des Asturies furent salués de vastes acclamations pendant que la musique jouait « il n'y a qu'un cheveu sur la tête à Mathieu ». Belle impression de loyalisme...

Je n'ai pas résisté à la tentation de revoir Grenade, avec ce qui ajoute

la saison : une sierra vraiment Nevada ; nous faisons la route en auto; on passe assez haut : froid et brouillard, pays désolé jusqu'à l'arrivée dans la plaine de Grenade ; la ville apparaît dans son cadre de montagnes neigeuses, c'est d'une beauté !. J'ai reparcouru l'Alhambra avec joie ; de tout ce que j'ai vu comme œuvres mauresques, ce palais forteresse est décidément ce qu'il y a de plus beau.

Après un séjour d'un mois et demi, passé-perdu- entre Toulon et les Salins d'Hyères nous voici repartis pour une deuxième partie de campagne des plus squelettiques ; mais tout vaut mieux que de tourner autour d'un coffre d'amarrage devant la plage d'Hyères.

La Corse. Nous relâchons deux fois dans « l'île de Beauté » - on peut l'appeler encore de ce nom, tant que le tourisme ne s'en sera pas encore entièrement emparé. Voici Calvi avec sa vieille citadelle, la maison prétendue natale de Christophe Colomb ; voici le « very spot » où Nelson perdit un œil lors du siège de la ville par les Anglais. Voici Ajaccio, avec ses hautes bâtisses jaunâtres au fond de ce golfe magnifique, dont les harmonieuses proportions, les couleurs, les parfums, les lointaines cimes neigeuses sont bien préférables - à mon humble avis- aux rivages napolitains et au panache vésuvien devenu par trop carte postale. Ajaccio a été comblé de bienfaits par le Second Empire qui se rattachait au panache du Premier... Le commandant Souville, dans ses mémoires, ajoute à propos de cette sollicitude impériale : « et les Corses sont-ils contents ? Gardez-vous de le croire, ce ne sont pas eux qui chanteraient : « nourris par la Patrie c'est le sort le plus beau" Non, la Patrie ne les nourrit pas assez et reconnaît chichement l'honneur qu'elle a de les posséder... « Ces messieurs ne sont pas faits pour travailler de leurs mains ».

Il paraît que le nombre des pensions retraites, allocations diverses attribuées à la Corse est considérable. Il est à craindre que ces belles mœurs se répandent dans toute la France, laquelle ressemblera d'abord à la Corse, puis à la Martinique, qui, dans cet ordre d'idée bat tous les records.

JF : et Jean écrit ça en 1927, que dirait-il aujourd'hui ? !

JP : Il ne faut pas cependant comparer les citoyens électeurs de La Martinique et les Corses ; ces derniers ont leurs défauts, mais ils ont su conserver leurs solides vertus et leurs pittoresques qualités du temps de Colomba. Ils sont braves, hospitaliers et honnêtes, ce qui n'est pas

si mal par le temps qui court. Le bandit d'honneur existe encore dans le maquis, bien que le plus célèbre d'entre eux, Romanetti ait été tué il y a quelques années. Lors de ma tournée, à bicyclette de l'été dernier, j'ai trouvé partout, depuis les Savelli de Speloncato jusqu'à la table familiale de l'aubergiste de Ghisoni qui me reprochait de ne pas me resservir, un accueil parfait. Et je revois toutes mes étapes, le plus souvent pénibles, mais où l'effort trouvait toujours sa récompense : Speloncato, Calvi, la corniche déserte et parfumée, l'enchantement du golfe de Porto, les calanques, Cargèse (une pensée à Maurras), Ajaccio, Evisa, le col de Vergio, la puissance évocatrice de Corte, Vizzavone, les forêts du centre, le panorama de Bavella, Porto Vecchio (vieux souvenir du Coulomb en 1918 : on était bien contents d'arriver), Bonifacio pittoresque, Bastia et ses cédrats, le tour du Cap Corse et le retour à Nice par une belle nuit d'été. Ce pays, si varié, à la grandeur sauvage, je me félicite de l'avoir parcouru seul, lentement, avant qu'il ne soit saboté.

JF : Jean Planté ne se doutait pas, à l'époque, que 20 ans plus tard il deviendrait Commandant de la Marine en Corse et nous ferait aussi aimer l'île de Beauté.

JP : Nos escales continuent à être terriblement banales, après Ajaccio voici Bizerte, puis Bône où les marins sont toujours bien reçus. Les Bônois ayant été bombardés pendant la guerre de 14, sentent, mieux que d'autres la nécessité de la marine. Balade à Bugeaud petite ville estivale du temps de la conquête en compagnie de l'élégant Marec, poète archéologue, inventeur d'Hippone la royale ; j'ai rarement écouté un guide plus agréable et plus documenté.

JF : Là non plus, Jean ne savait pas qu'il aurait à réfugier sa famille à Bugeaud pendant les bombardements de Bône en 1942

JP : Alger. Il est certain que les impressions orientales que peut encore donner l'ancienne ville barbaresque sont fort médiocres ; l'Arabe en tire-chaussettes, le cireur de bottes, le pêcheur espagnol, le débardeur maltais, tout ce grouillement n'est que méditerranéen mais non spécifiquement oriental; la casbah, seule, offre quelques coins curieux ; points de vue...Diner charmant à l'Amirauté chez l'amiral Vindry, soirées sur la terrasse en face du vieux port indigène, évocation des souvenirs de la campagne dans le Levant.

Casablanca. Je suis revenu avec joie dans ce pays si attachant ; une invitation de Jean Tongas m'amène à Meknès, ce qui me fait découvrir un nouveau coin de ce pays de rêve et d'antique beauté. J'ai découvert en la personne du lieutenant Allais un guide admirable ; il fournit l'auto, tient le volant d'une main sûre et de l'autre ponctue d'abondantes et savantes explications ; c'est un vieux "marocain" qui aime son bled. Une heure de route à travers un pays vallonné nous amène au pied du Zerhoun, en ce coin pittoresque où Volubilis sur son monticule et Moulay Idriss sur son éperon sauvage se font vis-à-vis.

Moulay Idriss donne l'impression d'Islam la plus forte que le Maroc, je crois, puisse offrir. Nous traversons plusieurs enceintes qui défendent le tombeau du fondateur ; nous arrivons sur la grande place entourée d'une haie vivante de grands burnous blancs sous des centaines de regards hostiles et fermés ; puis c'est l'escalade à travers un Inextricable labyrinthe de ruelles tortueuses et d'escaliers invraisemblables ; un quart d'heure de véritable alpinisme nous mène au sommet du rocher, en contrebas duquel les maisons cubiques de la ville sainte. Autour de la ville quelques vergers, des oliviers suivent les pentes sombres et pelées de la campagne, et au sud dans la trouée les ruines de Volubilis ; c'est certainement un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné de voir.

Meknès : l'intérieur de la ville présente les recoins charmants habituels aux villes marocaines ; c'est moins austère que Fez et moins oasis que Marrakech. Mais ce sont ses murailles et ses vieilles portes qui font le cachet de la ville. Notre guide nous montre son domaine, le Dar-Beida, qui de l'extérieur ressemble à un château féodal et qui à l'intérieur est un délicieux palais Marocain ; c'est actuellement l'école militaire indigène, création intéressante du maréchal Lyautey ; les élèves appartenant pour la plupart aux grandes familles, réussissent bien. L'école produit en moyenne 3 sous lieutenants par an. Plusieurs anciens élèves ont été tués lors des derniers combats contre Abd-el-Krim. Ce St Cyr marocain est cependant l'objet de nombreuses attaques de la part d'officiers qui y voient une menace pour l'avenir et craignent que l'on ne forme ainsi les chefs d'une future rébellion ; il est certain que le système, dans un pays aussi fermé que le Maroc, est d'une application délicate ; il vaut tant que nous serons, vis-à-vis des indigènes, pacifiques et forts. Ne devenons-nous pas pacifistes et faibles ?

JF : Clairement JP est favorable à la politique de Lyautey et craint la montée des socialistes et de leurs politiques coloniales laxistes.

JP : “J’ai cherché des renseignements sur le Résident, Steeg; il est assez difficile de se faire une idée saine. On ne peut contenter tout le monde, surtout avec peu de moyens et Lyautey lui-même avait ses détracteurs parmi les colons, sacrifiés à sa politique indigène et parmi les militaires qui le traitaient d’antimilitariste à cause de son souci des choses civiles ; maintenant on regrette le maréchal, les civils à cause des difficultés sans fin qu’ils rencontrent auprès de l’administration, les militaires pour le silence organisé autour d’eux : il est en effet entendu que Steeg est un grand pacificateur par persuasion et que les opérations sont terminées ;or elles continuent, mais on n’en parle jamais. La croisière de la Jeanne se termine par une escale à Vigo avant le retour vers Brest.

***Vigo. Le Ria de Vigo est fort accueillant, si Vigo est quelconque ; on découvre des coins charmants, en particulier celui où dorment sous des eaux tranquilles les fameux galions de Château-Renault. Vigo honore la mémoire de l’amiral Mendez Nunez qui périt glorieusement au combat de Santiago et s’immortalisa non par cette fin qui fut obscure, mais par une phrase inscrite sur le socle de sa statue :
« mas la honra sin buques que los buques sin honra ».***

Un club magnifique nous offre une réception ; ensemble élégant, distingué, on sent une vieille race, nous ne sommes plus en Amérique. Mais tout cela n’est rien auprès de Saint Jacques de Compostelle et de sa magnifique cathédrale ; la grande place forme un ensemble de toute beauté. La cathédrale, œuvre des moines de Cluny fut faite vers 1100, en remplacement de l’ancienne Basilique détruite par le sultan El Mansour lors de sa chevauchée de 997 ; son prestige balança au Moyen Age celui de Rome ; les parties romanes sont admirables, en particulier « la Gloria », porche intérieur dont les statues sont parmi les plus belles de la sculpture romane.

Enfin, retour à Brest. Evidemment cela aurait pu être mieux, on aurait pu aller en Amérique du nord ou du sud, on aurait pu supprimer ou écourter l’escale de Toulon, aller ailleurs qu’en Algérie et enfin, s’il n’y avait pas de Midships à former, que la vie eût été belle ; mais au total ce n’est pas mal quand même et on pourrait avoir à la fin d’un tel voyage une impression plus gaie ; mais il y a l’accueil maussade en ce pays, la

corvée des examens, aussi abrutissants pour les examinateurs que pour les examinés, la recherche d'une nouvelle situation sociale, et pour un célibataire qui n'a jamais autant que sur un bateau en campagne l'impression qu'il est « chez lui », s'ajoute plus que pour un autre le regret d'abandonner, après s'y être attaché, une vieille coque peuplée de charmants et brillants camarades.

JF : Pour terminer cette croisière magique, JP s'adresse à ses jeunes midships avec un ton moralisateur en guise de viatique pour leur vie de marin... C'est un peu comme s'il s'était tracé avec son texte sa propre ligne de conduite pour son passé Comme pour son futur :

JP : « Cette conférence, Messieurs, sera la dernière et vous pensez sans doute que c'est son plus grand mérite ; mais je ne veux pas vous quitter sans vous infliger quelques précisions sur certains points qui me sont chers et que je n'ai guère eu jusqu'ici le loisir d'aborder devant vous.

Je voudrais tout d'abord vous dire quelques mots sur votre vie militaire. Elle sera très variée, quant aux occupations, quant aux lieux, quant aux gens que vous verrez. Cette diversité a des contreparties assurément pénibles, mais ne vous y refusez pas.

Elle vous évitera d'abord l'ennui, l'ennui certain et mathématique qui est le lot de beaucoup de gens, quant à leur métier ; et c'est par la marine, par ses contacts avec beaucoup de choses et d'hommes que vous obtiendrez ce qui doit caractériser les officiers de marine et ce qui peut, légitimement, justifier la réputation que nous pouvons avoir. Cette réputation est souvent mal étayée ; au théâtre, l'officier de marine est toujours fumeur d'opium, séducteur, débauché et je me demande si la renommée que nous a faite Pierre Loti est bien favorable au fond. Mais il y a dans cette légende si vous voulez un fond de vérité, comme un hommage à un genre de vie particulier qui doit, si nous savons en profiter, nous rendre supérieurs à beaucoup d'autres.

Par la Marine, nous touchons à toutes les branches de l'activité humaine ou presque, nous pouvons aller n'importe où, ou presque. Nous sommes placés dans des conditions exceptionnelles qui nous interdisent une paresse d'esprit qu'une routine trop accentuée pourrait imposer à d'autres hommes.

Nos devanciers, et je ne veux mentionner parmi eux que ces vieux amiraux du siècle dernier qui furent d'admirables gouverneurs de colonies, se sont en général tirés à leur honneur de circonstances difficiles et ont su joindre à leurs vertus militaires bien d'autres talents. Soyez bien convaincus qu'aujourd'hui comme hier, votre métier veut impérieusement que vous ne soyez pas les premiers venus et que vous ne soyez pas considérés comme tels.

On peut m'accuser de vous recommander un esprit de caste ; peut-être, mais en acceptant la chose entièrement avec ses droits, bien modestes d'ailleurs et aussi avec ses devoirs, avec le sentiment des devoirs que la caste comporte, avec le désir de se perfectionner et se corriger. Et cet esprit de caste a ceci de bon qu'il donne un certain orgueil sans lequel on ne fait rien et qu'il est presque pour nous un contrepoison de cet esprit d'individualisme forcené qui s'affirme par le débinage d'autrui et plus spécialement de nos camarades ou de nos chefs.

Je ne vous recommande pas pour cela de mépriser d'autres activités, mais je ne crois pas mauvais de vous recommander une certaine fierté de votre état. Je pourrais vous dire bien d'autres choses sur ce sujet mais je me limite et passe à votre vie civile d'officier.

Votre existence privée est en effet beaucoup plus difficile à régler que votre existence militaire. Dans celle-ci vous êtes épiés, surveillés, engueulés, dirigés, dans celle-là vous êtes seuls, loin de vos familles. Si je me permets de vous en parler c'est que je considère comme fausse la théorie des existences doubles, sans lien l'une avec l'autre ; le privé, tôt ou tard, réagit sur le public ; il n'y a pas deux morales et deux honnêtetés, l'une pour la terre, l'autre pour le bord et c'est pour cela que la mention : « conduite privée » des feuilles de note est délicate à remplir, mais légitime.

Que faire, me direz-vous, sur le pavé d'un port ? Il y a plusieurs solutions : Se marier ? c'est la meilleure du point de vue humain, sinon du point de vue marin, mais c'est moins facile qu'on ne le dit car il faut se marier en acceptant une existence anormale ; il ne faut pas que le mariage nous amène à considérer comme un désastre un appareillage, même de courte durée. Si cela doit être il vaut mieux être logique et quitter la marine pour entrer dans la résidence fixe. Dites-vous bien, donc, que la partenaire idoine du marin ne court pas les rues et vous pouvez, dès maintenant, vous mettre à sa recherche. Faire la noce ? Je ne vous la recommande pas et elle est facilement condamnable, même sans évoquer des argument religieux ou moraux. Si vous ne deviez faire qu'une ribote de temps en temps ce ne serait pas grave, mais la noce est dangereuse par l'habitude ; on tombe vite de la noce échevelée à la noce quasi régulière ; le café tous les soirs, le fil à la patte, finalement le mariage avec une ancienne, ce qui est la pire des

**choses. Beaucoup, même intelligents y ont succombé !
Il y a, si vous ne vous mariez pas, d'autres solutions que la noce :
passionnez-vous pour quelque chose, à défaut de quelqu'une ; faites
du sport, de la littérature, cultivez-vous dans votre métier qui est
presque infini, cultivez-vous dans le domaine général.
Vous trouverez à Toulon en particulier tout ce qu'il faut dans le domaine
sportif et intellectuel et vous pourrez à cet égard bénéficier des clubs
que nos ancêtres n'ont point connu.
Je ne voudrais pas tourner au vieux barbon, mais j'ai tenu à vous mettre
en garde contre cette pierre d'achoppement qu'est la vie à terre du
jeune marin.
Il me reste à vous remercier de votre travail de cette année et des
satisfactions que vous m'avez données. Je forme des vœux, non pour
votre carrière à laquelle vous avez le temps de penser, mais pour votre
premier embarquement. »**

JF : Voilà, Jean Planté s'est parfaitement décrit dans ce petit discours et toute sa vie il sera fidèle à son programme.

JF : On pourrait penser qu'après un tel voyage, Jean voudrait arrêter ses balades. Eh bien non ! Le voilà reparti sur les routes, en Belgique. Tout d'abord Bruges où Jean peint le Lac d'Amour et une grande maison bourgeoise sur le canal et où il commente les œuvres de Memling et leur technique, la Madone au Donateur de Van Eyck, « tableau où le donateur tient un lorgnon d'écaille et où Jésus joue avec un perroquet... »

JP : “Belgique, été 1927 ;

la campagne, aux frais de la princesse, était si insuffisante, que j'ai dû, à mes frais, la compléter par un petit ajout belge. Visite courte, mais intéressante.

Bruges. L'église Notre Dame contient les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille Marie de Bourgogne ; l'un est gothique, celui de la fille, l'autre est renaissance, celui du père. Dans l'un ce sont des anges qui supportent des écussons, dans l'autre ce sont des femmes nues ; dans l'un le visage, en prière, est idéalisé, dans l'autre les veines ou les dentelles apparaissent avec tous leurs détails.

Le Gruthus, ancienne maison seigneuriale est une espèce de Cluny flamand. On y voit une cuisine monumentale avec moules à gaufres et bouteilles armoriées ; il y a surtout une collection de dentelles de toute beauté : dentelle aux deux mille fuseaux sur laquelle trois générations ont travaillé, cols à la Van Dyck, tablier de Jeanne la Folle. Errer dans la ville est encore ce qu'il y a de plus agréable ; que de coins pittoresques aux longs des canaux silencieux. Beaucoup de maisons cossues se reflètent dans l'eau : paix, confort, piété ; je repense au roman de Rodenbach, au revers de la médaille de cette tranquillité, aux petites Idées qui germent dans de petits cerveaux et j'ai vu, à de nombreuses fenêtres, le rétroviseur qui permet aux commères d'observer la rue entière en cousant à leur fenêtre. Et pourtant il ne faut pas dire Bruges la Morte, « Bruges la Paisible » serait plus exact.

Zeebrugge. Je suis allé faire un pèlerinage sur la fameuse jetée ; la piété anglaise y a édifié des monuments et posé des plaques commémoratives ; un petit musée montre la reproduction du mess des officiers allemands avec un tas « de vrais bouts », des documents innombrables, des articles, des photos. Souvenirs émouvants.

Gand. Deux coins sont admirables, le quai aux herbes, dont les vieilles maisons, aux belles façades, symbolisent, mieux que tout ce qu'on peut en dire, la puissance des vieilles corporations ; voici les demeures des

mesureurs de grain et des bateliers ; nous avons peine aujourd'hui à associer à ces riches architectures les noms de métiers aussi humbles et cela s'accorde mal avec la prétendue misère de tous ces humbles d'autrefois. Autre belle relique, le château des comtes de Gand, type intéressant de forteresse en rase campagne : le château est circulaire, également défendu de partout, avec donjon central de 1180...

Mais la gloire de Gand, l'aboutissement des caravanes touristiques c'est le tableau des frères Van Eyck à la cathédrale st Bavon. Joseph 2, frère de Marie-Antoinette jugea indécent les panneaux figurant Adam et Eve : on les enleva à cette époque et ils se trouvent au musée de Bruxelles, ceux de Gand n'étant que des copies ; pourtant Adam avec son geste de Vénus de Médicis fait ce qu'il peut pour être convenable, mais la faute d'Eve est évidemment plus difficile à cacher.

Bruxelles. La grand Place de Bruxelles offre un merveilleux ensemble ; c'est le seul endroit pittoresque de la ville. L'intérieur de l'hôtel de ville n'a rien de commun avec le splendide extérieur ; un détail curieux dans une peinture de plafond : une trompette du jugement dernier reste toujours braquée vers le spectateur, par un effet de perspective que je ne m'explique pas. Le Musée Communal est très intéressant. On y trouve les souvenirs de cette vie puissamment et sainement républicaine de ces communes flamandes d'autrefois, leurs privilèges âprement défendus, leur conférant des avantages comparables à ceux de la noblesse ; un tableau représente un intérieur fort cossu, des femmes élégantes, le maître de maison caressant un lévrier de luxe et la légende nous apprend que c'est là la famille de Guillaume Bulens, doyen des marchands de poisson salé !

Une vitrine abrite les vêtements du Manneken Pis, depuis celui offert par Louis XV, jusqu'au plus récent, offert par le 19ème bataillon de chasseurs à pied, avec une citation aux astuces faciles sur la position qu'il sut conserver face aux Boches...

Anvers. Ce qu'il y a de plus beau à Anvers c'est le musée Plantin ; ensemble magnifique : usine, logis boutique, admirablement conservé.

JF : Après ce court voyage culturel, Jean fait, à Paris, l'Ecole de Guerre Navale ; il est breveté en 1928.

Il a pris comme sujet de thèse la bataille de Getaria, en 1638, thèse où il analyse non seulement la bataille elle-même mais où il expose le contexte franco-espagnol de l'époque. Il rend hommage au renouveau de la flotte française grâce à Richelieu et à Sourdis, archevêque de Bordeaux, guerrier, organisateur, fidèle à Richelieu, un marin de génie injustement oublié par l'histoire. Jean en resitue le contexte :

JP : " La guerre de Trente Ans débuta en 1618 par la fameuse défenestration de Prague, à la suite de laquelle les révoltés tchèques furent écrasés à la Montagne Blanche. Richelieu, arrivé au pouvoir en 1624, se rendit compte du risque de domination de l'Europe par la maison d'Autriche, mais vit aussi que la situation intérieure du royaume ne permettait pas une intervention immédiate. Il commença donc par soutenir diplomatiquement et financièrement tous les ennemis des Habsbourgs : d'une part la Suède, les Pays bas, les Tchèques, les princes protestants d'Allemagne, d'autre part les Catalans et les Portugais ; des mariages complétèrent cette politique prudente. Entre temps, Richelieu reconstituait l'armée et la marine et, contre les velléités d'indépendance des Protestants et des grands, rétablissait l'ordre à l'intérieur par la paix de La Rochelle en 1628, par l'exécution de Montmorency en 1632. Ce n'est qu'après avoir ainsi préparé soigneusement le terrain diplomatique, rétabli l'unité et l'obéissance, forgé un solide outil de combat, qu'il intervint dans la lutte en 1636. Il fallait alors absolument : Gustav-Adolf avait été tué à Lützen en 1632 et la Ligue Protestante d'Allemagne venait d'être battue à Nördlingen.

JF : Dans sa thèse, il commente les organisations de l'époque, les hommes et leurs querelles, mais aussi les innovations, comme celle des brûlots, utilisés efficacement par Sourdis, et que l'on vénère trop longtemps, même quand leur efficacité a disparu...Il fait ainsi allusion aussi bien à la ligne Maginot qu'à l'emploi négligé de nos sous-marins pendant la guerre de 1914. (***JP : « En France les sous-marins, mal aimés, mal employés ont été beaucoup moins efficaces que ceux des Allemands, qui, avec 345 sous-marins ont coulé 6394 navires marchands, vapeurs et trois mâts, et plus de 100 bâtiments militaires ! En 1917, nous n'avions plus que 15 jours de charbon tant les convois, venant d'Angleterre, étaient efficacement coulés. Sans charbon nous perdions la guerre » !***)

JF : En Août 1928, Jean fait, avec ses cousins André et Jean-Pierre Durand-Gasselín, une jolie croisière au Spitzberg sur le « Prince Olav », au départ

de Bergen, puis Trondheim, le passage du cercle polaire et son baptême à l'eau chaude, Tromso, Hammerfest (la ville la plus au nord), le Cap Nord et la Baie du Roi, clou du voyage.

JP : " C'est un des spectacles les plus grandioses que l'on puisse voir : l'entrée de l'enfer, l'arrivée sur la lune ; on contourne une grande table fauve striée de blanc et le regard embrasse toute la baie ; de sombres montagnes émergent de flaques neigeuses et séparent les uns des autres la dizaine de glaciers qui se jettent dans la mer. Pourtant ce paysage mort est fort peuplé, paraît-il, le Gulf Stream y amène du plancton, que dévorent les petits poissons, que dévorent les gros, que dévorent les phoques et les morses, que dévorent les ours blancs...Il y a, à côté de la mine de charbon, et près du rivage, quelques maisons et une BUTIK; c'est un peu le village d'Alaska des films qui furent à la mode après la ruée vers l'or.

Dans un coin de la baie, des hydravions italiens, russes, suédois, norvégiens, sont mouillés ou échoués. La « Citta de Milano » base du dirigeable, puis de ses organisations de recherche, est là depuis le mois d'Avril. (Le dirigeable, l'Italia, était parti de la Baie du Roi le 23 mai 1928, avait survolé le pôle le 24 Mai, lâché une croix remise par le pape et s'était écrasé sur la banquise le 25 Mai ;

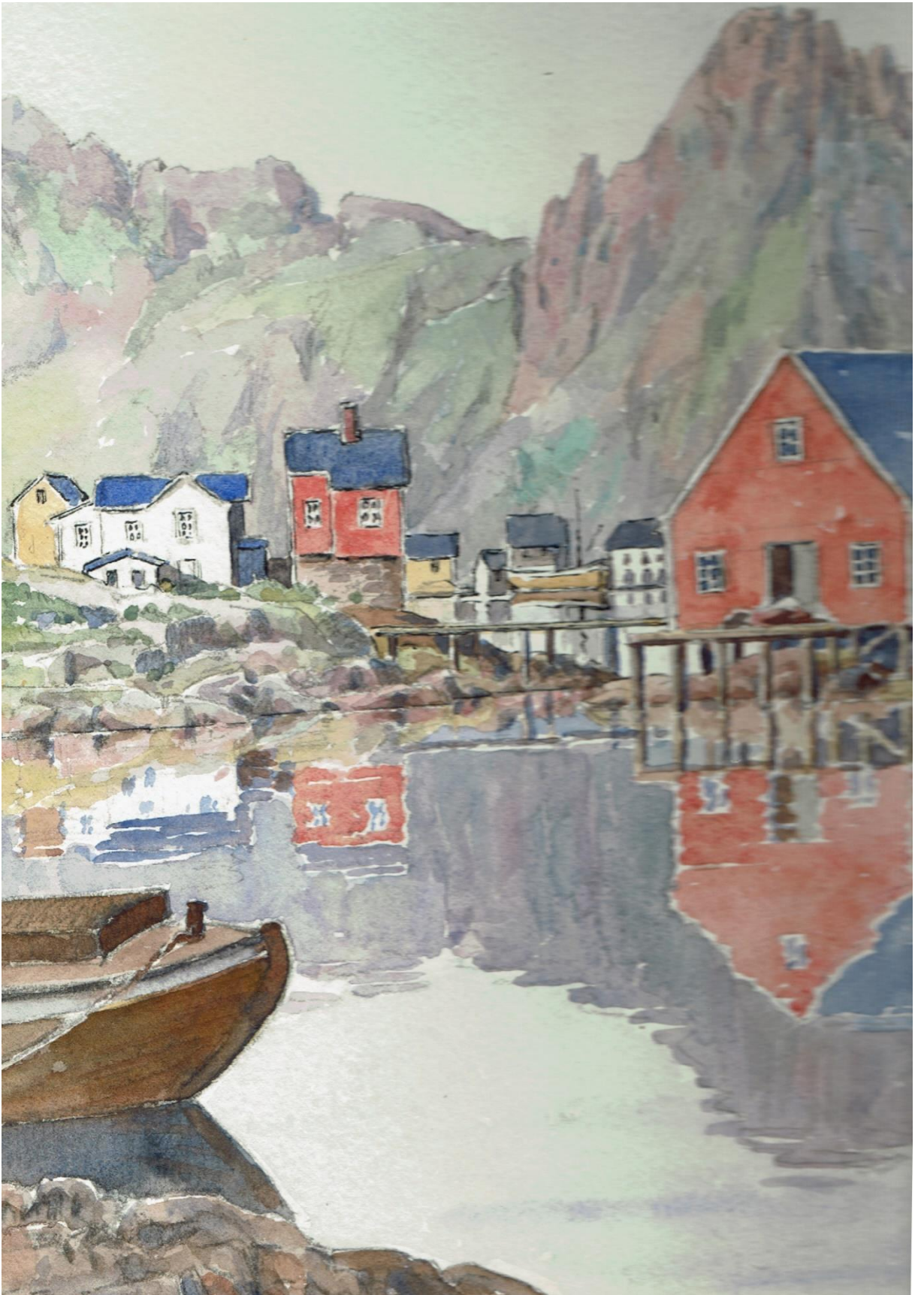
les survivants, dont le général Nobile, avaient été secourus)

Retour par Advent Bay, Temple Bay, Tromso, Lingen, les Îles Lofoten, Nesmerak, Bergen et traversée vers l'Angleterre ; retour en train par Londres. Il reste de tout ce voyage quelques dessins ou photos, mais surtout de bons souvenirs, avec la satisfaction un peu enfantine d'être allé très loin dans le nord...

JF : Onze ans plus tard, Jean allait revoir sa carte du Nord quand il fut nommé à l'Etat-Major de l'opération du débarquement franco-anglais de Narvik.



JP Norvège église de Sandtoft



Norvège 1928

JF : Jean est nommé sur « le Bretagne » de 1928 à Février 1929. Comme chaque année, il va préparer son voyage d'été et là, en Août 1929, il reprend courageusement son vélo pour découvrir la Hollande, comme il l'avait déjà fait pour l'Espagne ! Aquarelles personnelles et références culturelles sur la peinture hollandaise s'enchaînent et il en fera un superbe carnet de voyage comme à son habitude.

JP : "Hollande. Le pays est le paradis de la bicyclette ; on peut dire que chaque Hollandais a la sienne, s'en sert comme d'autres de leurs jambes et continue, même enrichi, à s'en servir ; la bicyclette est presque un double de la personne humaine ; on prend un billet pour elle en chemin de fer, on la gare n'importe où ; les livreurs promènent d'énormes charges ; les mères portent leur progéniture dans de petits paniers amarrés par devant ou par derrière et parfois les deux..."

Scheveningen puis Delft : c'est là que fût assassiné Guillaume d'Orange, l'époux de Louise de Coligny ; ce héros hollandais parlait français : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme, ayez pitié de ce pauvre peuple », dit-il en mourant. Son meurtrier fut honoré d'un supplice de gala, et, en 1584, les divers quartiers de la ville se partageaient les débris de son corps, exactement ce qui arriva à Ravillac 26 ans plus tard... Statue de Grotius, le père du droit des gens et surtout du droit maritime. Il fût emprisonné là, sa femme le fit évader dans une caisse de livres et il se réfugia à Paris. Monsieur de Voltaire et autres réfugiés ont omis de célébrer le cas Grotius, réfugié en France et pensionné par le roi Louis XIII. Traversée de Rotterdam sans m'y arrêter.

La Haye. Visite du délicieux musée Mauritius et contact avec la peinture hollandaise...

Leyde : un tas de savants y « disputèrent » ; c'est là que Arminius fonda les « Remontrants », sortes de Calvinistes libéraux qui n'admettaient pas la prédestination ; Gomarus réfuta leurs théories ; la politique s'en mêla et le synode de Dordrecht condamna les Arminiens, dont Grotius et Barneveld qui durent s'exiler. Barneveld fut finalement décapité. Plus tard Rivius et Treglandius accusèrent Descartes d'athéisme, jusqu'à le faire se réfugier en Suède, où il mourut en 1650.

Cette fameuse liberté hollandaise ne s'est donc pas établie sans quelques violentes secousses.

Harlem. C'est le petit salon de la Hollande, La Haye étant le grand ! C'est la ville de Franz Hals qui était un paillard, un poivrot qui battait sa

femme, ce pourquoi il a comparu devant les bourgmestres de Harlem ; mais c'était le roi du métier...

JF : On voit que Jean ne donne pas non plus aux Hollandais un brevet de gentillesse si facilement, et, en plus, il est séduit par la peinture de ce mauvais garçon de Franz Hals ! La découverte de la Hollande se poursuit avec visites et aquarelles de Alkmaar, Enkuisen, Hoorn (et son fameux découvreur de cap), Edam, Volemdam, Morikendam...

JP: Amsterdam . Rembrandt est certainement très attachant ; vrai type d'artiste bohème, collectionneur, flâneur, riche, pauvre...il est le seul fantaisiste, le seul aristocrate au milieu de tous ces peintres embourgeoisés ou encanaillés dans toute cette école hollandaise qui n'a peint que ce qu'elle voyait sans jamais penser qu'un tableau pouvait avoir une portée philosophique quelconque...Il est le seul qui rappelle que toute cette sagesse fût héritée d'aventuriers qui méritaient leur fortune pour avoir cru à la chimère...

JF : C'est amusant de voir Jean, si sage dans ses goûts et dans sa vie, se laisser aller à de si beaux compliments pour les amoureux de la chimère... Jean va terminer ce voyage par la Zélande.

JP : " La Hollande, ce pays qui pourrait mourir par l'eau, vit par l'eau, vit par ses canaux ; le canal est, en général, creusé dans une digue à côté de la route. Tout un peuple de péniches, bateaux, bacs, bachots, grouille à tous les carrefours d'eau ; traversée de Veere, Middelburg, Flessingue ; traversée de l'Escaut par un bac, et, à Breskens je retrouve mon cousin Robert Durand-Gasselin venu me chercher avec ses deux filles.La Hollande apparaît comme le pays du bonheur, mais du bonheur tout court, trop court peut-on dire, mais on aurait tort d'oublier les aventuriers qui la firent, qui la font encore riche et puissante, car, sans les Indes Néerlandaises elle ne serait rien.

JF : Jean est nommé Capitaine de Corvette en 1930.

Il ne faut pas croire qu'il ne fait que se balader, mais pendant les périodes de paix, ses écrits portent essentiellement sur ses voyages personnels

En Août 1930, nouveau voyage d'agrément. Jean est de retour en Italie. Il est clair qu'il était attiré par ce pays et son histoire qu'il connaissait plutôt bien. Il y reviendra encore plusieurs fois. En pleine période fasciste, il commence par Pérouse et Assise avant de retourner à Rome, puis avant de visiter la Sicile : Palerme, Agrigente, Syracuse, Taormina, puis Capri...



Palermo



JP Capri 1930

JP : « On ne peut que répéter la litanie de la « Dolce Umbria » ; c'est un pays de molles ondulations, juste ce qu'il faut de montagnes pour meubler en bleu un horizon de vergers et vignobles... Des fermes blanches sont semées un peu partout et, sur chaque sommet, il y a un couvent, une église ou un château ; un peu partout, des petits San Gimignano, des petits Assises, la tour et le clocher se donnant la réplique, élan d'orgueil et élan de foi, double symbole de cette vie féodale du Moyen-Age qui a trouvé ici son expression la plus complète ; cette dernière expression est communale et cette féodalité de conseil municipal n'a pas été moins anarchique, ni moins sanglante que l'ancienne.

Pérouse est un exemple de ces grandes cités indépendantes. Son histoire est trouble et on se perd dans ces luttes de factions. La ville a appartenu au pape... car les papes ne sont pas allés à Rome aussi à l'aise qu'on pourrait le penser aujourd'hui...Pérouse est le centre des nécropoles étrusques. Le musée contient une foule d'objets intéressants où l'influence grecque est manifeste.

Assise. La ville produit une impression charmante. Assise, pour pieuse qu'elle soit, n'en a pas moins un aspect féodal avec quantité de maisons seigneuriales... St François est mis par les Franciscains sur le même pied que Jésus Christ...

Rome. « Il faut arriver à Rome riche de son propre fonds » dit Bonnard. Faute d'un fonds suffisant je ne refais pas d'anciens itinéraires (Rome en 1917) et me contente d'une vue d'ensemble avec visite à la Villa Médicis. Mais les villas des environs peuvent se voir avec une cervelle plus creuse !

La villa d'Este... quel enchantement pour deux amants ; ce fut pour une maîtresse aimée que l'heureux, sinon bienheureux cardinal d'Este, fit construire cette merveille et ainsi : « le diable porte pierre. ». On n'a pas détourné les sources qui alimentent la villa ; on restaure au contraire, c'est un bon point pour le fascisme...

La Villa Aldobrandini du cardinal Frascati où il étale, lui, sa pompe au grand jour ; la Villa Falconieri ou encore la Villa Adriana. Ayant beaucoup gouverné, Adrien, vers 125, estima que son peuple s'arrangerait bien tout seul et il s'y retira. C'est quelquefois la sagesse ; certains empereurs de Chine estimaient qu'à vingt ans de règne devaient succéder 20 ans d'étude ; après quoi on devait se retirer dans quelque monastère.

Palerme. On s'est toujours accordé à dire que le 11eme et le 12eme siècle furent de grandes époques ; Palerme fut alors un centre des plus brillants avec un cosmopolitisme curieux et raffiné, ses monastères chrétiens et ses fêtes musulmanes, ses églises grecques sous la protection de la dynastie normande... L'intelligence était plus large, plus souple, plus compréhensive au Moyen Age qu'aujourd'hui.

La « Ziza », mélange de château féodal et de maison arabe, décorée par des Byzantins, est comme un raccourci de cette civilisation complexe où les diplômes étaient rédigés en trois langues : latin, grec, arabe. Frédéric II, couronné en 1215 empereur d'Allemagne, descendait par sa mère des rois normands et fut, toute sa vie, beaucoup plus sicilien qu'allemand ; son règne marque l'apogée de Palerme ; il vécut comme un prince oriental, avec un harem. En lutte avec le pape, excommunié deux fois, précurseur de Voltaire par son scepticisme, de Philippe le Bel par sa défense du pouvoir temporel, s'occupant de sciences, de poésie...De sa citadelle sarrasine de Lucéra en Pouille, avec son armée arabe qui ne pouvait être excommuniée, il défiait le pape ; il parlait italien, français, grec mais non l'allemand...

Cefallu. Avec la plus ancienne église de style normand, les Eremiti, avec son cloître datant de Roger II, la chapelle palatine « féerie d'ombre et d'or », c'est une petite mosquée d'Omar. L'église Monreale qui complète les chefs d'œuvre byzantins : Ste Sophie, St Marc, les églises de Ravenne ou la mosquée d'Omar...

Agrigente. Empédocle est l'homme d'Agrigente comme Archimède est l'homme de Syracuse ou Jean- Bart celui de Dunkerque. Philosophe, ingénieur, musicien, inventeur de l'égalité, il expliqua tout sans les dieux et renversa l'aristocratie de son temps. Au sud de la ville actuelle, interposés le long des anciens remparts sont alignés les temples, dont celui de la Concorde, remarquablement intact après 25 siècles...

Syracuse. Son vaste théâtre grec, la citadelle d'Euralios d'où Archimède aurait incendié la flotte romaine, et aussi les Latomies, la fontaine Cyané avec ses souvenirs mythologiques. Après un petit arrêt à Taormina, le voyage se termine par trois jours de repos à Capri. C'est là que je fis la connaissance de Georges Roux, qui se présenta comme journaliste de gauche ; il ne voulut jamais croire que j'étais en Italie pour mon simple agrément : il était persuadé que je faisais de l'espionnage.

C'était sans doute aussi l'avis de la police italienne car le patron de

l'hôtel où j'étais descendu à Syracuse, un peu borné, me dit en voyant mon nom : « Il y a un de vos amis qui vient de téléphoner de la gare »...

JF : Jean Planté est embarqué sur « la Provence », de Mars 1929 à Février 1931. Puis, de Février 1931 à Mars 1932 il dirige le service « navigation » à l'Etat-Major de la Marine à Paris. Un poste de « rond de cuir » aurait-il dit ; d'ailleurs pas un mot sur cette période !
Pour changer d'air, en Août 1931, il voyage aux USA et au Canada.

JP : « Pourquoi l'Amérique cette année ? Parce qu'on en parle, parce qu'on a lu tant de choses à son sujet qu'on est tenté d'aller y faire le badaud ; au lieu de s'attendrir sur de vieilles choses, vivons pour une fois nos vacances dans un pays tout neuf, qui évoque un peu de ce redoutable avenir dont nous sentons déjà trop souvent l'emprise étourdissante.

Le voyage est d'un rendement médiocre, 15 jours de mer contre 13 jours d'Amérique, avec un guide « parlant français » (hélas !) et un itinéraire et des compagnons obligatoires. « Le Rochambeau » n'est plus tout jeune ; il a derrière lui la guerre, (une citation) et plus récemment un cargo italien coupé en deux dans la brume.

Le commandant Mr Liégeois, est un parfait homme du monde et sait être fort gai, bien que se nourrissant seulement de nouilles ; le second se nourrit plutôt d'alcool ; il aurait dû vivre au temps des Frères de la Côte...

En passant sur les bancs de Terre Neuve, on profite de l'abondance des gens de religion pour faire une cérémonie : gerbe de fleurs jetée à l'eau, messe et discours inévitable de Mr Dufour de la Thuilerie.

Lieux communs et grandiloquence, tout y est passé : Terre neuve, tous les pêcheurs, tous les marins, toute la guerre, toute la mer et même tous les aviateurs...

Après une matinée à Halifax, largement suffisante, voici les fameux trains Pullman américains ; de jour, les sièges sont ceux d'un wagon de seconde mais la place est plus largement prévue, de nuit, grâce à de savantes et longues transformations, on a un lit fort correct. On est au matin couvert de charbon et en dépit du petit balai de cabinet dont s'arme le nègre pour vous broser, en dépit de l'étui de papier qui protège votre chapeau, il faut, comme ailleurs, se briquer en arrivant.

« L'observation-car » est fort agréable, à condition de ne pas être trop nombreux sur la plate-forme et de consentir à prendre un vrai bain de charbon. Des excellents détails : l'eau glacée, la serviette, le savon, le

petit fumoir, rien de tout cela n'est génial mais c'est bien organisé. Quant à la classe unique, « le chemin de fer démocratique », c'est de la blague, puisqu'il y a des suppléments partout...En France aussi il y a une classe unique : la troisième, mais avec un petit supplément on peut aller en seconde ou en première...

Le trajet Halifax-Québec (22 heures !) est intéressant ; lacs et forêts, c'est l'aspect attendu et classique des paysages des romans d'aventures canadiens. Au matin, l'arrivée au St Laurent fait mieux ressentir encore tout ce que ce pays a de gigantesque, de fort ; il faut ici changer l'échelle de toute choses ; à moins d'avoir la triste sérénité de ce crétin belge qui disait : « cela me rappelle la majesté de la plaine de Flandres, mais ce n'est pas mal ! »...

JF : Jean visite rapidement le Canada, décrit ses visites avec, bien sûr, rappels historiques et appréciations caustiques.

JP : " Québec. Sa silhouette est fâcheusement dominée par le château Frontenac, fausse bâtisse moyenâgeuse, palace inopportun, bâti sur l'emplacement du vieux fort ...Du haut de la citadelle la vue est incomparable ; le fleuve, très resserré au pied du Rocher (Québec veut dire détroit en langue indienne), s'épanouit autour de l'île d'Orléans et vers le vallon par où montèrent les Anglais pour donner l'assaut. Un monument commun réconcilie aujourd'hui Wolfe et Montcalm. Vers le nord on suit les anciens remparts... De ce côté, se trouve le monument dédié au marquis de Lévis qui réussit à battre les Anglais sous les murs de Québec ; mais cela n'empêcha pas le désastreux traité de Paris.

Montréal. Le château de Ramezay, heureusement préservé, est d'une étonnante simplicité. Transformé en musée il est plein de souvenirs, surtout anglais à vrai dire... A côté de l'oratoire du père André, on construit une immense cathédrale, somptueuse, quand on songe à de vieilles églises qui s'effondrent en France ! Visite du village indien de Caughnawaga. Le prêtre canadien qui reçoit les visiteurs vit seul au milieu des Iroquois et débrouille les affaires du village, affaires auxquelles le représentant du gouvernement n'entend goutte.

La langue iroquoise n'a que 13 lettres et les Indiens ne l'apprennent qu'en famille. A la suite d'une très vieille permission, la messe est dite en iroquois. Ils sont restés très primitifs et la loi canadienne les considère comme des mineurs. Ils sont paresseux et imprévoyants et il faut parfois les nourrir en hiver. Comme leurs ancêtres ils ignorent la

peur et beaucoup s'embauchent dans la construction des gratte-ciels... Les Iroquois furent généralement les alliés des Anglais, alors que les Français s'alliaient aux Hurons, aux Algonquins... Ils se souviennent de ce passé : « Je suis obligé d'en tenir compte » nous dit le prêtre.

Sur cette réserve, les Indiens ont seuls le droit d'habiter, ils y sont quasiment pensionnés ; c'est probablement le meilleur modus vivendi à l'heure actuelle. On a restitué aux propriétaires dépouillés quelques parcelles de leur domaine et on les nourrit car on les a privés de la chasse et de la pêche qui les faisaient vivre. La réserve est un peu un calcul, un peu un remords, et une réparation...

Mais aucun témoignage de la période française ne vaut celui qu'apporte le peuple canadien lui-même, resté à bien des égards plus français que nous-mêmes. Sur l'annuaire de Montréal, j'ai trouvé :12 Jolicoeur, 49 Planté, 28 La France,11 La Vigueur,18 La tulipe,130 La Chance,7 Durand. ... « Une traverse de chemin de fer » c'est un passage à niveau, « la baignoire municipale », c'est l'établissement de bain...

Le spectacle du peuple canadien est au total admirable et réconfortant ; il montre d'abord ce que peuvent faire des Français quand ils sont fidèles, ordonnés, et soustraits aux bienfaits de la Révolution.

Ottawa. Capitale choisie par la reine Victoria en 1858, sans doute pour mettre d'accord Québec, Montréal et Toronto...Le parlement est construit dans un style de collège anglais ; il est dominé par la « Peace Tower » où se trouvent les souvenirs de la guerre, renfermés dans le Memorial Chamber . Pour contribuer à l'autel du souvenir, la France a offert une pierre de Château Gaillard, cadeau qui surprend, mais qu'explique la vénération américaine pour tout ce qui est ancien.

A Ottawa, en effet, nous entrons, en plein dans l'américanisme pur, ou à peu près... La rivière d'Ottawa est devenue, est restée, la grande route des fourrures et des bois flottés ; on consomme beaucoup d'arbres pour les ineptes et volumineux journaux américains.

Les chutes du Niagara : « Great gorge trip » restent belles en dépit d'une intense commercialisation. Le monument du général Brock, héros anglais de la guerre de 1812, est un des plus grands du monde ; un vaste panneau vous informe simultanément des circonstances de sa mort glorieuse, de la hauteur en pieds de sa statue et de l'existence d'un bistrot à proximité.

Les chutes elles-mêmes sont pourvues de tous les attrape-nigauds

possibles : tunnel dans le rocher, passerelle au pied des chutes, ballons captifs, tours en avion, galeries d'admiration, réclames, hôtels et enfin, le soir, un abominable éclairage sabotant tout...Il reste, pour terminer le sabotage, à enlever l'eau ; ce n'est fait qu'en partie, mais un ingénieur astucieux a proposé de refaire les chutes en leur laissant le même apparence mais avec beaucoup moins d'eau ; ce serait évidemment le fin du fin.. On ne s'agenouille plus devant les chutes comme le firent Cavalier de la Salle et ses compagnons, mais le spectacle reste admirable.

JF : Jean n'était admiratif que pour les paysages, les lieux d'histoire et de culture ; le monde moderne américain qu'il commençait à découvrir ne lui convenait pas trop.

L'étape de Washington l'a quand même étonné favorablement.

JP : "Washington a un cachet particulier, assez peu américain.

La capitale a été soignée et préservée. A chaque carrefour un héros de l'indépendance (nordiste seulement bien entendu) En face la Maison Blanche, grande bâtisse simple, semblant faite en bois peint, très coloniale avec ses colonnades et son fronton grec, d'ailleurs démesuré ; il y a peu d'apparat, un simple portier remplace les gardes municipaux de l'Elysée, la foule pénètre dans le jardin et des enfants s'amuse avec des écureuils qui circulent en liberté. La Library du Congrès est faite pour donner une idée de puissance et de richesse : marbre, bas-reliefs, peintures, mosaïques, statues absurdes (Moïse et St-Paul pour la religion, Colomb et Fulton pour le commerce).

Dans le grand hall du Capitole sont peintes des scènes choisies de l'histoire américaine, par exemple le baptême de Pocahontas.

Vers 1600, le capitaine Smith fut sauvé par une petite sauvagesse, la fit baptiser, l'épousa et l'amena en Angleterre. (Jacques Cartier avait de même ramené des Indigènes en France, de même Champlain avait adopté et aimait comme ses filles trois petites Indiennes qu'il avait baptisées : Foi, Espérance et Charité !).

Les pèlerins du Mayflower, arrivés en 1620, manifestèrent toujours la plus large intolérance et donnèrent aux Etats Unis ce caractère puritain qui s'est conservé dans l'ouest et domine la politique américaine ;

Les Quakers de William Penn en 1681 formèrent un nouvel apport de gros réjouis du même genre...Mais il y eut d'autres débarquements :

Cavaliers chassés par les Têtes Rondes, Catholiques de l'époque de Marie Stuart... Dans le sud se développa, avec la grande propriété, le type de colon riche et aristocrate ; ces deux colonisations différentes sont à la base des deux tendances, toujours vivantes dans l'histoire intérieure et à la base de la guerre de Sécession.

New-York. Le livre de Paul Morand à la main, j'ai visité seul New-York; églises étonnantes; une chapelle est ceinturée d'armoiries; pour un peu on se croirait à Burgos ; l'église est desservie par 9 révérends dont un « Right reverend » et un « Very reverend » ! Quand on pense qu'on est au pays de la démocratie et que c'est une église protestante, il y a de quoi rire un bon coup.

Les Squares : le Bowling Green (boulingrin) est vénérable, le Washington Square, bordé par une série de maisons hollandaises. Greenwich Village, un semble quartier latin, où se réfugièrent les Français exilés, et où des boîtes de nuit ont des noms alambiqués : the Pirates 'den, the Dragon inn, the Sheridan diner.) Dans une rue que les boîtes de nuit ont épargnée, j'ai vu de petits coins paisibles avec de petites maisons hollandaises en brique rouge... L'hôtel de Ville, avec son jardinet, forme aussi un coin très vieille Amérique...

Autre coin paisible de New-York : le quartier ultra- chic de Park Avenue, sorte de cul de sac aristocratique, sans magasins, sans tramways : grands hôtels, beaux immeubles avec portiers galonnés : pas de bruit, pas de Juifs, des Nègres encore moins, bien entendu. L'association de Park Avenue veille jalousement à la pureté de ce quartier. Ces casernes pour milliardaires sont cependant peu attrayantes ; la plupart des occupants n'y ont qu'un pied à terre et vont le plus souvent goûter dans la méprisable vieille Europe une joie de vivre accrue par quelques dollars... Au large, la Statue de la Liberté, Les Américains disent du cadeau de Bartholdi : « Les Français nous ont donné la statue mais ils ont gardé la Liberté ».

Les buildings : le Skyline est évidemment ce qu'il y a de plus voyant ; en dépit de leur laideur congénitale, ces buildings témoignent d'un effort vers un style, vers quelque-chose qui se tient ; beaucoup sont franchement laids, genre « Métropolis », simple agglomération de cubes ; d'autres ont une façade, une ligne, et se terminent en pyramide, en brûle parfum, en dôme... en inachevé... Leur ensemble fait grand effet... Ils donnent à NY une espèce de majesté grossière mais impressionnante. En dépit de sa banalité, une comparaison avec la

religion ou la féodalité s'impose presque ; on pense à la silhouette de San Gimignano; le magasin Woolworth s'intitule modestement « the cathedral of commerce” .

JF : Jean continue ses analyses de la presse US, surabondante, des enseignes lumineuses diversifiées et agressives, des cinémas, temples de mauvais goût, des réclames envahissantes, d'une fausse façade de richesse cachant la pauvreté et une relation à la France bien ambiguë et bien peu favorable à la France...en cette année1931.

JP : “L’accent français est paraît-il à la mode grâce à Maurice Chevalier qui fut, dit-on, meilleur ambassadeur que Claudel... Mais ce n’est qu’un feu de paille, une vedette chasse vite l’autre. Certes la statue de Jeanne d’Arc, élevée en 1915, reste un témoignage des amitiés vraies et des dévouements des Américains pendant la guerre ; tout cela n’empêche pas qu’il n’y a pas à New-York de journaux francophiles ; l’impartialité est le maximum que nous pouvons espérer ; l’orgueil de la race anglo-saxonne joue contre nous, au bénéfice des Allemands.

Le livre du colonel House - cet ancien Cow-Boy, devenu éminence grise, montre assez bien la mentalité officielle à notre égard ; en pleine guerre, l’opinion allemande lui importait visiblement plus que la nôtre.

L’Américain, qui est un bon type en général, devrait être mieux éclairé que par la presse Hearst ! Les échos ne sont pas favorables à notre corps diplomatique quand on écoute les Français de New-York.

L’Américain a simultanément le mépris de la vie de nos pères et le respect attendri de ce qui en survit. L’Américain a pour le « vrai bout » l’attachement que le dévot attache aux reliques...Mais l’histoire se crée chaque jour et maintenant on cultive avec soin tous les témoignages de la grandeur américaine ...Le « Woolworth building » ou le « Fer à repasser » sont déjà regardés avec attendrissement...

Les gares, à New-York comme à Washington, sont montrées avec admiration et couvertes d’inscription telle que :« A man must carry knowledge with him if he would bring home knowledge”

JF : Cette inscription a dû marquer Jean, qui préparait toujours beaucoup ses voyages et qui reprochait souvent à ses enfants comme à ses autres relations : **« de voyager comme leur malle ».**

JP : Mais ce n'est pas tant dans l'ordre matériel qu'il y a beaucoup à dire, c'est dans l'ordre moral, encore que les affirmations soient délicates dans ce domaine. Les chefs semblent pourris... La théorie du « struggle for life », de la course au Dollar, c'est très bien pour le chercheur d'or : son gain dépendra de son énergie. Transposée chez un banquier et surtout chez un fonctionnaire, c'est fatalement la corruption. ! Il y a à New-York trente mille bars clandestins environ et les gangsters se livrent bataille entre eux ou avec la police. (six tués la veille de mon arrivée).

Le système des écoles et universités, que quelques gogos voudraient adopter chez nous : on se connaît, on s'estime on se parle franchement etc... Les étudiants se connaissent en effet, mais bibliquement, au cours de petting parties, de cuddling parties, de parking parties... Tout un langage a fleuri parallèlement à ces mœurs magnifiques !

Malgré bien des résolutions vertueuses, il semble donc que continuent les temps du président Harding, lorsqu'on disait que tout était à vendre hormis le dôme du Capitole et quand une bande dirigée par l'Attorney Général mettait le pays en coupe réglée. Je sais bien qu'il y a une Amérique vertueuse et qu'en dépit de toutes les catastrophes qu'elle engendre, la prohibition est maintenue.

Cette double Amérique date de loin : en 1770 les meetings avaient lieu à Boston dans une église, en Virginie dans une taverne !

Traversée de retour à bord du « De Grasse », charmant petit paquebot, confortable, lent, aux roulis très doux ; on y est aussitôt sorti de l'Amérique. La première joie c'est de retrouver une cuisine honnête, finis les Ginger ales, les verres d'eau glacée, les œufs à la coque dans un verre, les pièces montées du genre tomate sur artichaut sur asperge...

Je suis à la table de trois petites Américaines. Ces enfants ont tout à apprendre ; elles mettent de la glace dans leur vin rouge. J'ai essayé de les éduquer, mais à la fin de la traversée elles reviennent à leur porridge et à leur verre d'eau glacée.

Les officiers du bord sont parfaits, ; le Commandant me fait Vice-Président le soir où je suis allé à sa table, ce qui m'a touché ; ce dîner était du reste parfait quant aux vins et aux jolies femmes... Le groupe d'étudiants sous la conduite d'un abbé n'a pu que se lier avec un groupe de petites jeunes filles sous la conduite de sister Marie-Louise. On boit le soir jusqu'à une heure avancée de la nuit pendant que dorment le séculier et la régulière si j'ose dire.

Tout le bateau est au reste très gai, bien qu'il y ait peu de monde ; on y ressent cette douceur de vivre qui est peut-être notre principale supériorité et notre capital le plus précieux.

JF : J'ai cité de longs extraits de son récit de voyage aux US parce qu'ils montrent combien Jean était déçu par cette civilisation américaine tant vantée après 1918. Il reviendra en 1942 sur l'attitude et les méthodes des Américains en temps de guerre, pas toujours à leur gloire que ce soit en matière militaire ou en style de vie.

JF : Immense évènement : Jean se marie en été 1932...



Il est rapidement père de famille. Officier brillant, marié à la jolie Geneviève de Billy, dite Vivette, il a 37 ans... Les enfants se succèdent : Jacqueline, « née sans vie », en 1934 à Périgny, Jacques, né en 1935 à Paris, et Jean-François, (JF) né en 1937.

On parle parfois de pères absents. Dans la marine, c'est d'un « devoir d'absence » dont il faudrait parler. L'exemple du propre père de Jean est terrible : nommé sur le Chanzy alors que son fils Franck est mourant d'une

méningite. Autre exemple : à la naissance de Jean-François, en 1937, Jean prendra un commandement dans le Pacifique et il en est revenu trois ans plus tard. Le contact avec Jacques et JF se fera seulement par lettres, photos, objets, jouets, aquarelles et récits de la maman ; pas de Skype, de Snapchat, de WhatsApp ou autres réseaux sociaux pour garder le contact. Et quand on dit à un enfant de trois ans : va embrasser ton père, il fonce vers la photo de son papa qu'on lui a fait admirer ou embrasser tant de fois ! Résultat, les enfants, à distance, sont une petite préoccupation, on attend leurs nouvelles, on leur envoie quelques cadeaux plus ou moins exotiques, on les réprimande à distance, on leur renvoie leurs lettres corrigées et on attend d'eux une obéissance semblable à celle de tous les marins pour leur chef !

Coté enfants, cette attente est souvent déçue ; excès d'indépendance, éducation pleine de faiblesses ? allez savoir...

JF : En 1932 Jean commande le torpilleur « Bordelais », basé à Toulon. La vie stable s'organise. *«Ça ne sort pas de l'Arsenal mais c'est au tableau d'avancement »* commente un ami marin ! Basé à Toulon avec joli appartement, commandement sur place, vacances dans les Cévennes ou à St Palais où la famille Planté a, depuis longtemps, une villa de vacances, (la villa Rosa) ; la vie est belle.

Mai 1934, Jean et Vivette vont explorer la Yougoslavie.

Mi croisière, mi voyage terrestre comme Jean les apprécie le plus souvent : Toulon, Venise, Susak, Split, Salone, Klissa, Trogir, Korcula, Raguse, Kotor, Cettigné, Sarajevo, Zika, Studenica, les Portes de Fer, Koluba et Belgrade.

Fin août 1934, nouveau joli voyage culturel sur le Guillaume Budé, avec conférences et visites à terre de Palerme, Zante, Sparte, Mycènes, les Météores, Salonique, le Mont Athos, Brousse, Constantinople, les Dardanelles, Chio, Patmos, Kos, Rhodes, Lindos, Santorin, Milo, Malvoisie. Et pratiquement à chaque escale Jean fait une jolie aquarelle...

En Août 1936, nouveau voyage en compagnie de Vivette ; Jacques, né en avril 1935, reste à St Palais à la garde de sa tante Cousin et de Madame mère, Hélène Planté. Dans son livre compte rendu de voyage, Jean note, en avant-propos :

JP : «Nous avions projeté et étudié pour l'été 1936 un voyage au Portugal, voyage que la guerre civile espagnole nous a interdit...

Le voyage en Scandinavie a remplacé le voyage au Portugal, mais il a été forcément improvisé et médiocrement préparé...

JF : Quand on voit, dans son récit de voyage, le nombre de références historiques, que ce soit du Moyen Age à la guerre de 30 ans, de Gustave Adolphe à Pierre le Grand, de la politique anglaise pour éviter que le détroit de Sund ne devienne Russe, à l'histoire de Bernadotte et de Désirée Clary devenus rois de Suède ; ou encore, en visitant Visby, l'histoire de la Ligue des Ports de la Hanse qui regroupait 80 villes de Nantes à Novgorod, on est confondu par le détail des préparations de ce voyage, qui fut très heureux, très détendu mais oh combien culturel !

Visiblement, Jean prenait grand plaisir à arroser de culture sa jeune épouse. De son côté, Vivette, émerveillée, écrivait à mère, belle-mère et amies, lettre détaillée sur lettre détaillée de ses visites de châteaux, de musées, d'églises et de balades où elle se retrouve parfois comme dans ses Cévennes !... Elle raconte aussi ses recherches sur ses ancêtres suédois : les Staël von Holstein. Jean, de son côté, trouvait les sujets d'inspiration et réalisait plein d'aquarelles ; Vivette prenait, de son côté, pas mal de photos avec son nouveau Kodak...

Mais alors, Jean n'aurait rien trouvé à redire dans ce beau pays de Suède ? Pas tout à fait ; lisez plutôt :

JP : "Les Suédois s'emparèrent du « Codex Argenteus » comme « butin de guerre » lors du sac de Prague en 1648, (la notice dit pudiquement : la prise de Prague).

Nous voyons donc que les Suédois pratiquaient le pillage noble, si l'on peut dire, celui des œuvres de pensée ou des œuvres d'art que Bonaparte se flattait, à tort, d'avoir inauguré en Italie...

Lorsque Gustave-Adolphe, en 1626, envahit la Pologne, il confisqua la bibliothèque des Jésuites de Riga pour l'envoyer à Uppsala ; mais pour se justifier, il rappela que la bibliothèque de Heidelberg avait été transportée, par les Catholiques, au Vatican...Moins noble fut la prise et la fonte des statues des 12 apôtres de Prague, en argent massif, qui furent convertis en monnaie « afin qu'ils courent le monde selon l'ordre de Jésus Christ, leur maître ».

La Suède est pratiquement en paix depuis la guerre de 30 ans et elle a vendu son fer pendant la guerre de 14...Heureux pays.

JF : Jean aurait pu ajouter : la Suède a vendu son fer pendant les deux guerres ; lui qui a participé, quelques années plus tard, à “couper la route du fer” lors de l’intervention franco-anglaise de Narvik en Mai 1940. On en reparlera plus loin.

En 1937 Jean prend le commandement du Rigault de Genouilly basé à Saigon. Sur le plan maritime, ce fut certainement pour Jean des années de bonheur. Aller de Saigon en Tasmanie, refaire une beauté à son bateau à Sydney, faire escale à Tahiti, aux Nouvelles Hébrides, à Nouméa sont des souvenirs merveilleux ; d’ailleurs ses lettres et ses nombreuses aquarelles témoignent de son intérêt pour le métier. Il rapporte ou envoie en France plein d’objets et de souvenirs, des jouets de Chine, un Koala pour Jacques, un vrai, empaillé ! Que dirait-on aujourd’hui d’un tel cadeau ! Mais le Koala a résisté et à Jacques et à Jean-François des années ; il rapporte aussi des armes indigènes, lances, javelot ayant “servi” sur un Missionnaire, épieu de Calédonie, des jonques et autres bateaux typiques du Pacifique, et évidemment beaucoup d’aquarelles. Mais tout n’est pas aussi rose que souhaité. Un de ses amis marins lui écrit : *« ce commandement que tu souhaitais ardemment ne parais pas t’apporter toute la joie que tu en attendais. Ne lui as-tu pas non plus trop demandé. Ne serait-ce pas que tu espérais inconsciemment certainement y retrouver tes vingt ans ? »*

Femm et enfants sont loin et il y pense ; son commandement au loin va durer trois ans ! Il invite Vivette à Saigon en 1938.

Ils pourront faire du tourisme à Angkor et autres sites, aquarelles et photos à l’appui. Jacques et JF attendent dans une maison d’enfant dans le midi, avec contrôle éloigné des deux grands- mères.

Si la navigation est belle, les sites visités magnifiques, l'accueil toujours chaleureux, l'angoisse pour l'avenir monte. Jean est inquiet de la tourmente qui se prépare et se tient informé des nouvelles de France, en particulier par son cousin Robert Durand-Gasselin. Ses lettres témoignent de son inquiétude grandissante, et justifiée. Il est aux premières loges pour voir l'invasion japonaise en Chine tout en pressentant les dangers à venir pour la France et ses alliés.

Le 18 Janvier 1940 il arrive à Mombasa, fait un pot d’adieu et passe la main à son successeur : Frossard. Puis il prend le Bernardin de St Pierre pour Marseille où il arrive le 8 Février, non sans avoir visité Aden, son oasis, ses citernes et à nouveau, Port Saïd.

En mer il apprend la mort de sa chère mère le 24 janvier !!... Ce décès a probablement rapproché Jean de sa famille. Jean aimait beaucoup ses neveux et filleuls et ses garçons qui ont finalement été la fierté de sa fin de vie.



le Rigault à Bora bora 1938



Saigon



Jean Planté 1936



Le Rigault ; Canal d'Entrecasteaux en Tasmanie

JF : revenons à 1940.

Quelques jours de vacances en Cévennes à son retour d'Indochine.

Et Jean est désigné le 28 Mars 1940 pour aller à Londres à la Mission Navale Française qui coordonne, avec l'Amirauté anglaise, l'offensive de Narvik. C'est une période difficile pour Jean, mais pleine d'intérêt pour lui : Narvik aura été la seule vraie victoire de la guerre de 40 et il y aura participé en activité d'Etat Major à Londres. Mais il en a vécu aussi les difficultés, les choix à faire sont difficiles ; du temps est perdu, surtout côté anglais, et le 8 avril la guerre navale commence en mer du Nord. Les Allemands, plus rapides, débarquent le 9 avril en Norvège. Jean, à Londres, note sur son petit agenda : « Nous sommes chocolat » L'opération continue néanmoins et Jean travaille à ce débarquement avec l'amiral Odendal et le colonel Marion. Le général Béthouard ses légionnaires et ses chasseurs alpins gagnent cette bataille de Narvik sur les Allemands ; il aurait eu huit jours de plus, ce front nord pouvait tenir. Mais tout s'accélère...quelques notes personnelles de Jean :

JP :14 avril Glasgow "Les Boches envahissent la Hollande. La reine de Hollande va en Angleterre le 11 mai et son gouvernement le 14 Mai.

19 mai. Weygand Chef d'état-major. 23 Mai retour du Milan touché. 21 mai évacuation de Boulogne. 24 mai décision de rapatrier le corps expéditionnaire de Narvik. 27 mai décision d'évacuer Narvik. 28 mai capitulation de l'armée belge. 3 au 8 Juin. Réembarquement du corps expéditionnaire de Narvik.

JF : Cette victoire (la seule de la guerre de 40), s'achève et a certainement laissé un goût amer à Jean qui a pu voir, à la fois l'impréparation de cette force alliée, avec beaucoup de difficultés de décision, mais aussi la victoire de nos Légionnaires et de nos Chasseurs Alpains. Un front nord aurait peut-être affaibli l'offensive allemande. Mais une partie de l'objectif, qui était de couper la route du fer, a été partiellement atteint par la destruction du port et autres installations ferroviaires qui ont freiné les exportations de fer vers l'Allemagne.

Jean participe jusqu'au début Juin au rapatriement des 24000 soldats et marins de Narvik, qui sont renvoyés en France, ***JP : (La brigade franco / polonaise débarque à Brest du « Duchess of York » le 15 juin) ... pour se battre...et, le plus souvent... être faits prisonniers en France !***

Seuls 800 légionnaires, pour la plupart espagnols républicains communistes, refusent d'être rapatriés en France, craignant d'être livrés à Franco.

Le 1^{er} Juin, dans une lettre à son cousin Robert Durand Gasselín, Jean écrit sur papier à en-tête de la mission Navale Française, (mais probablement pas confiée au courrier) :

JP : « L'affaire des Flandres est un coup très dur pour nous, car l'Angleterre tire son épingle du jeu à Dunkerque : elle sauve à peu près tout son corps expéditionnaire (le travail de leurs torpilleurs, des nôtres aussi, a été à cet égard splendide) et n'a accepté pratiquement aucun réfugié belge ou hollandais ; les malheureux et les pouilleux ne doivent pas souiller le saint des saints ; nous seuls en aurons la charge comme pendant la guerre de 14 ».

JF : Jean va aussi à Douvres, à bord du Brazza, et à Ramsgate, où il couche sur la jetée, pour accueillir les soldats et marins français sauvés de Dunkerque. Ses notes sont rares mais témoignent du désarroi de l'époque et surtout de la vitesse d'évolution de la situation :

**JP : "31 mai Churchill à Paris pour réunion du conseil suprême ;
5 juin : démission de Daladier ; nomination de de Gaulle au sous-secrétariat à la guerre,
10 Juin : le gouvernement quitte Paris. L'Italie entre en guerre ;
11 juin : conseil suprême inter alliés à Briare.
13 Juin : entrée des Boches à Paris.
14 juin : les Américains refusent l'entrée en guerre.
15 juin : de Gaulle vient demander aux Anglais le transport de 800.000 hommes et bâtiments vers l'Afrique.
25 juin : cessation des hostilités avec l'Allemagne.
28 juin : l'Amirauté à Nérac.
3 Juillet 1940 : assassinat de Mers el Kébir, saisie de nos bateaux en Angleterre. 5 juillet. Le Rigault de Genouilly est coulé par les anglais.
(JF : c'était son bateau chéri qui revenait du Pacifique, coulé, par erreur, devant Alger, par un sous-marin anglais).
6 juillet : « le Dunkerque » bombardé. 7 juillet : rupture des relations diplomatiques de la France avec l'Angleterre ; le Richelieu » bombé.
9 juillet : arrestation prévue puis décommandée. (JF : dans ce contexte, il doit parler de lui). Il attend, s'ennuie, et va même au cinéma !).
10 Juillet : 589 voix pour Pétain, 80 contre.
19 juillet : embarquement sur l'Orduña. »**

JF : Bien que présent à Londres, il ne parle pas de l'appel de de Gaulle du 18 juin. Et le 10 juillet, avec 589 voix pour les pleins pouvoirs donnés à Pétain

et 80 seulement contre, dont les communistes, le militaire respecte les ordres : le légalisme républicain n'est pas un choix, c'est un devoir. Ceux qui rejoignent Londres sont officiellement des "déserteurs" et parfois condamnés à mort par contumace, dont De Gaulle.

De Gaulle, pour Jean, est un "imposteur et un assassin" Le ton est donné.

Chez les officiers de Marine, bien peu ont soutenu de Gaulle en 1940. De Gaulle est parti de Bordeaux avec sa famille dans un avion anglais, et il ne reconnaît pas ses supérieurs hiérarchiques de l'armée de terre ou de mer à Londres ou arrivés à Londres peu après lui. Il ne désavoue pas officiellement les Anglais lors de « l'assassinat » de Mers el Kébir...ni lors de l'opération « Catapult », quand les Anglais ont pris d'assaut 250 bateaux français à quai, dans leurs ports !

Tous ces marins français auraient pu rejoindre les Forces Françaises Libres mais leur écœurement était tel que bien peu l'ont fait à ce moment-là. Quant aux Anglais, le doute sur leur bonne foi, a permis à certains de leur imputer le torpillage du Meknés qui rapatriait les marins français...

Au résultat, notre ambassade, presque toute la Mission Française de Narvik et les marins français sont rentrés en France, dont Jean, sur l'Orduña, (protégé dans sa navigation par les conditions d'armistice) via le Portugal, puis dans un train plombé à travers l'Espagne de Franco. Il s'est souvenu durablement de cette humiliation.

Autre critique personnelle de Jean Planté à de Gaulle, plus tard, le fait qu'il ait envoyé d'Estienne d'Orves, bien peu espion de formation et de caractère, (et dont le cursus est très proche du sien), en France occupée, comme agent secret, et s'y faire prendre et fusiller, (malgré l'intervention de Darlan auprès de Hitler), après le meurtre d'un officier allemand dans le métro, par un résistant communiste...Cela n'a pas arrangé non plus l'idée que Jean se faisait des Communistes et de leur patriotisme aux ordres de Moscou.

Plus tard, Il n'a jamais reconnu à de Gaulle le fait d'avoir débarrassé, en partie, la France des Communistes en 1945. Cela aurait pu le réconcilier, au moins avec « l'homme politique », de Gaulle, assez Maurassien finalement. Il faut dire qu'il avait constaté à Dakar, à Alger, à Bizerte, la quasi-prise de pouvoir des Communistes sous le contrôle ou avec l'assentiment plus ou moins forcé de de Gaulle.

Pour mieux juger et pour conforter son jugement, Jean a tout lu sur cette période de notre histoire, et, par exemple, le livre du Vice-Amiral Muselier, un des premiers marins à rejoindre Londres : « De Gaulle contre le Gaullisme » » dont il fait l'analyse qui suit :

JP : "Ce livre est avant tout l'histoire de la mésentente entre de Gaulle et l'amiral Muselier pendant la période active de ce dernier en

Angleterre ; Muselier est à cet égard quelque peu suspect. En effet l'amiral Muselier, au cours de sa carrière, a été rarement d'accord avec des chefs qu'il n'a cessé de critiquer, en s'appuyant sur des éléments politiques ; pendant la guerre, avant l'armistice, il fut renvoyé de la Marine pour cette raison, un peu comme on le voit ensuite renvoyé du Gaullisme. Il fut ensuite renvoyé par Giraud, renvoyé du parti Radical, enfin renvoyé par ses électeurs parisiens auprès desquels il sollicitait un siège de député en 1946. C'est un éternel démissionné. D'autre part, et c'est manifeste - et ce livre le confirme après bien d'autres témoignages - que de Gaulle ne peut tolérer aucun officier général, aucun concurrent auprès de lui. Les seuls officiers généraux qui lui sont fidèles sont ceux qui lui doivent tout, qu'il a, peut-on dire, créés de toutes pièces, les Leclerc, Larminat, Auboyneau, Ortoli, Vallin.etc... A l'exception de Catroux, qui fût isolé au Levant, tous ceux qui se présentèrent comme officiers généraux ont disparu de sa route : Charbonneau, Béthouart (au début), Eon, et surtout Odic, en attendant le tour de Giraud et de Darlan.

Or Muselier était un concurrent plus redoutable encore que tous ceux-là, par son grade, par son habileté, son entêtement et par l'importance de l'Amirauté en Grande-Bretagne. Enfin, en dehors du caractère spécial de l'un et de l'autre, la nature des choses les opposait : le marin au soldat, le chef, déjà ancien, au chef nouveau promu, l'aventurier au mystique. De Gaulle et Muselier se repoussaient comme l'eau et le feu et l'histoire de leurs désaccords ne saurait être entièrement dépourvue de passion- dite par l'un d'eux - ni entièrement probante à l'égard de de Gaulle. Cela dit, le livre est souvent précis, semé de références intéressantes et recoupables ; si ce n'est pas de l'histoire à l'état pur, c'est certainement une contribution à l'histoire. Dans le conflit qui oppose l'Amiral au Général, il y a d'abord, semble-t-il, la résistance du marin au militaire incompréhensif de ses nécessités et qui essaye de le réduire ou de le coiffer par le truchement d'une Défense Nationale, représentée en l'espèce par « l'état-major de fantaisie » qui entourait de Gaulle. Muselier nous montre un de Gaulle affaiblissant la marine par tous les moyens, en grossissant, au détriment des bâtiments, les bataillons de fusiliers marins qui étaient actionnés par l'armée, en enlevant à la marine la défense des côtes, en cherchant à lui enlever l'aéronautique navale, ce que lui, Muselier, cherche à parer, en demandant aux Britanniques un porte avion.

On a vu de Gaulle décider de la constitution de divisions navales, en

l'absence de Muselier - composées d'un sous-marin, d'un aviso et d'un torpilleur - ce qui produisit à l'Amirauté britannique un effet comique. On l'a vu nommer des commandants, prélever des spécialistes et, chose plus grave, envoyer à la mort - malgré l'avis de Muselier- trois officiers de Marine dans des missions de deuxième bureau pour lesquelles ils n'étaient pas faits et parmi eux d'Estienne.

Quant à la Marine Marchande, d'abord subordonnée à Muselier, elle lui fut enlevée pour tout ce qui était commercial. Ces conflits, cette hostilité flagrante envers la marine, ont un intérêt qui dépasse le cadre du panier de crabes londonien ; ils ne résultent pas de circonstances momentanées ou d'individus particuliers mais ils trahissent des tendances qui paraissent profondes dans la haute armée et qu'on voit apparaître à nu dans le microcosme gaulliste. Ce qui est peut-être plus dissimulé et plus complexe à l'échelle normale de la France.

En effet, on voit de semblables tendances et de semblables conflits sous le proconsulat de Giraud en Afrique du Nord, aussi bien que pendant la foire d'empoigne de la Libération et cela continue..."

JF : Jean écrit ces lignes en 1947 ; mais cela a certainement été son sujet de travail au service Etudes de la marine à Vichy en 1941 et, en plus, c'est depuis longtemps son credo.

JP : "Les épreuves de l'Amiral Muselier sont donc à cet égard un avertissement : une Marine ne peut vivre normalement sans un minimum d'indépendance vis à vis de la Défense Nationale, en pratique, et vis-à-vis de l'armée. Sur le plan moral, l'Amiral Muselier apparaît sympathique par sa modération. Il se déclare étranger à la préparation de l'affaire de Dakar et il aurait donné à d'Argenlieu l'ordre écrit - largement violé - de ne jamais tirer sur des Français. Il aurait été hostile à l'affaire de Syrie, comme Leclerc, mais « c'est de Gaulle qui poussait Catroux ». Il aurait été hostile au blocus inhumain de Djibouti par le « Brazza ». Il parle du Maréchal, de ses camarades, d'Auphan, même de l'Amiral Darlan, en termes souvent modérés et compréhensifs ; il expose, assez honnêtement la thèse « vichyste » que lui exposa le CV Maerten et le CV Feat. Il déplore continuellement les erreurs de Charles de Gaulle ou des Anglais qui accentuent le fossé entre les deux marines. Eloigné par de Gaulle, comme tout marin, de l'armistice syrien, il déplore de voir que les sentiments anglophobes et anti gaulliste de la marine de Vichy s'étaient accrus au seul bénéfice de l'Allemagne. Il apparaît donc, libéral, pas haineux, comme une

sympathique exception au milieu du fanatisme imbécile du camp gaulliste. Le Gaullisme était truffé d'éléments étrangers ; Muselier, qui prétend avoir plus que de Gaulle défendu nos prérogatives en matière de pavillon, d'exterritorialité, de finances. n'embauche pas moins un bataillon de fusiliers marins d'Espagnols rouges (dissous ensuite par Auboynau). On verra de même les Anglais verser des Grecs et autres dans « l'armée Leclerc ». Dans ce livre, les forces gaullistes apparaissent comme un dépotoir.

D'autre part Muselier confirme que l'adoption de la nationalité britannique était une éventualité prévue dans les contrats et couramment envisagée- de Gaulle ayant sottement imposé des soldes égales dans les trois armes à grade égal - on voit des marins et des aviateurs s'engager chez les Anglais pour gagner davantage.

Enfin, last but not least, il nous révèle qu'Auboynau, selon un télégramme qui annonçait sa venue, « désirait demander sa naturalisation ». Après celle-là il n'y a plus qu'à tirer l'échelle au sujet de ceux qui n'ont jamais douté de la France !

Ce livre montre aussi que le torchon a souvent brûlé avec les Anglais et que les Gaullistes ont souvent côtoyé une rupture, qu'ils reprochent maintenant avec violence « aux gens de Vichy ».

Muselier, Amiral « libre » » dans les discours de propagande, évoque certaines de ses paroles, peut-être un peu violentes, « pour un chef dans ma situation à demi- prisonnier ». Le Maréchal parlait aussi de sa « demi- liberté ».

Muselier évoque, après Mers el Kébir, un de Gaulle « effondré », envisageant de demander avec Muselier d'être transporté dans une partie de l'Empire français, hors de portée des Allemands, Pondichéry ou St Pierre, autrement dit se réfugiant dans un affreux attentisme. Nous voyons ensuite, en Juillet 1941, après la Syrie, de Gaulle se laisser aller à menacer le gouvernement de Sa Majesté d'une rupture d'alliance et, pendant une nuit, Churchill, « excédé, en avait accepté le principe », ce qui eût entraîné, reconnaissait de Gaulle, l'enterrement en Turquie des troupes "gaullistes" aussi bien que des troupes "vichyssoises ».

Et, en Février 1942, Muselier déclare s'être posé « la question de savoir si la Marine Française Libre, de guerre et de commerce, doit ou non continuer à se battre à côté d'Alliés qui les traitent comme des Nègres et ne tiennent pas leurs engagements ».

JP : Les foudres de guerre du Gaullisme ont donc connu de redoutables

cas de conscience et ont, à diverses reprises, hésité sur la conduite à tenir et sur une attitude dont ils affirment maintenant qu'elle devait s'imposer clairement à tous les bons Français.

Du moins Muselier, comme nous l'avons vu, déduit-il quelque indulgence pour les autres, du souvenir de ses incertitudes passées. Muselier présente de Gaulle comme un apprenti dictateur et lui comme le champion de la République. L'ostracisme et la vanité de de Gaulle ne sont pas douteux et Muselier ne fait que les confirmer : « Tous ceux qui ne m'ont pas rejoint peuvent rester où ils sont ». « Puisque vous n'êtes pas d'accord avec moi », disait-il à Odic, « Retournez en Afrique, j'irai vous y faire la guerre ». Mais jusqu'où cela pouvait-il aller ? Il est difficile de suivre Muselier partout dans ses attaques de de Gaulle à ce sujet. En revanche, il est certain que les procédés de Gestapo que l'on voit fleurir en AFN et en France ont leur origine à Londres dans l'entourage de de Gaulle. « Je ne pouvais pas envoyer un officier en mission sans autorisation dit Muselier ...ce sont des mesures vexatoires ». Des suspicions qui furent pratiquées à nouveau en Afrique et en France sous le couvert de la sécurité militaire. »

JF : Ce livre et les commentaires de Jean montrent la grande difficulté de choix des soldats et officiers présents en Angleterre en 1940 et 1941. Outre le choix de devenir un rebelle et donc mis à la retraite d'office, sans solde, voire poursuivi et condamné en justice, voire risquant pour sa famille des rétorsions tout à fait envisageables, il fallait digérer la dépendance totale vis-à-vis des Anglais, dont, être payés par eux, alors qu'ils venaient de tuer nos marins à Mers el Kébir.

Je me suis souvent demandé pourquoi Jean n'avait, quand même, pas fait le choix de rester à Londres ;

Il sortait d'une vraie collaboration, somme toute efficace, avec les Anglais sur Narvik, (de ce fait probablement les Anglais ne l'avaient pas arrêté comme presque tous les autres marins après Mers el Kébir),

Sa femme était en sécurité dans les Cévennes avec ses jeunes garçons et elle aurait pu se passer de sa solde ; mais il était légaliste et le vrai gouvernement, élu avec les pleins pouvoirs, était à Vichy et organisait le rapatriement de ses diplomates et de la mission militaire française à Londres

Il lui aurait donc fallu désobéir à un ordre précis, abandonner sa jeune famille, oublier « l'assassinat » comme il disait de sa chère Marine à Mers el Kébir et aussi la perte affective de son bateau, le Rigault de Genouilly.

Jean n'était pas d'esprit aventurier mais c'était un militaire « normal », prêt

à bouffer du Boche, mais rien ne l'encourageait à signer un engagement personnel à de Gaulle et aussi, objectivement, en ce Juillet 1940, les hypothèses de succès d'une saine collaboration avec les Anglais lui paraissaient certainement improbables, compte tenu, aussi, du refus des Américains d'entrer en guerre. Il faut se souvenir de la faiblesse objective des anglais. A la proposition de mariage de la France et de l'Angleterre, après Dunkerque Pétain aurait répondu : « *on ne se marie pas avec un cadavre !* »

Enfin Jean venait de fonder une famille dont il se sentait très responsable et à près de 45 ans il avait probablement moins l'esprit aventurier de sa jeunesse.

A ce propos, Jean reprend ou a écrit son credo sur le rôle des militaires :

JP : "Les forces armées organisent la paix ; elles en sont le gage et le moyen, le gage par la sécurité qu'elles assurent, le moyen par les vertus morales qu'elles engendrent. C'est l'autorité même du pays qui est dispensée aux chefs militaires. Si leur autorité n'est subordonnée qu'à celui propre de l'Etat, elle doit, en échange, la reconnaître et la garantir. Ils sont chefs par un acte unilatéral de la puissance publique, un acte qui consacre leur indépendance et leur servitude délibérée. Qu'ils se dressent contre le gouvernement légitime. Ils détruisent de leurs mains le fondement de leur pouvoir."

JF : 1940 Juillet. Retour de Jean à Toulon via le Portugal et l'Espagne ; affectation à Marseille. Vacances « de l'armistice » en Cévennes, ce qui lui permet de fêter l'anniversaire des cinq ans de Jacques !

Puis, en 1941 Vichy, Jean est affecté à la section Etudes Générales.

"Destiné SH, sic transit", note-il, pessimiste, dans son carnet le 17 septembre.

JF : Mais que faire au service Etudes de la Marine à Vichy en 1941 ? Jean se plaint d'être devenu un « rond de cuir ».

Ses missions : produire des études techniques et organisationnelles :

L'une, par exemple, tend à prouver l'organisation autonome de la Marine avec l'Aéronavale, organisation s'opposant au commandement intégré terre/air/mer.

Etude comparative des organisations marine existantes dans le monde, leurs bénéfices et leurs points faibles.

Autre étude sur les opérations de Syrie en 1941.

Autre étude encore sur les troupes de marine : faut-il ou non les rattacher

à l'armée de terre ?

Autre étude aussi sur les structures de commandement et les leçons de la guerre.

Jean a donc comparé, analysé les structures adoptées par chaque pays et beaucoup écrit pendant cette période.

Il semble même et surtout ? avoir participé à l'ouvrage : « Vingt ans de politique navale » dont l'auteur, d'après Jean, serait Darlan et qui en a signé la préface. J'ai relu le numéro 12, que lui a été dédié par l'Amiral Darlan. Il n'est pas impossible que ce livre, qui est à la gloire de la Marine et de l'Amiral Darlan - longtemps adjoint du Ministre de la Marine - Georges Leygues, démontre la ténacité qu'il a fallu à la Marine pour se restaurer depuis la fin de la guerre de 14. La marine en était ressortie exsangue et devait se battre, après 1920, contre Américains et Anglais, qui, au prétexte de désarmement, limitaient en quantité et en qualité les ambitions marines de la France ; l'Angleterre, allant jusqu'à signer, en 1935, un traité avec l'Allemagne - à la Conférence navale de Londres - qui l'autorisait à restaurer sa marine à un niveau supérieur à celui de la France ...et nous mettant devant le fait accompli !

Pour le désarmement des marines de guerre, deux thèses s'affrontent : USA et UK ont un avantage quantitatif indiscutable et n'ont plus les moyens d'entretenir pareilles flottes. Il leur suffit de proposer un pourcentage de réduction de leur flotte, ce qui leur permet, à moindre coût, de mettre à la casse bateaux vieux ou devenus inutiles tout en imposant aux plus petites marines : Japon, France, Italie et Allemagne, des réductions incompatibles avec leurs vrais besoins.

La France, en particulier, plaide pour le maintien d'une marine forte, capable de tenir son Empire et à proportion des surfaces à contrôler dans le monde. L'Angleterre veut non seulement un contrôle quantitatif mais aussi ne veut laisser, dans la composition des flottes, aucune inconnue pour garder dans chaque domaine sa supériorité. A chaque conférence, seuls ou avec les USA, inquiets, eux, du développement de la Marine japonaise, ils vont plaider pour des calibres de canons maximum pour chaque catégorie : navires de ligne, navires légers de surface, navires sous-marins, navires porte-avions et autres navires, dont pétroliers.

Ces conférences, conflictuelles entre Alliés et souvent ajournées, ont émaillé la période d'après-guerre entre 1920 et 1935.

JP : « Il faut ajouter que la France et ses gouvernements ont

complètement oublié que c'est grâce à notre supériorité navale que nous avons pu aider l'Amérique à se débarrasser du joug anglais en son temps... Les Anglais, eux ne l'ont jamais oublié. D'où notre fréquente faiblesse, face à eux, pour défendre politiquement les ambitions de la Marine ».

L'amour de la vitesse de l'époque qui encourageait plus le développement de notre Armée de l'Air, notre volonté de garder une Armée de Terre en large supériorité, sans parler de la ligne Maginot, ne plaidaient pas pour un redressement rapide de la Marine !

JP : "Néanmoins, en 1939, nous avons pu, grâce à une politique marine constante, mettre en ordre de marche : 7 cuirassés, 2 porte-avions, 19 croiseurs, 32 contre-torpilleurs, 38 torpilleurs, et 77 sous-marins".

JF : Dans « Vingt ans de politique navale » on retrouve beaucoup d'idées que partageait Jean : la marine est un corps d'élite, forcément particulier, forcément complexe. Son commandement doit couvrir la marine de guerre et la marine marchande. L'Aéronavale ne doit dépendre que de la marine, et les troupes de marine également. Un point c'est tout.

A Vichy, les valeurs de la marine et de son personnel étaient omniprésentes. Il faut dire que l'armée de terre était terriblement affaiblie par la défaite et par son million de prisonniers dont on négociait en permanence le retour d'Allemagne ;

Sur le plan personnel, Jean accepte que Vivette, Jacques et moi nous installions à Vichy. Ce n'était pas son souhait et il aurait préféré que nous restions en Cévennes, mais Vivette avait son caractère et lui a imposé ce déménagement acrobatique vers un hiver froid, froid, froid, où nous avons faim, très faim !

Anecdote, Jean arrivant de Vichy, à vélo ! au Chambon sur Lignon chez sa belle-sœur Jacqueline Cazalis se jette sur un plat de pommes de terre et note : ***« je crois que je suis devenu patativore »***

Mais, à Vichy, nous avons retrouvé mari pour l'une et père pour les deux enfants et c'était rare. Quelques photos nous montrent Jean et Vivette nous promenant au bord de l'Allier

A vichy nous étions au cœur même du pouvoir, on disait, en plaisantant, que Vichy était devenu le siège de la SPA (Société Protectrice des Amiraux). Avec un père officier supérieur dans la marine nous aurions pu avoir des

avantages ou des passe-droits. Il n'en était rien, nous avions faim, j'en pleurais parais-t-il et les tickets de rationnement sévissaient comme ailleurs ; j'ai le souvenir d'un froid si intense que des draps qui séchaient à l'extérieur étaient devenus des feuilles de glace tintant au moindre choc.

En Juillet 1942, Jean monte à Paris, du 23 au 30 en permission, sa future désignation pour l'Afrique impliquant d'aller y chercher des vêtements coloniaux.

Sa sœur lui fait part de son indignation et de l'indignation des Parisiens après la rafle du Vel D'Hiv.

Jean prend conscience de la vraie déconnection entre Paris et Vichy.

Au temple, ce même dimanche, 26 juillet 1942, il en a la confirmation et il note que : « **le pasteur ne fait pas prier pour le Maréchal** ».

JP : Bône.

J'ai été désigné le 18 août 1942 comme Commandant de la Marine et délégué de l'Amirauté à Bône.

Après deux ans de Vichy, l'Afrique apparaissait comme une terre promise où l'on pouvait penser à autre chose qu'aux déficiences du dernier ou du prochain repas.

Je pars avec ma maison civile, épouse, enfants et leur gouvernante. Tous les quatre me rejoignent à Marseille, après un voyage pittoresque, comportant, en gare de Nîmes, un embarquement par la fenêtre du wagon !! Après une traversée de 48 heures sans histoire - preuve, s'il en était besoin, de nos accords avec l'Angleterre - nous arrivons à Bône accueillis par Jourdain. Je n'ai pris mes fonctions que le 27 Octobre, avec un mois de retard, les commissions d'armistice ayant jugé suspectes le remplacement d'un Capitaine de Frégate, Jourdain, par un Capitaine de Vaisseau, moi, à Bône et, à Oran, celui d'un Capitaine de Vaisseau par un Contre-Amiral.

Notre appartement de fonction au « Palais Beauséjour » ne fut utilisé que pendant quelques jours avant les bombardements de la ville et pendant quelques mois à partir de Juillet 1943. Les événements allaient nous conduire vers des gîtes plus modestes...

JF : Eh oui, quand il y a un armistice, il y a aussi des conditions et les commissions d'armistice étaient chargées de veiller à leur application.

JP : « Depuis le 3 Novembre 1942, on savait qu'une importante concentration de bateaux s'opérait à Gibraltar, dont 3 porte-avions ; mais tout le monde pensait qu'il s'agissait d'acheminer à Malte un convoi de ravitaillement. Comme précédemment, les postes du littoral avaient été mis en alerte le 7 Novembre. Les premiers avis de débarquement alliés nous ont été donnés le 8 Novembre par l'amiral Esteva, lui-même prévenu par le consul des EU. Mais rien n'apparût devant Bône, Philippeville ou Bougie le 8 ou le 9 Novembre.

Mardi 10 Novembre 1942. Sur mon agenda je note " jour affreux."

A 11h45, Darlan prescrit d'arrêter les hostilités - Accord de tous jusqu'à 14 heures. A partir de 14 heures, désaccord du Préfet Maritime, confirmé par un appel de son Chef d'Etat-Major, prescrivant de résister à un débarquement anglo-saxon. Quant au Général commandant la zone de Constantine il me donnait l'ordre d'observer une attitude totalement neutre.

JF : Jean a essayé de joindre ses chefs et d'obtenir des ordres ; l'Amiral Esteva lui dit de suivre Darlan c'est-à-dire d'accueillir les Anglo-Saxons, mais en tant que commandant du sous-secteur, Jean est intégré dans le système de défense terrestre et il ne doit désobéir à aucun de ses chefs... qui n'envoient pas d'ordres... A Philippeville, son homologue le commandant Blanchard, est dans la même situation ! Pendant ce temps, les Allemands, en rétorsion du débarquement, déclenchent l'opération "Attila" et envahissent la zone libre ; leurs sous-marins ont ordre de couler tout bâtiment sortant de Toulon... et les sous-marins anglais de même !

JP : " Le 11 Novembre 1942. Les ordres de la division de Constantine étaient « d'observer vis-à-vis des forces étrangères, une neutralité stricte, mais de résister à tout acte d'hostilité contre des troupes françaises et pouvant entraîner des pertes en vies humaines ». Cet ordre était difficilement applicable, en matière de bombardement aérien notamment ; chacun peut se croire visé et on ne sait trop quel sera le destinataire de chaque bombe.

Le Jeudi 12, nous voyons arriver dans la matinée, les premiers Britanniques : deux torpilleurs se présentent à l'entrée du port, cependant que 400 parachutistes anglais coiffent splendidement les terrains des salines, à faible altitude, en dispositif de combat, splendidement et inutilement, car ils ne rencontrent que la section française de garde du terrain.

Que n'ont-ils attaqué Bizerte au lieu de se battre à Bône contre des

moulins. Vendredi 13 Novembre, voici les premiers bombardements ; attaques en piqué sur les torpilleurs anglais, bombes sur la ville, bombes sur le paquebot Colombie. Tout cela me touche de trop près ; je donne l'ordre de tirer sur tout avion de l'Axe.

Pratiquement c'est, pour nous, la reprise des hostilités. J'obtins sans peine au téléphone l'accord de l'Amiral Leclerc.

Le 14 Novembre, c'est « l'évolution vers la coopération », puis c'est : « Tirer seulement à l'imitation de la DCA américaine quand un point sensible sera attaqué ».

Le 21 Novembre, en réponse à une demande de directive, il est prescrit « d'aider les Britanniques plutôt que de coopérer avec eux » (Comprenez qui pourra !). Il faudra attendre le 28 novembre 1942 pour que l'on sorte des formules plus ou moins alambiquées et qu'il soit prescrit d'entrer en relation avec le commandement britannique pour régler notre participation à la défense des côtes et à la DCA.

C'était déjà fait pour nous, comme en atteste les compliments et remerciements que j'ai reçus, écrits par le commandement anglais de Bône.

JF : L'explication à ces vagues hésitations sera connue 15 jours plus tard au moment du sabordage de la flotte à Toulon ; c'est que Vichy ne voulait pas être tenu pour responsable de la rupture des conditions d'armistice. Pétain le décrit ainsi : « Pourquoi je n'ai pas donné l'ordre à la flotte, dès le 11 Novembre, de gagner l'Afrique ? L'ordre, pour des raisons techniques n'était pas exécutable et la flotte eût été vouée à la destruction. »

Il est vrai que sous-marins allemands- et aussi anglais ! -avaient l'ordre de couler tout ce qui sortirait de Toulon ; mais il en est quand même sorti quelques-uns malgré les mines allemandes mouillées dans la passe...Jean commente cet épisode douloureux :

JP : " Donc le départ aurait eu les mêmes conséquences que le sabordage et aurait été très coûteux en hommes ; en outre cet ordre aurait été le signal de la reprise des hostilités contre l'Allemagne et eut exposé la France désarmée à de terribles représailles sans aucun bénéfice pour la cause alliée.

Entre deux maux le politique doit choisir le moindre. « Il m'a paru moins risqué, dit Pétain, que la flotte se saborde conformément aux engagements,

plutôt que de l'envoyer à sa perte et de déchaîner sur la France des violences sans précédent, notamment le non-retour de captivité des 700.000 prisonniers dont j'avais obtenu la libération et la substitution au gouvernement d'un Gauleiter allemand ». (JF : comme ce fut le cas en Hollande avec les conséquences terribles que l'on sait)

JP : « Si on veut bien se souvenir du drame récent de Mers el Kébir, si l'on songe à la façon dont les Anglo-Américains ont « libéré » Casablanca et Oran, on peut considérer que « la renverse » a été relativement rapide. Lu dans le Tunis-Diary: "Bône was scheduled for capture on D+17 (le 25 Nov), it is already a friendly town, and the naval control has been there since D+5 (le 13 Nov)."

Pendant les premiers jours de mon commandement, j'aurai connu quatre situations politiques différentes...et je devais composer avec quatre autorités: La Marine, la division de Constantine, un général anglais et un marin anglais. Sur le plan civil, je devais assurer les liaisons avec le Sous-Préfet, le Maire et l'ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées.

La guerre, pour Bône, ce seront surtout les bombardements. Bône, port principal desservant le front de Tunisie, a été copieusement bombardée de jour comme de nuit entre Nov. 1942 et le 30 juin 1943 ! La lutte contre l'aviation de l'Axe était menée par la chasse britannique de jour comme de nuit, par la DCA britannique et par la DCA française, dont le volume de feu était d'environ la moitié du volume de feu britannique total. Les chefs britanniques ont souvent apprécié favorablement la DCA française. Mention spéciale pour la chasse anglaise : « Bône has been knocked about, but there has been no raid since three days when the night fighters shot down six out of six bombers ».

J'ai demandé l'évacuation vers Alger des bateaux présents dans le port, et autorisé la reprise de la pêche côtière ; évacué de justesse la commission d'armistice italienne sur Constantine que les Anglais se proposaient d'emmener en Angleterre malgré leur statut diplomatique...

Puis j'ai ordonné l'évacuation des quartiers les plus proches du port. Cette mesure a probablement préservé un certain nombre d'existences, mais elle s'avéra insuffisante et l'on fut conduit à une politique d'évacuation plus générale. Le 15 Décembre, on estimait à

40.000 le nombre de personnes ayant quitté la ville.

25 Décembre 1942. Un grand nombre de familles se replient sur Bugeaud, petit village situé à 900 mètres d'altitude, à 12 km de Bône. C'est là que les écoles se replièrent également. C'est là que se replia "ma maison civile".

JF : Jacques et moi faisons partie de la « maison civile » avec Vivette, avec notre chère gouvernante, madame Jainin et un quartier maître de la marine, Cornet, qui veillait sur l'intendance. Nous étions logés chez les Bru, amis de la Marine, nous allions à l'école communale, nous chassions les geais au lance pierre et nous avons le souvenir d'attaques de nuit sur Bône avec le ballet des faisceaux lumineux et des tirs de la DCA, plutôt joli pour des enfants !

JP : "28 novembre 1942.

J'apprends comme tout le monde par la radio le sabordage de la flotte. Sur sa demande, je rends visite à l'amiral Harcourt, à bord du « Bermuda », de passage avec deux autres croiseurs ; il pensait que j'avais des renseignements supplémentaires sur le sabordage...

Pendant ma visite, un aide de camp vient annoncer : « six Henkel en formation » ; nous sortons ; un maître d'hôtel impassible tend son casque à l'Amiral, nous montons sur la plage arrière. Puis on me renvoie, en bas, dans une espèce de carré, où se trouvent rassemblés quelques inutiles, comme moi, surpris par l'alerte.

Je me souhaitais, éventuellement, une mort plus glorieuse que celle d'un rat noyé dans un double fond. La venue d'un maître d'hôtel, annonçant avec la fin de l'alerte, qu'un chasseur britannique avait fait le « Victory roll », le tonneau de la victoire, met fin à ma visite.

Défense de la souveraineté française :

j'ai été amené à laisser pratiquement aux Anglais l'usage de l'enceinte portuaire ; mais nous y sommes représentés par les ponts et chaussées, la police, éventuellement par les gardes mobiles...Je me suis toujours refusé à admettre dans mon PC un officier de liaison anglais ne voulant pas avoir un espion dans des locaux exigus. Il fallait en outre conserver l'autorité sur les ressortissants étrangers, aussi bien que sur les Français. Les Britanniques avaient demandé l'arrestation d'une douzaine de Français, dont la plupart avaient appartenu à la Légion ou au PPF ; une enquête a montré le manque de fondement d'une telle demande et je me suis refusé à ces arrestations.

Le général Gough admit mes raisons et s'est déclaré satisfait. Il était manifeste qu'il s'agissait beaucoup moins de la protection des opérations que de vengeances politiques. Au reste, il n'y a jamais eu d'incidents ni de sabotage pendant toute ma présence à Bône. J'ai eu à intervenir pour le choix des emplacements de DCA et des projecteurs, à Bugeaud entre autres, à la demande du Caïd avec visite des lieux par un officier britannique accompagné d'un officier de liaison français, ce qui montrait au Caïd que les autorités françaises ne se désintéressaient pas de la protection des indigènes.

Le mercredi 16 Décembre. L'Amiral Darlan est venu à Bône, en avion, escorté par deux chasseurs britanniques.

Il est accueilli par le Sous-Préfet, par le général Newth et par moi.

Discours aux autorités réunies à la Sous-Préfecture : « Nous irons en France, les armes à la main, délivrer le Maréchal » ... Dans le cortège, j'embarque dans ma voiture le pilote de l'Amiral, le Commandant Chassin, un des très rares marins passé dans l'armée de l'air.

Voici ses propos : « Darlan est mieux apprécié. Il y a depuis quelques jours de la part des Anglais une « renverse » à son égard ».

L'Amiral fait un tour en ville, visite un hôpital et mon PC. Déjeuner chez les Bertagna; je n'ai malheureusement pas noté la liste des convives, peu enclins ultérieurement à se faire connaître.

24 Décembre 1942. Assassinat de l'Amiral Darlan.

J'étais ce soir-là monté à Bugeaud passer la nuit de Noël ; c'était la première fois ! Je pensais que les Allemands et les Italiens respecteraient la trêve de Noël. Ils la respectèrent en effet, mais pas les Gaullistes, et je fus rappelé à Bône pour y apprendre l'assassinat de l'Amiral. Pensant à un putsch gaulliste, j'ai fait renforcer la garde de notre PC.

Le Dimanche 27, il y eut un service à la cathédrale de Bône, agrémenté d'une alerte et d'un violent tir de DCA tout proche ; je vois encore le pauvre curé levant les bras au ciel de désespoir, mais l'assistance ne broncha pas et l'alerte cessa rapidement.

La visite de l'Amiral Darlan huit jours plus tôt avait contribué à mettre de l'ordre dans les esprits ; il avait, après le déjeuner, expliqué très

librement la genèse des événements, le pourquoi de ses décisions et la certitude qu'il avait d'avoir agi dans l'esprit de ce que le Maréchal lui avait toujours prescrit en maintenant le contact avec les Etats Unis.

Cet assassinat, l'escamotage de son assassin, la satisfaction britannique ouvertement affichée chez les subalternes, ont produit sur tous ceux qui m'entourent la plus pénible impression. Je ne sais à quelle occasion, de Gaulle, entendant parler de l'assassinat de l'Amiral Darlan, rectifia en disant : « l'exécution ». On aimerait savoir par quel tribunal, où et quand un tel jugement est intervenu ?

JF : En revanche, Jean reçoit une lettre de condoléances du Contre-Amiral anglais Harcourt, en son nom et au nom de ses équipages :

« ...- to you and all the french navy - for the darstady crime that has robbed your navy of the leader whom I know you all trust and love... ».

JF : Jean a été meurtri par cette terrible fin d'année 1942 ; heureusement pour lui, ses tâches sont multiples allant de la protection de la ville aux interfaces avec armée et gouvernement civil et avec les Alliés se préparant aux combats de Tunisie. Il note avec pessimisme :

JP : "1943, que pouvons-nous espérer, raisonnablement, au seuil de cette nouvelle année ? Je ne crois pas que la victoire puisse couronner une stratégie aussi stupide que celle des Anglo-Américains qui, jusqu'ici, n'ont fait que conquérir notre empire sans défense...Il y a peut-être un vague espoir dans la carte américaine ; Giraud semble, à la suite de Darlan, la jouer et parle de Roosevelt ; c'est la seule note raisonnable au milieu de vœux ridiculement tonitruants.

Le 2 Janvier, les « bombings » reprennent, à trois reprises, incendiant un pétrolier qui va brûler sous nos fenêtres pendant trois jours ; j'ai rendu visite au nouveau Sous-Préfet, Mr Luizet, gaulliste de marque, promis à une magnifique carrière.

6 Janvier, tournée à La Calle et à Tabarka. Pendant le déjeuner chez le Résident on entend le sifflement tout proche d'un avion ; les invités se précipitent pour voir ce qui se passe ; nous nous retournons, il n'y avait plus personne, nos hôtes avaient disparu...

JF : Jean, dans ses notes, émaille les noms de ses contacts: le Commodore Oliver, le Commandant Blanchard (son homologue de Philippeville), le

Général André; il commente aussi les mœurs de Far-Ouest des Anglais qui se conduisent comme en pays conquis et abusent de réquisitions .JP : « Ils sont quinze mille sous les ordres du général Newth, pour la plupart des gens de l'arrière et pas la crème de l'armée anglaise, mais quand même ! ». De leur côté les Anglais se plaignent de vols et les convois de ravitaillement arrivent généralement incomplets ; mais le plus souvent, il s'agit de vente ou de troc de la part de soldats britanniques... Les visites à Bône s'enchaînent.

JP : “22 Janvier 1943. Visite du général Monsabert, chef du « corps franc » ; le 25 Janvier. Les Anglais défilent pour célébrer la prise de Tripoli, effectuée le 23.

Le 31. Visite du Général de Boisboissel, connu jadis à Saïgon.

Du 8 au 12 Février. Je vais à Alger. Je profite de la délicieuse hospitalité D'Yves et Yvonne Durand-Gassel. Yves est en pleine bagarre avec son beau-frère gaulliste. C'est l'image de la France déchirée en deux morceaux.

Vu pas mal de monde : déjeuné à l'Amirauté chez l'Amiral Leclerc ;

Vu l'Amiral Moreau, Lemonnier, les Bressoles, les Dehaye, Maerten, Dupin de St Cyr. Je suis allé chercher chez ce dernier la pensée « Giraudiste » si l'on peut dire. Il me confirme que le 12 Novembre 1943, le Maréchal Pétain a envoyé un télégramme à l'amiral Darlan : « accord intime avec vous, accord officiel sera donné ultérieurement après conversation avec les autorités occupantes” ». Giraud ayant été nommé par Darlan, la filiation existe. Au total je reviens réconforté ; je crois, en effet, que nous ne pouvions faire mieux que ce que nous faisons.

JP : Le front tunisien.

J'ai été nommé Commandant de la Marine en Tunisie par le Vice-Résident français en Tunisie, (le général Jurion), ce qui me donne deux nouveaux chefs : le Vice-Résident et le général Barré.

En fait, cela me donne autorité sur la bande littorale entre la frontière algérienne et le front, dont l'île de Tabarka et les postes du cap Negro et du cap Serrat. Le colonel Issaumann est mon adjoint militaire.

19 Février 1943. Je rends visite au général Jurion au Kef.

Tout est calme, mais le front est à 100 kms. Au déjeuner, on vend même largement la peau de l'ours et les membres du cabinet de Jurion se voient déjà à Tunis et parlent de façon assez déplaisante de remplacer

la photo du « barbu » (l'Amiral Esteva) par celle du Général. Le Kef sera bombardé le 28 Février, alors que de mauvaises nouvelles arrivent : l'évacuation par les Anglais de Ghardimaou et Medjez."

JF : L'offensive allemande du 4 mars 1943 est préoccupante ; les troupes alliées décrochent et se replient sur la dorsale tunisienne. Le 8 mars, une offensive allemande sur le cap Serrat amène le repli de nos postes. Les instructions données par Jean sont précises et détaillées. Les effectifs étant insuffisants, la mission donnée au lieutenant Roiron, commandant La Calle, est de retarder toute avancée des Allemands sur l'axe La Calle - Tabarka ; puis de se replier vers Bône. Ce sera fait en partie et Jean reçoit un courrier de remerciement de colons évacués à cette occasion. Il prévoit, si utile, de faire sauter le pont de Tabarka et Il fait chercher des explosifs à Constantine à cet effet.

JP : "J'ai fait monter sur un camion de la Marine un canon de 47, qui provenait d'on ne sait où, avec un armement de marins sous les ordres d'un premier maître. C'était le tank du pauvre !

L'EV Roiron a, au cours de cette période critique, montré de l'initiative et du courage ; grâce à lui j'ai pu suivre les fluctuations du front et renseigner Constantine. Outre sa mission, il a pu faire prisonnier 8 soldats italiens et alerter et aider à évacuer les colons d'Ed-Main. Le LV Bourgau mérite également des félicitations. Tous ces préparatifs de défense ont été rendus caducs par le déclenchement de l'attaque anglaise du 22, qui nous a permis de récupérer le 30 le cap Negro et Ed-Main et le 1^{er} avril le cap Serrat ».

JF : A côté de ces préoccupations purement militaires, il fallait aussi que Jean gère les relations avec les Anglais et ce n'était pas facile. Il avait son caractère, sa rigueur et quelques préventions - avec cette incident- amusant - mais dont les Anglais se sont plaint évidemment :

JP : "Les Anglais n'ont pas tardé à reconstituer leur réseau de renseignements ; c'est ainsi que Mr Bowker, Vice-Consul de Grande Bretagne, a rejoint son poste à Bône début Février 1943. Il organise aussitôt pour le 28 Février une grande réception au théâtre municipal, les cartes d'invitation portant la mention « Dancing ». Je suis allé le voir pour lui expliquer qu'en France, il n'était pas d'usage d'organiser des bals en temps de guerre, que les souffrances de nos troupes, (le régiment de Bône, le 3eme RTA, a été spécialement éprouvé), rendait

inoportun une manifestation qui ne pouvait qu'indigner le nombre de gens endeuillés ou anxieux. Il m'a téléphoné le soir pour me dire qu'il avait supprimé la danse de son programme ; je l'en ai remercié et lui ai dit que je me rendrais à son invitation ; le 27 Février, il m'écrit pour m'informer qu'il a annulé la réception !

Je reçois, le 5 Mars, le CV Maerten;

Comme à Alger, il fait sa propagande anti- gaulliste et pro- Muselier. Il a vécu à Londres, pendant un mois chez l'Amiral Auboyneau. Il explique le non-ralliement à l'AFN de ce dernier par une espèce de croyance mystique en de Gaulle, désigné pour être le sauveur de la France. De Gaulle, adulé, gonflé de vanité, y croit sans doute lui-même. Il a parlé avec l'Amiral Watkins du ralliement éventuel de la flotte gaulliste de Muselier à l'amiral Darlan. Maerten se fit répondre que l'Amirauté n'y verrait pas d'objection mais que le gouvernement britannique ne l'entendrait pas de cette oreille...

JF : Maerten était un homme de cœur et un fort caractère. Robert Mangin l'a eu comme patron et en parle avec admiration dans ses Mémoires, publiées par les Editions Christian en 2016. Maerten, fait prisonnier par les Anglais à Madagascar, retenu en Afrique du Sud, puis à Londres, avait donc cherché à rassembler les deux marines et même, en ce début 1943, il veut « vendre » à de Gaulle la possible venue de Pétain en Afrique avec l'aide de l'Amiral Auphan.

Extrait : Auboyneau: “mon Général, mon camarade Maerten voulait vous exposer un projet concernant le Maréchal Pétain. De Gaulle : “Je ne fais pas de projet avec un traître à la patrie ». Fin d'entretien !

Après ces deux tentatives, ces deux échecs, pourtant bien pensés, Maerten réussit à gagner l'Afrique du Nord et il cherche un commandement. Il n'y en a pas. Il trouve une mission de type commando : arriver à Bizerte avant tout le monde, avant les biffins, avant les Anglais, avant les Américains.

Pourquoi ? *“D'abord pour que la Marine sauve la Marine, au lieu de se laisser sauver. Ensuite... pour empêcher nos Zouaves (l'Amiral Esteva), là-bas, de faire jusqu'au bout les cons. “Ils ont déjà pas mal commencé”. (Voir en annexe)*

C'est ce qui explique la présence de Maerten à Bône. Jean et lui auront à se revoir et à s'apprécier. En plus ils ont le même titre, mais avec un contenu différent : commandant de la marine en tunisie !

JP : “18 Mars1943. Inspection de l'Amiral Leclerc. Je le promène à

Tabarka, il n'est pas optimiste.

JF : Jean va devoir se justifier de plaintes déposées par les Anglais à son encontre ; il voit le conseiller Hénault qu'il attaque en premier :

JP : "Vous, magistrat français, vous venez juger mon comportement vis-à-vis des Anglais ; êtes-vous, vous-même, libre de toute attache avec les Anglais ? Hénault " : Je dois dire que je suis marié à une Anglaise mais cela n'influe pas sur mes sentiments..."» J'ai eu la joie, comme entrée en matière, d'interroger et de juger mon juge.

JP : "On me reproche d'avoir décommandé le défilé des troupes Françaises lors du défilé des Anglais du 23 Janvier; c'est exact mais j'ai demandé au général Newth de remettre le défilé au lendemain ; il pleuvait à torrent ; c'est lui qui a refusé et il m'a dit comprendre ma décision. On me reproche de m'intéresser aux mouvements du port ; c'est exact et j'en ai le devoir. On me reproche de vouloir garder les prisonniers tombés entre nos mains ; c'est exact J'exécute les ordres de la division de Constantine et les spécialistes anglais ont toujours pu les interroger rapidement. Avoir des prisonniers c'est un éventuel moyen de pression contre l'Axe. On me reproche d'avoir empêché le bal du consul. C'est exact. Avec le maire, j'ai cherché non à supprimer sa réception mais à en exclure la danse, insulte aux familles endeuillées et aux soldats du front...Mr Hénault a paru comprendre mes arguments et m'a demandé de les lui remettre par écrit."

JF : On voit l'ambiance ! Par exemple, le 30 Mars, Jean va à Constantine voir son chef, le général André ; au passage, il entend le pasteur, qui passait pour Gaulliste, pour avoir protesté contre certaines exagérations antisémites, et qui maintenant passe pour collaborateur pour avoir transmis un message d'un de ses paroissiens, fusillé récemment comme PPF... Bien sûr, la politique militaire s'en mêle aussi très vite avec le combat Giraud/ de Gaulle qui touche plus ou moins tout le monde à Alger et alentours.

JP : "15 avril 1943. Après les obsèques du général Welvert, conférence de près d'une heure du Général Giraud dans la grande salle du mess des officiers. Il a parlé du Maréchal, dont le buste, sur la cheminée, semblait présider la séance et a affirmé être d'accord avec le Maréchal. Il a beaucoup parlé de lui, à tel point qu'il n'a pas dit un mot sur de Gaulle et la lacune est d'importance. J'ai eu quelques instants d'entretien avec lui ; je pensais qu'il voulait me voir au sujet de mes relations avec les Anglais, mais il ne m'a posé que des questions

banales sur les troupes du sous-secteur de Bône.

23 avril. Je suis convoqué à la Sous-Préfecture pour voir le général Giraud qui, en rentrant du front, fait une escale imprévue à Bône.

Quelle aubaine, le grand homme pour moi tout seul. Il parle encore de ses souvenirs de forteresse de Königstein...Il a de très bonnes relations, a-t-il dit, avec les chefs anglais : « Je viens de passer au PC du Général Anderson qui m'a invité à assister à la conférence périodique avec ses officiers. C'est très aimable n'est-ce pas ? ... »

Je n'ai pas osé lui dire que cela me paraissait tout naturel et que c'était là, en tout cas, une de ces gracieusetés, qui comptent peu, et avec lesquelles les Anglais savent nous posséder.

Plus intéressant dans ses propos : « L'Amiral Cunningham a évité à Churchill de pratiquer une fois de plus la méthode brutale vis-à-vis de nos bâtiments d'Alexandrie.

« J'ai pu m'entendre avec l'Amiral Godfroy et il est entendu qu'après la prise de la Tunisie nos croiseurs rallieront L'AFN. ».

Il m'a fait une conférence qui eut été passionnante si j'avais connu le quart des noms de lieux qu'il me citait. Il compte sur le bataillon de fusiliers marins qui doit opérer avec deux bataillons de Tabors et les trois bataillons du Corps Franc, sous les ordres du colonel Magnan. Visiblement, le Général ne s'intéresse guère qu'aux opérations. Au départ pour l'aérodrome, une section de marins rend les honneurs, commandée par l'Enseigne de Vaisseau Plessis. Le grand homme lui demande où il se trouvait avant Bône ; réponse : « Sur un sous-marin coulé à Casablanca ». Le grand homme détourne la tête, réponse déplaisante... Le brave Plessis en resta tout interdit... Que n'avait-il passé les Pyrénées pour rejoindre l'armée Giraud ! (Plessis est mort peu après dans un torpillage).

Faute de motocyclistes je n'ai pas pu protéger le Général pendant le parcours et je n'ai pas été fâché quand son avion, baptisé « Metz et Strasbourg », s'est envolé.

La dernière offensive britannique aboutit à la prise de Tunis le 10 Mai 1943 et au nettoyage du Cap Bon le 13 Mai.

Le Capitaine de Vaisseau Dickinson voulait faire de la retraite allemande « un nouveau Dunkerque ». Pour assurer certaines missions, par mer, j'avais constitué, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Putz, une flottille qui fit, dans ce but, une mission à Tabarka.

Le « Dunkerque tunisien » n'a pas eu lieu, les troupes allemandes

voulant s'enfuir par mer étaient trop peu nombreuses, 3000 environ...

JF : Retour sur cette fin de guerre de Tunisie ; Jean note les couacs, les dissensions, les prises de position ; **“Maerten continue à critiquer Auboyneau, car, à son avis, s’il se ralliait à Giraud tout le Gaullisme pourrait flancher et disparaître »**. On verra plus loin l'évolution de la situation. Quant à l'ambiance, ça ne s'arrange pas. Jean note : **« Beaucoup de Français arrivent à Casablanca par l'Espagne qui exige, par homme, qu'elle laisse passer deux sacs de farine...”**

A Casablanca on demande officiellement aux gens s'ils veulent rallier « l'armée Giraud » ou « l'armée de Gaulle ». Il y a d'ailleurs une troisième armée pratiquement indépendante, « l'armée Leclerc » qui, elle, ne voudrait pas de Juifs paraît-il. C'est une foire incroyable ».

JF : On pourrait reprendre toutes les notes de Jean, dont beaucoup sont amusantes, et où il ne se prive pas pour dire son opinion.

JP : “Maerten est rappelé à Alger ; c'est vraisemblablement l'affaire de Sousse et Sfax qui a motivé cette mesure ; son crime est sans doute d'être arrivé le premier à Sousse et d'y avoir crié : « Vive la France, vive le Maréchal ».

23 mai 1943. Journée inoubliable à La Galite dont l'occupation par des « forces aéronavales françaises » a fait l'objet d'un communiqué spécial car on a perdu le sens du ridicule ! Ces forces se composaient du « Petit Pierre », de 4 soldats de la DAT et d'une demi-douzaine de marins commandés par Plessis. Il m'attendait sur le quai quand je suis arrivé à bord d'une vedette anglaise, hélas !

La messe solennelle, dans une petite chapelle qui a perdu son toit depuis longtemps, n'était pas ordinaire ; les burettes sacrées étaient constituées par un flacon à liqueur et une bouteille octogonale d'encre Waterman...L'abbé Pépin, que j'avais amené de Bône, a fait un sermon énergique, engueulant proprement ses ouailles d'un jour pour leur manque d'esprit chrétien et leurs discordes intestines. Le déjeuner chez le maire a été somptueux avec des langoustes naturellement. J'ai fait un laïus, qu'il eut été impolitique de faire trop anti italien dans ce pays où les habitants descendent d'une colonie pénitentiaire napolitaine !...

Retour à 30 nœuds avec l'impression d'être sur un hydravion qui

décolle... »

JF : Entre autres détails, Jean raconte le lancement, chez le Sous-Préfet, le 25 Mai 1943, de l'emprunt africain pour résorber « les disponibilités énormes de notre empire » (sic), mais que semblent boudier les « riches colons » qui prédisent un front populaire dont de Gaulle serait le « puppet » rien là de bien rassurant et l'annonce de l'arrivée du Général à Alger ne rassure pas sur l'union Giraud /de Gaulle vantée par l'orateur.

Jean va d'ailleurs décrire abondamment l'ambiance de guerre civile qui sévit à Alger alors que la Tunisie vient juste d'être reprise et que la très dure campagne d'Italie se prépare. Le contraste est affligeant !

JP : " 30 Mai. La guerre civile a commencé dès le début de l'occupation anglo-saxonne. En voici quelques exemples : constitution d'un Corps Franc, d'obédience communiste ; remplacement des Maires et des Préfets par des hommes de gauche ; arrestations d'hommes d'affaires et de banquiers, à seules fins politique ; inscriptions" vive de Gaulle" et enlèvement des portraits du Maréchal ;

Le journal « Combat », le 13 Mai, souhaite voir se former, autour du Général de Gaulle, un gouvernement « composé d'éléments éprouvés de la résistance à l'ennemi »,. etc....La présence de de Gaulle va personnaliser en quelque sorte la guerre civile.

Très sommairement, au départ, les deux camps pouvaient se définir ainsi : d'une part, Giraud, soutenu par les hommes de droite, la quasi-totalité de la population blanche d'Algérie, le gros de l'armée d'Afrique, la quasi-totalité de la Marine, enfin le soutien de Roosevelt et des Etats Unis ; d'autre part de Gaulle soutenu par le Front Populaire et notamment par les députés communistes libérés, l'armée, et la marine gaulliste avec le soutien de Churchill et d'Eden.

Cette guerre se déroulera à sens unique, le parti le plus faible au départ annihilant progressivement son adversaire.

Les mutations sont nombreuses : Monsieur Luizet, le Sous-Préfet, vient me faire ses adieux ; je ne le félicite pas d'aller, à Alger, dans un pareil fumier, d'autant qu'il va être sous les ordres de Muselier, sous-dissident lui-même et chargé, auprès du Chef d'Etat-Major, d'assurer l'ordre à Alger.

3 juin 1943. Télégramme chiffré cette nuit, interdisant à l'armée Leclerc de Tunisie de repasser en Algérie ; on craint évidemment un putsch gaulliste ! On apprend la quasi-abdication de Giraud, qui devient, parallèlement à de Gaulle, co-président du Comité de Libération, dont

tous les membres sont de purs gaullistes. Giraud a voulu amadouer les Anglo-Saxons en ramenant la République. Où donc est le brillant discours de Constantine ? Avec les « je » et les « moi ». Où sont les espoirs de relèvement. ?

JF : Autres pays, autres mœurs : arrivant de Londres un officier raconte à Jean un récent Conseil du Gouvernement hollandais exilé à Londres, où deux ministres parlent de leurs prérogatives d'après-guerre.

« La reine les interrompt en déclarant cette discussion oiseuse, car elle comptait bien choisir ses futurs ministres parmi ceux qui étaient restés en Hollande » ...

Du côté français la pagaille continue ; début Juin, Jean va à Bizerte et observe la situation.

JP : “Beaucoup, parmi les marins français restés en Tunisie, ont l'impression qu'on leur demande, même en ralliant Giraud, d'entrer dans une dissidence équivalente au Gaullisme alors que ceux d'Algérie n'ont pas eu cette impression grâce au « départ » qui leur a été donné par l'Amiral Darlan, qui parlait au nom du Maréchal. Dans ce désarroi, comment s'étonner qu'une trentaine de marins aient été débauchés par l'armée Leclerc, à Bizerte.

Giraud, apprenti sorcier, vitupère contre ces désertions, ordonne des barrages à la frontière de Tunisie, d'abord comme nous l'avons vu contre les troupes gaullistes susceptibles de faire un putsch, puis contre les Corps Francs et autres amateurs susceptibles de passer en Tunisie pour rejoindre l'armée Leclerc !

17 Juin 1943. J'ai eu l'insigne honneur de serrer la main de sa Gracieuse Majesté britannique. Le Maire et le Sous-Préfet l'ont assurée de la joie des populations. Il y eut un silence, puis il déclara au général Newth : « it's nice to see them again ! » ; après quoi on nous laissa royalement tomber, lors du thé, qui fut servi sous la tente...

Dans le journal « Combat », j'ai noté un article invitant le général Giraud à « sentir cette volonté de la nation, à laquelle il a jusqu'ici résisté, et à se rallier à la politique du général de Gaulle ».

24 juin. Inspection de l'Amiral Gervais de Lafond.

Il nous parle de la foire algéroise : Muselier voulait coffrer de Gaulle, simplement. Il a fallu le modérer, mais il a extrait, avec mitrailleuse à l'appui, quelques centaines de “déserteurs” qui se trouvaient dans un

camp gaulliste et qui ont été restitués à leurs corps respectifs...

L'Amiral Moreau confirme que Roosevelt a donné pleins pouvoirs à Eisenhower pour prendre des mesures dictatoriales à Alger et y terminer la pagaille. Nous en sommes réduits, dit l'Amiral, « à espérer un coup de force américain ».

2 juillet. Relâche, à Bône, des trois torpilleurs venant d'Alexandrie ; ils sont bien sales ; mais cela fait plaisir de voir quelques bateaux de guerre français ; Moreau fait un laïus aux officiers et insiste sur la nécessité pour la marine de retrouver une unité, qui pourrait servir de modèle à la France. Avec ceux d'Alexandrie, cela paraît aller tout seul, mais y a encore six morceaux de marine épars : Marine en France, Marine Giraud, Marine gaulliste, Marine en Turquie, Marine aux Antilles, Marine en Indochine...

JF : Le deux Juillet 1943, j'ai six ans ! Je vois que, dans les notes de Jean, il parle de tout sauf de moi ; d'ailleurs pas plus de Jacques, ni de Vivette ;

il n'était pas loin de nous, mais c'était quand même la guerre et il était pas mal occupé et souvent occupé vers la Tunisie. Heureusement pour lui, il n'est pas à Alger, mais ses écrits décrivent bien l'atmosphère générale. Jean note la persistance des signes de Vichy : port de la francisque, malgré l'interdiction des signes, chants des camps de jeunesse, train de combattants partant vers la Tunisie couvert de « Vive Pétain », mais aussi la montée en puissance des Communistes, officieusement, avec des inscriptions comme celle-ci sur une locomotive conduite par un mécanicien anglais : « *Long live the red army* » avec faucille et marteau en prime, mais aussi officiellement :

JP : « Je reçois un commandant de la sécurité militaire d'Alger ; il estime que nous devons réviser nos conceptions vis-à-vis des Soviétiques en raison des résultats qu'ils obtiennent ; les Anglais jouent la carte rouge, à cause du front russe et Giraud n'a pas eu le choix en ce qui concerne la libération des députés communistes, qui pourtant avaient été internés par Daladier...

9 Juillet 1943. Constantine, le Général André me dit :« Maintenons l'ordre, ne donnons pas à Alger, pour déclencher un putsch, le prétexte de troubles dans les provinces ». On sent la panique partout. La police, qui flaire le vent, fait de la surenchère...

Nouvelles de Londres : un Enseigne de Vaisseau, qui vient de faire un

stage de pilote, me parle d'un accueil médiocre ; on les a traités comme les Tchèques, Polonais et autres mercenaires que la RAF emploie en grand nombre ; si les bases sont 100% britanniques les raids sur l'Allemagne sont à 75% pilotés par les étrangers ou personnel venant des dominions...

13 Juillet. Passage d'Olivier Martin, limogé du cabinet Peyrouton; il est largement renseigné sur le bluff gaulliste et ses tuyaux recourent assez bien ceux de Maerten.

Notre marine, si réduite soit elle, est encore considérable, comparée à celle d'Auboyneau ; il n'y a que 10.000 hommes émargeant au budget gaulliste. C'est autour de cette puissance dérisoire, qu'on a fait le battage que l'on sait. 18 Juillet. A Alger, l'amiral Collinet a refusé la fusion des deux marines avec les conditions qu'on lui imposait.

Il paraît que de Gaulle voulait démobiliser toute la marine.

31 Juillet. Pitoyable Giraud ! Il y a deux mois, il était le maître tout-puissant, aujourd'hui le voilà subordonné à de Gaulle. Les Généraux Juin, Georges et Koeltz sont remplacés par Le Gentilhomme et Koenig, le premier ayant fait la guerre en Syrie contre des Français, le second ayant derrière lui l'affaire, démesurément grossie, de Bir-Hakeim.

C'est la marine qui s'en sort le mieux avec Lemonnier, le plus jeune des Contre-Amiraux, qui, a priori, mérite qu'on lui fasse confiance.

Citons au passage un bon mot de de Gaulle discutant avec Collinet:

« Mais enfin, Amiral, vous me croyez si gaulliste que ça ? ».

20 Août 1943. Venue à Bône du sieur Catroux ; il a fait quatre discours que j'ai écoutés attentivement avec la plus grande malveillance ; à part l'hommage rituel et d'ailleurs très modéré à de Gaulle, ils ne m'ont pas choqué ; ils étaient improvisés et admirablement nuancés selon les auditoires.

*28 Août. Enième cérémonie au monument aux morts (un des plus affreux soit dit en passant qui se puisse voir) ; c'est mon quatrième Sous-Préfet qui débute ainsi rituellement ; puis « messe pontificale » à la Basilique d'Hippone...Discours du Primat d'Afrique, monseigneur Gormot, sur le thème de l'union, cette quadrature du cercle... Après Jeanne d'Arc, les Anglais ont annexé St Augustin ! Sa chasse était portée par quatre soldats anglais, un coup du curé maltais sans doute...
5 Septembre.*

15 jours après Catroux, voici à Bône le sieur André Philippe,

“Commissaire à l’Intérieur”, qui vient soigner sa réclame...Pour la cérémonie officielle, pas de difficultés ; pour la conférence donnée sous les auspices de « la France combattante », j’ai invoqué un texte formel de Giraud qui interdit aux militaires de participer à des réunions politiques ; mais on décida d’autoriser à y assister d’abord ceux qui auraient une invitation personnelle, puis ceux qui en feraient la demande ! Chose assez significative, le général anglais et le colonel américain, dûment invités, ne sont pas venus, ni même faits représenter à la cérémonie du monument aux morts. Le prix de cette affreuse journée est d’avoir obtenu la suspension de la mesure d’éloignement prononcée à l’encontre de maître Lauzin et de son épouse. J’oubliais un horrible détail : un grand portrait du Général de Gaulle a été, le matin de la séance, percuté par une bouteille d’encre ; crime de lèse-majesté, preuve certaine d’une cinquième colonne !

Promenade à Philippeville pour voir Blanchard. Il a reçu dernièrement de France un avion prototype italien piloté par Hurel avec ses trois fils et avec le Général Mollard.

JF : C’est un bon exploit que cette évasion de Mollard ; parti de Cannes, en pleine occupation allemande, il aurait dû être abattu. (Voir Wikipedia pour les détails). Jean ne savait pas alors qu’il retrouverait le Général deux ans plus tard, Mollard ayant été nommé Gouverneur de la Corse. Dans une autre note, Jean précise : ***« Nous avons constamment trouvé chez le général Mollard, l’accueil le plus cordial pendant les deux ans de notre séjour à Ajaccio de 1945 à 1947. Quand j’ai quitté la Corse pour Lasalle il nous avait offert de prendre Jacques en pension, chez lui, pour le préparer à ses examens ; il signait sa lettre « votre bon camarade et ami » et c’est ce qu’il était en réalité pour moi. »***

JF : Revenons en Septembre 1943 en Algérie, les détails notés se succèdent montrant la guerre larvée entre Gaullistes et Giraudistes, y compris dans la Marine ; une ambiance dure à vivre...

JP : ” 11 Septembre. L’escadre italienne, « captive », a défilé hier au large du Cap de Fer. Quelques morceaux sont arrivés à Bône ; mais pas plus sur le plan militaire que sur le plan politique nous ne sommes mis dans le coup...Il y a là de quoi être écœuré, mais non d’être surpris : il suffit de se rappeler le coup de l’armistice séparée avec la Turquie en 1918 alors que notre situation était autrement brillante !

18 Septembre 1943. Tout Alger s’est divertit, en lisant l’annonce suivante

: « On demande fille de cuisine pour servir avec cordon bleu et femme de chambre, service de table, pas de couture, bien nourrie, logée, blanchie ; traitement de début 2400 F. S'adresser à Mme de Gaulle... »

20 septembre. Visite du CC Pépin Lehalleur, en route vers Alger. C'est mon premier contact avec la Marine gaulliste. Lui est un type en or, qui n'a jamais cessé de toiser la mer, qui a été coulé et blessé et qui n'a jamais tiré sur un Français. Il est d'accord pour une révision des grades si on lui en donne l'ordre...

10 octobre. Je viens de faire, avec l'épouse, un petit voyage à Alger, pour répondre à l'aimable invitation de l'Amiral Gervais de Lafond. Ce fut matériellement parfait : auto sans panne, chauffeur excellent, hospitalité luxueuse, tant chez les Rascoll à El Maten (les beaux-parents d'un de mes officiers), que chez l'Amiral avec vue splendide sur la montagne chez l'un, sur la mer chez l'autre.

Voyage idéal par la corniche, arrêt à Tizi Ouzou chez les Rolland... Mais l'impression morale est désastreuse. Giraud fait vraiment l'unanimité sur son insignifiance. Deuxième constatation, il y a toujours deux marines, celle des « porteurs de perchoir » et l'autre. Leur fusion est à peine commencée. Le « Curie », gaulliste, arrivant à Alger, est allé s'amarrer à côté des sous-marins anglais et non à côté des Français... Des marins gaullistes sont venus chanter l'Internationale sous les fenêtres de l'Amiral, d'où bagarre avec le poste de garde ; un second maître du Curie a été passé à tabac par des non Gaullistes... Pépin Lehalleur avait enlevé son perchoir (JF : sa croix de Lorraine) pour aller dîner sur la Jeanne d'Arc, il s'est fait engueuler par ses amis gaullistes ...et l'a remis."

JF : Le positionnement politique était la grande question. Le cousin de Jean, Albert Ledoux, avec qui il était très lié, ambassadeur en Argentine, a été une des seules relations proches de Jean à rejoindre de Gaulle en 1941. Surprise dans sa famille, surprise pour Jean, mais lui était avec femme et enfants à Buenos Aires, ce qui pouvait aussi réduire ses états d'âme.

JP : "Je lis en ce moment un livre fort bien pensé – (il pense à peu près comme moi (sic)), œuvre -chose curieuse- de deux Anglais qui ont séjourné en France jusqu'à fin 42 et dont la prose, non suspecte, est parfaitement équitable pour nous et fait justice des innombrables bobards de la BBC" « Hitler divided France ».

J'ai vu longuement Lemonnier ; il se défend comme il peut, mais la Marine est assaillie de tous les côtés. Il lâche un Amiral de temps en temps, comme on lâche un morceau de viande aux loups poursuivant un traîneau...

J'ai trouvé Lemonnier un peu lassé malgré son activité ; « ces messieurs au perchoir » ne le considéraient que comme une « étape ».

Pourtant il n'est pas mauvais de souligner que le débarquement en Corse a été effectué sans un bateau gaulliste, par le Casabianca, le Fantasque, le Terrible, la Jeanne d'Arc et le Montcalm !

J'ai déjeuné avec Delpeuch qui me raconte l'histoire des Antilles. Au moment des rapatriements d'Angleterre, début Janvier 1943, il y eut 43 des 45 officiers qui ont rallié Giraud.

Le retour de la Jeanne d'Arc des Antilles a amené un phénomène similaire ; le choix était plus difficile car les premiers ralliés en AFN l'ont été au nom du Maréchal, tandis que pour ceux des Antilles on leur demandait de se rallier au Front Populaire. La Jeanne est donc partie avec trois officiers et quatre mécaniciens, le reste des officiers lisant des romans sur la plage arrière... Ils ont bien participé aux quarts, pour rendre service... Mais sans signer le journal de bord.

L'Amiral Robert avait aux Antilles une très grosse situation (fidèle au Maréchal), et les Américains ont de l'estime pour l'homme qui, sans moyens, a tenu en échec le « State Department ».

JF : Jean reprend à Bône une activité militaire et semi-civile, veillant à remettre en activité le port de commerce, à récupérer aux Anglais les infrastructures réquisitionnées. La fin des bombings, la victoire de Tunisie et le temps qui passait ont permis à Jean d'améliorer les relations franco-britanniques tout en gardant sa volonté de faire respecter l'état de droit français.

Jean note que le Général Newth et quelques autres avaient fini par comprendre : « qu'on pouvait être fidèle à Vichy et approuver sa politique, sans être pour autant ami de l'Allemagne nazie ».

JP : "Je me suis, aussi, bien entendu avec le Captain Dickinson.

Il promet pour l'après-guerre tout le secours possible à la France.

S'ensuit le dialogue suivant : JP : " so you say now ... " CD: " you devil".

JP : " I remember 1918...you acted as enemies of France the day after the armistice.". CD : " did we? But this time..."

JF : Dans ses notes, Jean fait aussi un point sur la situation indigène dans la zone de Bône. Il n'a jamais fait de déplacement armé et ni lui ni personne de son entourage ne s'est senti menacé. Cela ne veut pas dire que l'état d'esprit soit bon et Jean de rapporter deux agressions très graves ; une caravane qui a tenu en échec gendarmes et Caïd et un sous-officier indigène qui a assassiné un sous-officier français et a pris le maquis avec un fusil mitrailleur... « *Le personnel ouvrier du port est manifestement la proie d'une propagande communiste ; l'état d'esprit est plus mauvais qu'en 1939 et les dockers réclament pour le plaisir de réclamer* ».

Mais Jean n'évoque pas le manifeste du peuple algérien du 10 février 1943, ni la tentative d'assimilation promue par Catroux et annoncée par de Gaulle dans son discours de Constantine le 12 Décembre 1943.

Le CNFL annonce que 65000 Algériens musulmans vont devenir français ; trop peu et trop tard diront les historiens. Bref, Jean était de conviction naturelle « Empire français » et n'évoque les mouvements sociaux perceptibles, que promus par les Communistes et/ou... les Américains et les Anglais.

D'autres notes de Jean font le point sur l'activité de défense et le stress continu pendant sa période de commandement :

JP : "309 alertes, 180 bombardements, 117 avions abattus dont 47 par la DCA française (remerciements au commandant Laure), et par la DCA anglaise et 73 par la chasse RAF".

JF : Jean relate aussi la guerre des portraits et sa décision :

JP : « Les portraits du Maréchal Pétain ont eu la vie très dure. Pour faire avaler la pilule, Giraud avait prescrit la suppression de tous les portraits y compris le sien » ... Le sacrifice personnel n'était pas grand car le sien n'était nulle part et celui du Maréchal était partout.

En ce qui me concerne, j'ai gardé dans mon bureau, jusqu'à mon départ, le portrait du Maréchal et celui de l'Amiral Darlan ».

JP : Le Tourville.

“J’ai donc quitté Bône le 23 octobre 1943, en auto et seul pour rejoindre, à Casablanca, mon nouveau domicile. Et c’est à bord du Tourville, que j’ai reçu les deux papiers ci-dessous, auxquels je ne m’attendais pas, mais, après tout, je ne les ai pas volés. Ils serviront de cul de lampe final au terme de ces notes sur mon séjour à Bône.

Citations reçues :

« Alger le 3 nov 1943. Le Contre-Amiral Lemonnier, Chef d’Etat-Major Général de la Marine cite à l’ordre de l’armée le Capitaine de Vaisseau Planté...Commandant de la Marine à Bône de Septembre 1942 à Octobre 1943, a conduit avec énergie et initiative la participation de son secteur aux opérations de Tunisie, animant de sa propre ardeur tous les organismes placés sous ses ordres.

Commandant d’armes d’une place sévèrement bombardée à de nombreuses reprises, s’est imposé à tous par son autorité calme, son jugement et son sens élevé du devoir ».

« Constantine le 23 octobre 1943 (PO 2451)

Le Général PJ André commandant la Division territoriale de Constantine...Le Général...tient à adresser au Capitaine de Vaisseau Planté ses vifs remerciements pour les éminents services qu’il a rendu, notamment depuis le 8 novembre 1942 tant comme commandant du secteur côtier que comme Commandant d’Armes de la place de Bône.

Il y ajoute ses félicitations pour les brillantes qualités de tact et d’heureuse compréhension, grâce auxquelles il a su, dans ses fonctions particulièrement délicates, s’imposer indiscutablement aussi bien aux troupes de l’armée de terre placées sous ses ordres qu’à la population civile de Bône. Le Général rend également hommage aux belles qualités de calme et de sang-froid manifestée par le CV Planté lors des nombreux bombardements, ainsi qu’à l’habileté avec lesquelles il a réussi, tout en subvenant aux besoins des armées alliées, à maintenir intact le principe de la souveraineté française”

JF : Ces témoignages ont mis un peu de baume au cœur de Jean, en particulier quand on fait état de son tact et de son habileté à maintenir intact le principe de la souveraineté française dans des conditions proches d’une occupation anglo-américaine plutôt que d’une libération de la France.

D’autres témoignages civils montrent qu’il a essayé d’intervenir, parfois avec

succès, pour limiter les jugements arbitraires des nouveaux tenants du pouvoir. Je cite aussi ce commentaire amusant et ironique de Jean sur la Résistance :

JP : « Si la Résistance consiste à violer les termes de l'Armistice, mon commandement à Bône était - comme toute l'Algérie - résistant ; car il patronnait le camouflage de matériel de guerre, de canons par exemple. Cela m'a permis, longtemps après la guerre, de décerner à l'un de mes anciens officiers un "certificat de résistance".

J'ai été nommé Commandant du Tourville en Octobre 1943.

Après Bône c'était un changement radical d'existence et c'est en pleine euphorie que je l'abordais, après trois postes à terre, à Londres, à Vichy et à Bône. Je n'y comptais plus guère, d'autant plus que les épreuves de la Marine avaient beaucoup réduit le nombre de commandements à la mer. Et j'espérais, avec un bateau sous les pieds, échapper à cette atmosphère de guerre civile qui régnait à Bône ;

Cet espoir n'a été que partiellement réalisé. Les notes qui suivent sont extraites d'un journal qui reflète surtout l'impression produite par les événements d'Alger et de France, de mon agenda de 1944 dans lequel je notais les événements du bord et aussi de ma correspondance avec Vivette.

Alger. Lettre No1 : Ma belle, que je vous parle d'abord des affaires sérieuses, celles de la mangeoire ; nous avons acheté au long de la route des œufs, à 3fr l'unité ; j'en ai offert quelques douzaines à Madame l'Amirale, avec le poulet suivant :

"En d'autres temps, pendant la route, je vous aurais cherché des fleurs, Mais j'ai pensé qu'en ces jours de malheur, quelques œufs feraient mieux sans doute, votre bonheur".

JF : Il lui a aussi envoyé des fleurs...

Autre lettre...***JP : "Quelques histoires corses : impossible de faire rendre les armes imprudemment distribuées ; quelques 600 Corses ont effectivement fait la guerre aux Boches, le reste a gardé les mitraillettes dont on fait de joyeuses pétarades dans les villages. « Nous en avons besoin pour les prochaines élections" disait un de ces « patriotes » du maquis... »***

JP : “Oran. Lettre No2 : Ma petite Vivette, je vous écris d’un bureau de la marine avec vue sur la rade, bien entendu, comme à Alger, mais c’est moins pittoresque et vous n’y êtes pas...J’ai vu sur un promontoire près de Tipaza, les ruines d’une basilique chrétienne...Cela doit dater du 3 ou 4^{ème} siècle et l’on voit déjà à ce moment la coutume du cimetière autour de l’église, avec des tombes, probablement celles de boyards de l’époque ou de prêtres dans l’intérieur du monument.

Les Parpailots qui prétendent représenter la tradition chrétienne dans sa pureté initiale devraient donc – le plus tard possible – mettre la momie de Boegner sous la chaire de Cortambert... (Boegner Président de la Fédération protestante de l’époque).

A Oujda. Je suis allé ensuite déjeuner chez Misoffe. Il y avait là le docteur Le Chuiton et son adjoint, un toubib gaulliste à 4 galons, qui avait dû commencer cette guerre comme Caporal infirmier probablement et qui veut bien se contenter aujourd’hui du premier grade d’officier supérieur. Dans cette ambiance familiale, dans ce patelin où on voit passer beaucoup de gens venant d’AEF et d’Espagne ou d’ailleurs, Misoffe est en pleine diplomatie du matin au soir, conciliant tous les passés et le présent avec une habileté de Monsignore italien. Tout le monde dine chez lui : « Si j’avais pensé il y a quinze jours que je serai reçu par un marin ! » s’est écrié, dans l’euphorie des liqueurs, le Général Leclerc sous les ordres duquel sert un fils Misoffe.

Tout le monde va le voir et il n’a pas moins vu le Mufti, le Rabin et Montvert que l’Evêque...Tout cela tend à faire avaler de Gaulle présenté comme le dernier rempart de l’ordre et de la chrétienté...Je ne suis pas très convaincu, mais tout cela est intéressant et fait passer le temps.”

Casablanca. Mon voyage s’est très bien terminé, la voiture ayant merveilleusement marché, jusqu’au bout. A Fez, les alliés étant partis, nous avons pu être logés dans un excellent hôtel et, à la suite d’une manœuvre diplomatique considérable, Meschino, mon chauffeur, et l’auto, ont passé une nuit excellente, dans le repaire de nos ennemis intimes, à la gendarmerie. Visites à Delaye et Bourgoïn.

Diner et coucher à bord du Tourville.

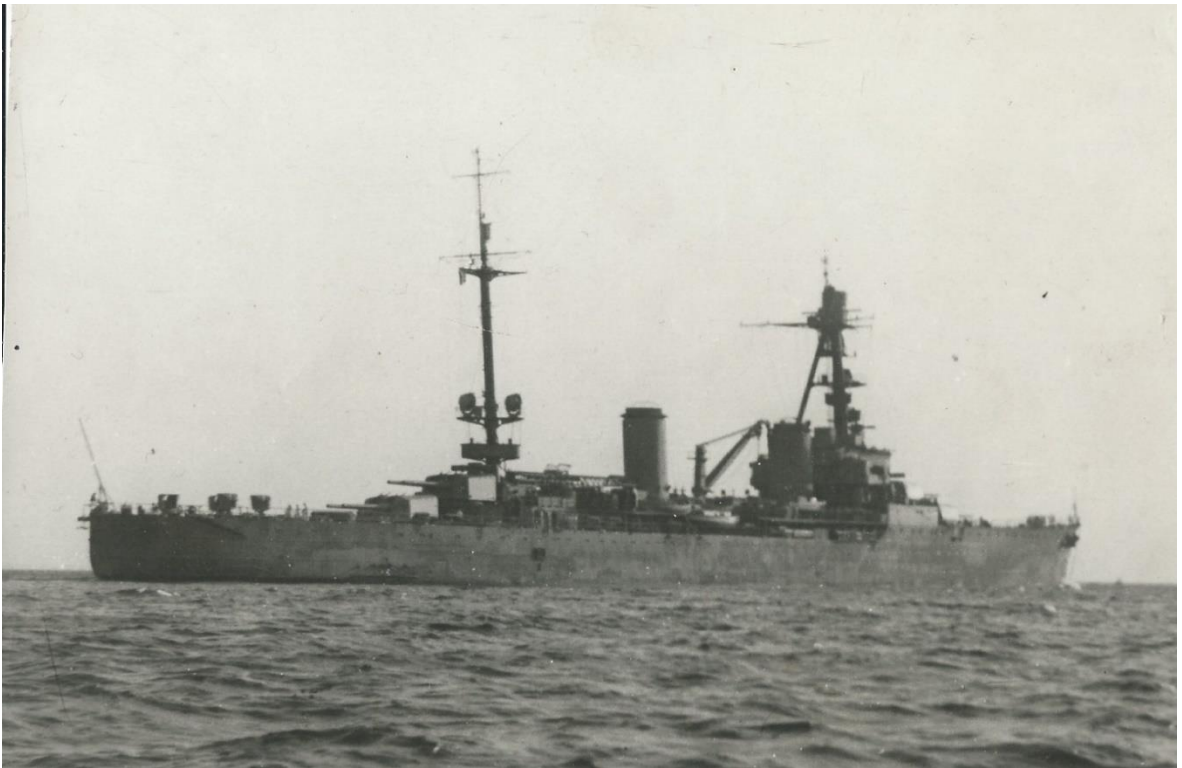
JF : Jean, avant son départ pour Dakar, prend quelques contacts familiaux ou amicaux : Mme Roger de Bary, Lionel Martin, Guy de Cazenove, Mr Bonzon, le pasteur Gounelle... J’ai choisi de noter, en clair, tous les contacts de Jean, qui, le plus souvent dans ses lettres soumises à la censure, mettait

des noms codés pour la seule compréhension de Vivette.

Ces noms n'apparaissent, en général, que dans son agenda personnel et ils témoignent du nombre de contacts que la fonction de Jean impliquait.

Le 3 Novembre 1943, son chauffeur repart pour Bône avec Costet;

Le 10, la guerre, façon marine, reprend pour Jean du côté Atlantique : : appareillage, appels aux postes d'évacuation, exercices aux postes de combat etc...



JP : “Le Tourville.

Je prends mon commandement le 1er Novembre 1943. Le Tourville appartient à la catégorie des croiseurs dits de 10.000 tonnes. Il n'est donc pas neuf et il n'a pas été amélioré.

Je lis dans mon journal le 23 Novembre : il est myope (pas de radar), sourd (pas d'asdic), paralytique (chaudières déficientes), manchot (DCA faible), ataxique (manque de liaisons intérieures), anémique (équipage restreint) mais c'est quand même un bon bateau de mer, capable de donner 20 nœuds et doté d'une bonne artillerie.”

JF : A Dakar Jean va découvrir l'impossibilité de communication avec la

marine gaulliste, qui recrute dans les équipages des bateaux de la Force X, qui vient d'arriver d'Alexandrie par le Cap, après trois ans d'inactivité forcée. Débauchage ou désertion, l'effet n'est pas superbe pour la discipline ou le moral des équipages. Jean reviendra sur ce terme de désertion :

JP : « Déserteur est un terme outrancier.

mais, s'il n'y a pas de désertion à proprement parler, il y a au moins indiscipline, désorganisation, affaiblissement d'une organisation militaire en temps de guerre, ce qui équivaut à une désertion ».

La vague de désertion qui sévissait lors du séjour du Tourville à Casablanca a entraîné 42 hommes, dont la moitié seulement a été remplacée ; dans leur majorité ces « déserteurs » étaient de mauvaise conduite et leur départ serait plutôt un bénéfice si l'effectif n'était aussi restreint et si l'exemple de leur relative impunité n'était aussi fâcheux en accréditant l'idée qu'on peut, en se débrouillant, changer de bâtiment.

Le scandale des bureaux de recrutement gaullistes continuait en effet en dépit des accords les plus solennels. Il y a notamment à El Hank un bataillon de Fusillers Marins gaulliste qui continue son recrutement à Casablanca...et le Corps Franc d'Afrique a beau être dissous, il a toujours rue du 4ème Zouave un immeuble portant : « Corps Franc D'Afrique » en lettres énormes avec bureau de recrutement !

Question de tenue aussi : dans la mesure où la bonne tenue a une influence sur l'état d'esprit et où chacun devient l'homme de son uniforme, je trouve une situation déplorable. Il est à peine exagéré de dire que nos marins, sauf lorsqu'ils vont à terre, n'ont plus d'uniforme. La pauvreté des tenues à bord est réelle mais leur variété est pire : pantalons bleus et blancs, shorts bleus, blancs et kaki, tricots rayés, tricots anglais, chemises coloniales blanches, bleues ou kakis, vareuses blanches et bleues, brodequins ou souliers blancs, sandales, sans compter les « battle dress » de nos 97 naufragés d'Alexandrie.

Tout cela, qui est réglementaire ou tout au moins qui a été distribué régulièrement, fait un affreux mélange de tenues qui exclut pratiquement pour chaque homme et pour l'ensemble de l'équipage toute apparence militaire.”

JF : On retrouve un point fort du caractère de Jean : un goût pour l'ordre et pour la bonne tenue, induisant potentiellement discipline et esprit de corps.

JP : ” Le Groupe. Le groupe comprend, avec le Tourville, le Suffren (CV

de Bourgoïn) et le Duquesne (CV Maerten). La division est commandée par le Contre-Amiral Emile Barthes qui a sa marque sur le Suffren. La marine en AOF est sous les ordres du Vice-Amiral Collinet.

Tous gens hautement estimables et sympathiques, mais j'ai, depuis Bône, un faible pour Maerten.

D'autres croiseurs sont venus occasionnellement renforcer la marine en AOF comme « la Gloire » (CV Adam), le « Georges Leygues » (CV Laurin) et aussi le « Jeanne d'Arc » (CV Delpéuch).

JP : La mission des croiseurs sera la patrouille en Atlantique destinée à intercepter les corsaires allemands et plus spécialement les cargos qui font, par le cap Horn, le trajet de Bordeaux au Japon afin de ravitailler ce dernier en matériel précieux. La division n'opérera jamais en groupe mais toujours par bâtiment isolé ; les patrouilles durent de quatre à cinq jours, avec le privilège d'un beau temps perpétuel. Contre les sous-marins nous n'avions comme arme de défense que notre vitesse... et puis la mer est grande...

13 Novembre. Arrivée à Dakar, visite à l'Amiral Collinet.

15 novembre. Conférence sur le tir contre la terre. Visites au Général de Boisboissel, au Général Dagnan, à Péries et à Delattre. Déjeuner à bord du Suffren avec Maerten.

17 Novembre. Exercices. Reconnu un voilier portugais en route SO.

17 Novembre. Lu le papier de Glassford: on ne fera que nous mettre de la DCA. Plus d'espoir d'aller aux Etats Unis comme espéré.

21 Novembre. Arraisonné un cargo irlandais.

23 Novembre. Visite à l'Amiral Dillard; première mission dans le pot au noir; rien vu, sauf aux abords immédiats de Dakar.

25 Novembre. Conférence sur la chasse aux corsaires. Déjeuner avec Dillard et Maerten sur le Suffren.

28 Novembre. Arraisonné « la Guinée », bateau portugais.

Lundi 29 Novembre. Sous-marin signalé dans le coin SE de notre zone,

Mardi 30 Novembre. Arraisonné de nuit un bateau allant vers Le Cap, mis le cargo dans la lune mais cela m'amène à me mettre par son travers pour gagner une position plus favorable.

1^{er} Décembre. Arraisonné le cargo espagnol, « Monte Javalon » allant de Bilbao à Buenos-Aires.

9 Décembre. Arraisonné le « Cabo Verde » allant de Lisbonne au golfe de Guinée. 11 Décembre. Arraisonné le « Monte Albertia ».

13 Dec. Amarrage mouvementé à Dakar, l'hélice bâbord externe refusant de s'arrêter ; pas de mal, sauf la bouée du Duquesne...

JF : Ce métier de chasseur de corsaires continue et à chaque retour à Dakar, conférences et contacts multiples : Collinet, de Forges, Delpeuch, Jaujard, de Metz, Reboul...

Fête à bord de la « Jeanne d'Arc » pour la Ste Barbe et la St Eloi.

Lundi 6 Janvier : Réception chez l'amiral Glassford.

La politique reprend ses droits et Jean commente avec tristesse, acidité ou colère, ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il lit...

JP : " Nous voici pourvus d'un pseudo ministre, un nommé Jacquinot, inconnu de la veille ; il paraît que c'est un parlementaire modéré. Quoi qu'il en soit, il y a au moins un avantage à la nouvelle organisation, c'est qu'elle sépare la Marine de la Défense Nationale et cesse de la mettre sous la coupe de gens systématiquement hostiles. Dans le bureau du Sous-Chef d'Etat-Major en AOF, on voit un tableau : un pavillon tricolore, avec dans la marge, en bas : « J'ai fait don à la France de ma personne » ; car c'est ainsi qu'a été exécuté l'ordre de supprimer les portraits du Maréchal...

Je viens de lire la lettre adressée par De Forges au Chef d'Etat-Major Général au sujet de sa parution devant la commission d'épuration ; voici la fin de cette lettre : « Parmi les commissaires, se trouve siéger un Capitaine en tenue, alors qu'il s'agit d'apprécier des faits reprochés à des officiers supérieurs ou généraux. Les comparants n'ont aucune des garanties élémentaires accordées aux criminels de droit commun. Le dossier ne leur est pas communiqué au préalable ; la liberté de faire citer des témoins ne leur est pas laissée et l'assistance d'un défenseur n'est même pas envisagée pour ceux qui pourraient en éprouver la nécessité ».

15 Décembre 1943. L'Amiral Collinet vient de réunir les Capitaines de Vaisseau. Il revient d'Alger où il n'a été convoqué que pour la question des portraits du Maréchal ; leur remplacement par des pavillons français a, paraît-il, fait scandale chez ces messieurs d'Alger qui y ont vu une nouvelle preuve du fascisme des marins. L'Amiral nous a dit que tout le courrier officiel de la Marine était censuré ; qu'il y avait sur chacun de nous des fiches si complètes qu'on ne pouvait en avoir d'aussi parfaites sur l'ennemi...

Il paraît que la mise à la retraite de l'Amiral Godfroy et de l'Amiral Michelier a fait des drames à Alger entre De Gaulle, Giraud et Jacquinot, mais les salopards l'ont emporté naturellement ; on se console par cette formule : « On veut des têtes nous donnons des

cadavres ». C'est peu aimable pour des chefs en activité mais cela veut dire qu'ils sont tout près de l'âge de la retraite.

16 Décembre 1943. Visite de R... (JF : qui est-ce ?) qui arrive des Bermudes, Gibraltar et autres lieux. Il a reçu à sa table des Amiraux et Gouverneurs anglais qui lui ont dit qu'il faudrait traiter avec le Maréchal ; alors pourquoi le salissez-vous ? Réponse : « c'est la politique ».

Il me confirme aussi l'histoire du Sultan du Maroc, qui furieux du départ de Noguès, partait pour le Maroc espagnol, a été rattrapé à Taza et ramené en forteresse volante à Fez.R...m'affirme que dans le dernier remaniement qui a abouti à la nomination du Ministre Jacquinot, la liste prévue initialement comportait Marty comme Ministre de la Marine et que ce sont les Communistes, eux-mêmes, qui ont jugé que c'était vraiment trop gros.

17 Décembre. Dîner hier soir avec Maerten, Collinet et sa femme ; l'Amiral confirme qu'il avait été sérieusement question de licencier la Marine, les officiers aux champs avec les hommes, les bateaux gardiennés, dans un fond de port...Il a aussi été proposé, pour faire mieux, « la fusion » sans doute, de rétrograder d'un grade tous les Vichystes pour leur apprendre à n'avoir pas su désert.

L'Amiral Lemonnier n'a pas le temps de s'occuper de la guerre, passant ses journées à défendre ses officiers contre la pluie des délations journalières.

Collinet donne les chiffres de la Marine à Londres : 1200 personnes pour 800 qui naviguent ; tout cela s'est déversé à Alger où il a fallu les caser ; d'où le grand nombre de perchoirs dans les bureaux...

18 Décembre. Déjeuner sur le Georges Leygues ; Jaujard raconte ses discussions sur l'armistice avec les Américains : « Vous avez le droit de capituler aux Philippines, les Anglais ont eu ce même droit à Singapour et à Hong-Kong, mais nous seuls, les Français, devons nous faire tuer sans capituler... »

25 Décembre. Déjeuner avec Tannenberg, Bourgoïn et Delpeuch. Bourgoïn confirme la situation considérable de l'Amiral Robert aux Etats Unis et la possibilité d'en faire le successeur de Darlan.

26 Décembre. Déjeuner avec De Forges et Bourgoïn. On parle beaucoup du Général de Lattre de Tassigny qui est allé en Angleterre et qui serait apte à remplacer de Gaulle dont les Américains et les

Anglais auraient assez.

Giraud ayant pitoyablement échoué, De Lattre serait le « coming man « On dit qu'il est un peu fou, mais quand on voit ce que font les gens sensés » ...

30 Décembre. Messieurs d'Astier, Bloch et le Général Weiss ont fait, il y a quelques jours, une manifestation en hommage à l'assassin de l'Amiral Darlan ! Dans un an on inaugurerait sans doute sa statue...

Ainsi se termine l'année 1943 avec son alternance de patrouilles et de séjours au mouillage. Je garde le précieux souvenir du réveillon de Noël au carré des officiers, qui avaient bien voulu m'y inviter ; on y servait un gigantesque poisson sur une planche à repasser ; on y chanta quelques chansons dont " le 31 du mois d'Août " qui fut très bien absorbé par l'officier de liaison britannique...

Année 1944. Les discours proclament à l'envie que l'année sera décisive. J'ai été frappé par une déclaration, faite à la radio, d'un gouvernement belge émigré disant qu'il avait longtemps hésité avant de faire une telle déclaration mais que maintenant il était en mesure de parler de la très prochaine libération de la Belgique. Il ajoutait qu'il remettra ses pouvoirs aux mains du Roi. Heureuse Belgique !

JP : A partir de 1944, je suis en mesure, grâce à mon agenda de bord, de citer des faits concernant la vie à bord, ce que je n'ai pu faire que très incomplètement jusqu'ici. C'est ainsi que j'ai noté les sorties de groupe en autocar avec le lieutenant Foillard et une trentaine d'hommes ou des sorties de pêche, mais aussi des questions techniques comme l'installation de quatre bofors.

L'ingénieur Pélian paraît comprendre mes raisons pour ne pas mettre les bofors près de la tourelle 3 et les grouper près de la grue, pour assurer plus aisément leur commandement.

4 Janvier 1944. La chaudière auxiliaire, 15 tonnes dans les hauts, qui n'a pas marché depuis 1940, pourrait être débarquée avec avantage.

5 janvier 8h30. Tournée pour voir le tamponnage des chaudières. Déjeuner sur le Suffren chez l'amiral Barthes.

6 Janvier. Réunion sur le Suffren sur les méthodes d'arraisonnement. 20h, dîner chez l'Amiral. 7 Janvier. Casiers à homards déposés à la Madeleine... Mais l'agenda ne dit pas combien on en a capturé.

20 heures dîner chez De Forges. 8 Janvier. 10h inspection de l'Amiral. Visite du commandant de « l'Amazone » (LV Guépin). 20h dîner chez Bos, (frère de mon camarade de promo).

JF : On voit dans les notes de Jean que le travail technique prend une plus grande place que ne le laisserait penser ses nombreux commentaires politiques. En fait, un vaisseau c'est comme une usine, très technique qu'il faut faire avancer et protéger et dont on doit garder la vocation d'artillerie efficace et mobile. Mais comme ce sont plein d'actions normales, il est rare de voir Jean détailler ses rendez-vous techniques et on ne trouve ce type de détails que dans son agenda de 1944. Et c'est pour cela que j'ai choisi de les citer. Pour autant, les commentaires politiques reviennent souvent. En ce début 1944 Jean note :

JP : « La soviétisation de l'Europe fait de notables progrès. Dans les Balkans, il semble bien que la guérilla nationaliste de Mikailovitz, pur patriote serbe, fasse place à celle d'un certain Tito, promu Maréchal, malgré l'obscurité de ses origines et flanqué d'une mission russe et d'une mission anglaise »

La radio de Brazzaville, et celle d'Alger, sont quasi soviétiques, citant des extraits d'articles d'Illia Ehrenbourg. A Alger, on a donné aux enfants comme sujet de composition : « une lettre à Staline. »

Les motions les plus sanguinaires sont déposées contre les gens de Vichy, par une poignée d'énergumènes, au point d'émouvoir le grave « The Economist » de Londres : un article très curieux intitulé "Brumaire 18 at Algiers" y montre de Gaulle comme Bonaparte en 1799 liquidant ses rivaux du Comité...L'analogie se poursuit entre le Sénat constitué peu après le coup d'état et l'Assemblée Consultative.

Enfin l'article parle de l'épuration et on craint que :« Instead of a radical but calm overhaul of the administration, the campaign may degenerate into a hysterical hunting of individual scapegoats ».

Dans un autre article intitulé « The future of France » je lis ceci " : In the social and political fields, the outlook is dark, the insistence in Algiers on purging and the rising ferocity of the clamours of death sentences for "traitors" (c'est l'Anglais qui met le terme entre guillemets), bode very ill indeed for the restauration of tranquility and tolerance in postwar France". C'était assez bien prévu. La radio de Brazzaville se plaignait amèrement, il y a quelques jours, des Etats-Unis accusés de tiédeur envers les patriotes ».

Lundi 10 Janvier 1944 ; entrée au bassin de radoub à midi. Visite du bateau ; suintement de mazout et de gaz oil ; peinture en bon état relatif. 11 Janvier sortie du bassin.

Déjeuner avec Duvignaux. Il me confirme l'histoire de la messe de minuit, dite dans le grand salon de l'Amirauté à l'intention de nos morts et spécialement de l'Amiral Darlan ».

Duvigneaux estime qu'il n'y aura jamais la moindre fusion entre les deux Marines, (du reste il n'y a que 57 types de l'active, en tout, chez les officiers de Marine gaullistes) et il ajoute aussi que nous sommes des « condamnés ».

13 Janvier. Reçu à diner 9 officiers : Leblanc, Le Christen, Cremery, Hurbin, Kerverseau, Josselin, Foillard, Guillemin, Carrieu. Hurbin raconte des histoires sur Muselier dont il a été aide-de-camp à Marseille ; il ne conteste pas ses défauts mais il a été sensible à sa séduction et rejoint souvent Maerten dans ses appréciations.

Hurbin assistait à la capture du camp gaulliste à Alger. Muselier passa l'inspection des troupes, prit le drapeau à Croix de Lorraine le roula, et le mit de côté en disant "Je le reconnais" et il embarqua son monde dans les camions... Lâché par le pauvre Giraud, Muselier vint lui faire sa visite d'adieu : "Je me retire en Angleterre, où j'ai beaucoup d'amis ; c'est tout près de la France, où je pourrai rentrer avec les troupes de débarquement » et que ferez-vous demande Giraud ; « Je décrèterai l'état de siège". « Embrassez- moi » ...

Hurbin raconte aussi une visite que Muselier fit à Paris en 1939, ne faisant antichambre nulle part, même pas chez Paul Reynaud et il n'était, à ce moment-là que le commandant de la Marine à Marseille !

Samedi 15 Janvier. Confié à Maerten les lettres 17, 18, et 18bis, plus deux paquets pour Vivette; ainsi on profitait d'un voyage d'un ami pour acheminer le courrier en toute sécurité.

16 Janvier. Agréable dîner hier chez Madame Reboul. Le colonel Dumont raconte ses souvenirs de Chine, quand, juste avant la guerre, il était Conseiller Militaire de Tchang-kaï-Chek. Un jour il lui exprime quelque critique au sujet de ce qu'il avait vu au front. « Ce n'est pas ce que le Général responsable m'avait exposé ». Convocation du dit Général : « Vous m'avez écrit telle chose, est-ce exact ? ». « C'est-à-dire que... » Enfin ce n'était pas exact et le Généralissime prend son revolver et abat dans son bureau le délinquant ...devant Dumont... ».

17 janvier. 7h, appareillage ; cette fois- ci, nous sommes assez bien documentés sur les forceurs de blocus ennemis ; nous avons les silhouettes de 7 d'entre eux; l'avion d'escorte nous quitte. Sous-marin

signalé près du cap Blanc à 19heures. Réglé les machines pour la nuit : 155 tours extérieur et 115 tours intérieur. 20h30 : ordre de rentrer à Dakar !

JP :18 Janvier 1944. Amarré 11h30. Visite de Collinet. Visite de Laurin, qui prend le commandement du Georges Leygues.

25 Janvier : le Sire de Gaulle est venu à Dakar ;

J'ai vu le « grand homme » qui joue les Bonaparte aux yeux de certains ; ce n'est pas ce Napoléon du pauvre qui fera l'union, en dépit de tout ce Tam- Tam organisé autour de lui ; en tout cas il ne me rallie pas.

Cérémonie au monument aux morts :

Le grand homme met les bras en V ; cette pitrerie déchaîne la foule des adorateurs. La France combattante des non-combattants les plus résolus de Dakar, postés au premier rang ; on voit quand il s'approche des femmes réellement en extase, le casque de travers, battant des mains, pleurant...sancta simplicitas et puissance de la BBC...

Entretemps ,101 coups de canon sont tirés ; c'est la deuxième fois que cela a lieu à Dakar. La première fois, c'était pour saluer les cendres de Napoléon, quand « la Belle Poule » vint mouiller sous Gorée.

Présentation en liberté des autorités au Gouvernement Général ; le Gouverneur rigole derrière son lorgnon en voyant les marins abhorrés conduits à cette espèce de Canossa.

Le lendemain, revue des troupes ; les nègres électeurs sont dans les tribunes, alors que les officiers supérieurs piétinent au soleil ; on n'aurait pas vu ça sous le Maréchal. Ensuite, discours aux officiers, à la Chambre de Commerce, (l'orateur s'étant assuré de la présence des officiers de marine). Enfin, l'après-midi, visite des quatre grands bâtiments présents sur rade...

C'était une manifestation, une vengeance de l'humiliation de Septembre 1940, une tentative pour s'affirmer en milieu hostile ! L'accueil, chez moi tout au moins, a été aussi glacial que possible ; j'avais éliminé deux officiers résolus à ne pas lui serrer la main, cinq ou six étaient favorables ; les autres, tout aussi hostiles que moi, ont été tout aussi lâches...

Que pense Monsieur l'Equipage de tout cela ?

Gagnons-nous ou perdons-nous à ces exercices d'assouplissement ? De Gaulle a fait à l'équipage un petit discours, parfaitement banal sur la guerre ; je craignais bien pire...Enfin cette affreuse corvée n'aura pas été trop longue et j'aurai fait « comme mes chefs ».

De Gaulle s'exprime facilement, mais c'est bien la vingtième fois qu'il fait ce discours : il parle assez objectivement du passé, des deux politiques possibles à l'armistice : la capitulation ou la guerre, quand même ; cette dernière paraissant justifiée par les événements.

(il oublie simplement que c'est la capitulation qui a préservé l'Afrique où il péroré en ce moment). « Mais il faut oublier le passé, le présent c'est la guerre qui n'est pas finie... ». Enchaînement sur un couplet démagogique militaire ; les troupes qui ont défilé ce matin sont des troupes superbes etc... Enfin, pour terminer, un couplet sur l'avenir, des plus nébuleux... Tout cela paraît assez acceptable ; on ne parle pas des "traîtres de Vichy" ; il n'y a pas de menaces de mort ou d'épuration... Mais cette modération verbale jure avec les actes".

JP : "27 Janvier. Inspection des postes d'évacuation avec ceintures de sauvetage et vérification des bracelets d'identité en métal ; exercices divers, tirs d'essai des bofors ; dîner à bord : Rivière, le colonel Dumont, Laurin, Péries, de Muizon, Philippe, de Forges, Cadoret et Parion. Dimanche 23 Février. Déjeuner chez les Reboul. C'est par l'intermédiaire de Jaujard que j'ai connu ce ménage charmant - et bien entendu parpaillot- dont la grande hospitalité m'a été précieuse pendant tous mes séjours à Dakar.

28 Janvier. Exercices divers : embossage, prise de coffre...Je profite de ces manœuvres sur rade pour faire un tour dans la machine, où je ne vais jamais à la mer. 17h30 : tirs de 75 et de 40. Mis à 19 nœuds après les tirs.

29 Janvier Midi. Essais des bofors. Dimanche 30. En raison de la présence de sous-marins dans notre zone, augmenté la vitesse de 17 à 19 nœuds ; pris un graphique qui nous fait faire 17 nœuds sur route moyenne. Cauvet, chef du service machine, demande à ne pas trop différencier les machines pour ne pas forcer la rue 3 qui alimente la machine avant et qui est la plus mauvaise ; mis 10 tours de différence au lieu de 20. 10h15 : avion signalé en difficulté à 40 miles de nous. Mis le cap sur le point signalé à 21 nœuds ; je fais observer. Je fais préparer une exploration autour du point signalé avec un cercle de visibilité de 7 milles. Aperçu « le Montcalm » avec qui nous partageons la zone à explorer. Échangé signaux. 15h : terminé pour l'avion, bien rentré...

31 Janvier, 12h. Dérouté pour sous-marin signalé comme pouvant se trouver sur notre route s'il fait 12 nœuds. Mis à 25 nœuds pendant trois heures puis à 18 nœuds à la nuit.

***Mercredi 2 Février. Escale à Freetown ;
Mouillé en rade à 10h. accompagné du CC. Hallé. Visites officielles au
Commodore à « l'operation room » et au « Government House ».
Le CV Deprez me souhaite un agréable séjour à Freetown. Vérifié plus
tard que le ton était ironique. Retour du Commissaire : 1000 livres pour
le bateau, 2 livres pour moi, 4 livres pour ma table ! On se fout de nous...
La déception a été grande ; il faut dire que Freetown comparé à Dakar
regorgeait de marchandises diverses et que tout le monde espérait
plus ou moins en profiter.***

***3 Février. Pris quelques mesures pour soigner le moral ; dis de faire des
remboursements de caisse d'épargne pour compenser le petit nombre
de Livres et permettre des achats à la coopérative. Fais mettre les
tentes ; organisé un diner bridge pour les officiers : Seigneur, Rémi,
Paulin, Le Mellot, Brée, Pelletier, L'Alexandre. Invité à déjeuner Hallé,
Le Bout, Leblanc, André.***

***Il y avait, dans la rade de Freetown, deux croiseurs italiens fraîchement
entrés dans la guerre à nos côtés et affectés à une patrouille analogue
à la nôtre : « le Duca d'Aosta » portant la marque du Contre. Amiral.
Biancheri, commandé par le CV d'Abja ; le « Duca degli Abruzzi »
commandé par le CV. Battaglia.***

***Les relations franco-italiennes se terminèrent par une invitation à dîner
le 5 chez l'Amiral italien où je suis allé, accompagné de Leblanc et du
Commissaire Josselin. Je ne m'y rendis pas sans hésitation, présumant
que ces relations avec l'ennemi de la veille seraient mal vues et bien
difficiles à comprendre pour l'équipage peu habitué aux variations de
la politique. Monsieur l'Équipage n'était pas obligé de savoir ce que
j'avais appris à l'École de Guerre : le propos tenu par Louis XIV ou un
de ses ministres :***

***« Monsieur le Duc de Savoie est rarement en temps de guerre du même
côté qu'en temps de paix, à moins qu'il n'ait changé deux fois d'avis ».***

***Après le diner, petit entretien avec l'Amiral italien « notre pauvre
latinité... », Je lui dis, en effet, qu'elle me paraissait assez mal en point
et qu'il faudrait du temps pour la replâtrer.***

***4 Février 44. Bain à « Lumley Beach ». Promenade dans la montagne ;
diner chez Hallé. 5 Février. Les cuisiniers du Tourville ayant eu maille à
partir avec une douane peu conciliante, j'ai marqué le coup, en différant
l'embarquement de 20 tonnes de vivres que l'on me demandait de
transporter à Dakar. Les affaires s'étant arrangées, j'ai signalé que***

j'étais prêt à embarquer les 20 tonnes. Réponse : « No thank you ». Dimanche 6 Février. Arrivée en rade du « Canada », du « Gazelle » et du « Commandant Drogon » Aucune visite ne m'a été faite. Telle est « la fusion » ...

13h Appareillage. En raison d'un sous-marin signalé dans les environs de Freetown, mis à 19 nœuds (graphique 27), puis à 18 nœuds (graphique 11) pour la nuit.

7 Février. Fuite d'eau à la chaudière 41 ; on étale avec deux bouilleurs.

Mardi 8 Février. Difficultés avec la machine. 16h : 4 grammes de sel par litre au condenseur au lieu deux grammes normalement.

Mercredi 9 Février, 5h30. Enfin un bateau en vue, mais ce n'est qu'un ami. Arraisonné le cargo américain « Esso Rochester ».

La dépense horaire d'eau est de six tonnes alors que la consommation normale est de trois tonnes ! Fais rationner l'eau de lavage ; fais cesser les zig-zags pour faire 16 nœuds. On perd de l'eau ; mis à 14 nœuds pour changer de chaudière. 18h : manœuvré pour éviter un sous-marin signalé ; mis à 16 nœuds. 10 Février. Amarré à Dakar. 80 tonnes d'eau distillée ont été perdues en quatre jours malgré trois bouilleurs en fonctionnement. 15h visite à Barthes et à Collinet. Le bateau ne peut pas continuer ses patrouilles tant que l'on n'aura pas remédié à ses incidents de chaudières. Cela peut se faire à Dakar avec des ouvriers venant de Bizerte et des tubes à recevoir des Etats Unis en Avril ?

Barthes propose, en attendant, un séjour à Casablanca, mais Collinet s'y oppose, craignant une mise en disponibilité armée ; et il préfère que le bateau vivote à Dakar.

Du 15 au 22 février. Exercices avec l'armée pour des tirs contre la terre.

Le 15 Février. Déjeuner Reboul, diner Péries avec l'Amiral Collinet.

Mercredi 16. Conférence avec l'ingénieur du Génie Maritime. Le projet de réparer les chaudières à Dakar n'est pas viable ! Déjeuner parpailot avec le Pasteur Keller, le Professeur Gounelle et Serres.

Samedi 19 Février. Dîner à bord pour les adieux de Fairham, notre officier de liaison, avec Bellone, Leblanc, Ballot, Farina, Arnaud, Boubée, Pietrowski, Le Mellot, babigeon, Seigneur.

Dimanche 20 Février. Dîner : Maerten, Gueyraud, de Forges.

JP : Etat des citations du personnel : Equipage : 124 citations contre les Anglo-Saxons, 17 citations contre les Boches. Officiers, 10 citations contre les Anglo-Saxons, 5 citations contre les Boches, plus la mienne."

JF : Ce simple décompte des citations montre que l'équipage avait surtout

résisté aux Anglais et aux Américains à Madagascar ou à Rabat ou Oran avant de rejoindre l'offensive alliée.

JP : 22 Février 1944. On parle chez les Reboul du voyage de de Gaulle à Dakar ; il paraît que ces messieurs gaullistes sont mécontents du grand homme ; n'a-t-il pas dit que la France avait aussi besoin de ceux « qui s'étaient trompés ». N'a-t-il pas fait des avances à la Marine détestée ?... Le pauvre de Gaulle serait-il en train d'être Giraudisé ?

Le gouverneur Boisson a été libéré récemment sur l'injonction, paraît-il, des Américains.

Je viens de m'absenter pendant deux jours, avec Maerten et un de mes officiers pour aller en auto faire une promenade à St Louis du Sénégal. Le paysage est assez monotone, plat, parsemé d'arbres qui seuls sont variables : baobabs, puis palmiers, puis je ne sais trop quoi.

Trois petits patelins jalonnent la route, Thiés, Tiphauane, Longa et, entretemps, un village de paillottes tous les 30 Kms. La route n'est qu'une piste et la voiture se remplissait de poussière en faisant un bruit permanent de ferraille. Déjeuner à l'aller, diner au retour chez l'Administrateur de Tiphauane... Déjeuner le deuxième jour, à Saint-Louis chez le Gouverneur de la Mauritanie... Tiphauane est une des capitales du « Cacahouet » et il s'agit de gagner la bataille de l'arachide, c'est à dire de faire livrer par l'indigène le maximum de cet estimable produit à bas prix, cependant qu'on lui refile, en échange, le minimum de blé et de sucre à haut prix ; malheureusement l'indigène s'est aperçu que «loa cacahouète» était fort nourrissante et y a pris goût. Il fait griller, malgré la loi, et il mange, malgré la loi, une bonne partie de ses produits, à l'instar d'ailleurs des consommateurs de Dakar, qui achètent librement des cacahouètes aux petites négresses qui peuplent les terrasses de café. Mais le Royaume du Cacahouète est paisible et vit, sans les Anglo-Saxons, en marge de la tourmente ; l'Administrateur, qui ne manque pas d'esprit, a chanssonné son peuple sur l'air de la Violeterra : « Vous tous bons nègres Bambaras, allez gratouiller la terre, vous n'irez pas à la guerre, mais la cacahouète ira » .Le Gouverneur de la Mauritanie habite à St Louis une maison bourgeoise, type Bécon-les-Bruyères, avec des petits décors en brique rose ; c'est un peu un émigré qui préfère gouverner de l'extérieur, car St Louis n'est pas en Mauritanie, mais on y est évidemment mieux qu'au milieu des déserts de cailloux et le premier qui s'est installé de la sorte n'était vraiment pas bête.

Le présent Gouverneur revenait de la Conférence Impériale de Brazzaville et était encore fatigué des travaux innombrables du voyage et des performances gastronomiques...

St Louis est une petite ville coloniale, qui a beaucoup de cachet et de charme, du moins pour les passants, des quais démesurément longs pour deux ou trois barques qui y sont amarrées; la place est vide en face des bureaux assoupis des Messageries du Sénégal; et le fleuve, très large, est vide aussi. Mais les rues, les marchés, sont assez animés et la petite place Faidherbe, en face du Gouvernement Général, l'ancien fort de Boufflers, se présente fort bien. St Louis est une des quatre communes du Sénégal avec Dakar, Rufisque et Gorée où les Nègres sont électeurs ; c'est donc à une « municipalité éclairée » que la ville doit de nombreux édicules qui jalonnent tous les 200 mètres les berges du fleuve ; mais outre que son esthétique est discutable, ce décor est vide ; les citoyens et citoyennes préférant manifestement le grand air, comme la plus courte promenade permet de se rendre compte. Cela n'empêche pas la fierté, car si on en croit les Mémoires du général Gouraud, d'aucuns Noirs prétendent que Faidherbe était noir, comme en témoigne la couleur de sa statue en bronze.

Vendredi 25 Février. Visite du CF Anderson nouveau British Naval Liaison Officer. Dîner sur le Duquesne.

Samedi 26 Février. Dîner à Gorée chez Collinet ; l'Amiral y possède une espèce de maison de campagne, un pied à terre pour la saison chaude, maison délicieuse au bord de la mer et dont on dit qu'elle était la maison de Boufflers, (ce qu'on dit de toutes les maisons de l'île qui ont quelque apparence). Le rez de chaussée n'est jamais habité ; il est aménagé en entrepôt à marchandises ou à « bois d'ébène », et c'est au premier et dernier étage que l'on trouve le « piano nobile » avec terrasse sur la mer. La terrasse amirale est dotée d'un petit canon. Les pièces sont ornées avec beaucoup de goût par madame Collinet...Une des rares femmes du monde de l'endroit, comme Collinet est un des rares chefs qui nous restent...

Dimanche 27 Février. Nous sommes accablés d'une nouvelle visite officielle, Jacquinet ; après l'aigle, le faucon (si j'ose m'exprimer ainsi). La plus intéressante des ribottes forcées auxquelles j'ai assisté a été un dîner chez l'Amiral Collinet pendant lequel j'ai été voisin de l'Amiral Glassford, ami personnel de Roosevelt, pseudo ambassadeur en AOF et qui joue ici un rôle mal défini, mais certainement très grand. Je l'avais connu en Chine, avant la guerre (il avait même visité le Rigault

de Genouilly et biberonné mon champagne...).

Il souhaite retourner en Chine et ne craindrai nullement de se confier à une administration chinoise ; je lui ai objecté que le rapport Lytton concluait en sens inverse, bien qu'il soit très sinophile ; je lui ai demandé s'il se confierai à un juge chinois qui est réglementairement payé par les plaideurs dont il arbitre les différends. Là, il a été magnifique : « Mais n'est-ce pas ainsi partout ? N'achète-on pas les juges en Amérique comme en France ? Nous serons assez riches pour faire juger selon nos intérêts... ».

Bref, plus de concessions internationales, le chinois « is a very nice man, you must let him his chance » et tout ira bien. Mais Glassford, qui a le cœur innombrable, étend aussi sa confiance aux Nègres, tout au moins aux nôtres, qu'il oppose à nous... L'esclavage, selon lui, subsiste comme il y a deux siècles. Ne pratiquez-vous pas le « forced labour ? », n'exploitons-nous pas, nous et les Anglais, (qu'il mettait dans le même sac), pour notre seul bénéfice, le travail des Noirs ? Et il estime que si la traite a été supprimée, ce n'est nullement par humanité mais parce que nous avons jugé plus simple et profitable d'exploiter le Nègre sur place au lieu de le transporter à grand frais. Ces leçons de vertu de la part de gens qui ont pratiquement exterminé la population indienne de l'Amérique du Nord, sont intolérables et elles ne seraient que risibles de la part de gens moins haut placés. Je lui ai fait remarquer que l'esclavage n'avait pas été inventé par les Blancs et que les EU avaient largement bénéficié de la traite pour leur mise en valeur. ».

*« Mais n'avons-nous pas fait une guerre pour supprimer l'esclavage ? »
Moi : « Cela prouve que la moitié des Américains étaient partisans de son maintien ». Je lui ai dit, pour finir que si nos Indigènes avaient été des « esclaves » ils se seraient sans doute révoltés au moment où nous n'étions plus rien, en 1940, alors qu'ils nous sont restés fidèles... Tout au moins, sous-entendu, « avant que vous ne veniez interférer entre nous... »*

Je viens de relire le livre de Wendel Wilkie, "One World".

Il se permet de tout juger et décider que le monde sera américain, là où il ne sera pas chinois ou russe. Il est manifeste que nous n'existons plus et notre consolation est de voir l'Angleterre, ou tout au moins ses conceptions, aussi malmenées que nous-mêmes. Notre empire colonial doit sauter, chaque peuple devenant indépendant et l'Empire britannique de même.

La fatuité américaine qui se dégage de ce livre ferait rigoler, n'était le nom de l'auteur qui pourrait bien succéder à Roosevelt...

Bref il résulte de tout cela que, quel que soit le vainqueur, nous serons esclaves dans un monde où régneront des conceptions de masse, C'est-à-dire la barbarie, agrémentée de l'appareil scientifique moderne. Est-ce bien la peine de faire tuer du monde pour cela ?

JF : Cette analyse de Jean en 1944 est vraiment prémonitoire et elle alimentait le pessimisme de Jean, pour son pays et pour ses enfants !

JP : Lundi 28 Février 1944. 10h30. Inspection du Tourville par Jacquinot. Mardi 29 Février. Déjeuner à bord, des plus déplaisant, avec de nombreux porteurs de Croix de Lorraine. Venue à bord de de Forges qui voit Lemonnier.

Accrochage intéressant entre le général Boiboissel et le Jacquinot ; Boisbois soutient la thèse, en somme « vichyste », que nous n'étions pas de taille à déclarer la guerre en 1940 avec nos seulement 40 millions d'habitants, notre obligation d'avoir une armée, une marine, une aviation et une armée coloniale, alors que nous nous attaquions à un colosse et que nous savions pertinemment que l'Angleterre ne pourrait nous aider avant deux ans. "Eh bien, Général, j'ai fait partie pendant 10 ans des commissions de l'armée, et jamais, avant la guerre, je n'ai entendu un Général dire que nous allions au désastre".

Boisbois : « Si vous aviez interrogé les Colonels vous n'auriez pas eu la même réponse ». Jacquinot : « Alors c'est le procès du haut commandement... »

1^{er} Mars. Appareillage, tirs de bofors, entraînement insuffisant. Exercice de transmission à la mer avec le Chasseur 6L du LV. Mariaux.18h. Mouillé en rade : 3 chaudières percées ; renoncé à appareiller le 2 au matin. Tir sur bateau échoué. Satisfaisant.

Amarrage avec servitude de ne pas faire longtemps en arrière. Diner chez De Forges. Vendredi 3 Mars. Tourville indisponible pour 8 jours.

Dimanche 5 Mars. Je me réjouissais d'aller chez le Général Boisboi, entendre de la musique mais mon plaisir a été gâté par la proportion abusive d'Anglais, alors que je pensais trouver un petit groupe de Français hors de toute cérémonie, et surtout par un portrait de de Gaulle surmonté d'un énorme perchoir, là où deux mois auparavant on voyait celui du Maréchal...

9 Mars. Visite du Lieutenant Ropers, remplaçant de Fairham à bord ; Pot chez Anderson. 10 Mars. Appareillage avec « le Duquesne » derrière nous. Tirs DCA, 6 coups par pièce, deux passes très convenables. Tir contre la terre. Tiré 8 coups de 203 sans incident.

11 Mars. Appareillé 12h : tir contre la terre. Tiré 10 salves de 4 coups à 16000m. Grosse dispersion en portée (roulis de 3 à 4 degrés). Bon fonctionnement du matériel. 18h amarré à couple du Duquesne.

13 mars. Allé voir les points de chute des tirs contre la terre. Salve bien groupée sur 150 mètres de diamètre ; éclats assez petits dispersés sur une centaine de mètres en avant du point de chute. 20h : dîner Cadoret. La condamnation de Pucheu, au mépris de toute équité et de toute raison est le signe de la mainmise communiste et juive sur la bande d'Alger. Ce n'est sans doute qu'un début mais personne ne bouge, tant qu'il n'est pas menacé personnellement. Ce procès aura du moins amené, par le biais de la défense, la presse asservie d'Afrique à imprimer quelques paroles de bon sens. Il aura montré le courage des avocats, que soulignait, Dimanche chez Reboul, le bâtonnier de Dakar. Il aura hélas achevé de déconsidérer Giraud, qui n'était que ridicule et qui est devenu méprisable pour avoir livré aux bêtes l'homme à qui il avait écrit lui-même qu'il pouvait venir en AFN reprendre du service...

15 Mars 1944. Réunion des officiers de Marine pour informations.

16 Mars : Dîner à bord : Le Mellot, Martinet, Guillemein, Carrioux, Boubée, Leblanc, Farina, Kerverseau, Bré, Morisson, Guyomard, Poulain, Pelletier.

Samedi 18 Mars. Enlèvement du mât de charge et du tangon de la catapulte (19 tonnes !). Dîner bridge à bord 21 Mars. Appareillage avec remorqueur. Tirs contre avions avec calibres : 40, 37 et 13.2; tir décalé du Duquesne, pas d'incident ; 22 mars. Tirs de 75 ; école à feu de 203. Remorquage par le Suffren, amarrage au môle numéro 1. Accostage du Suffren qui défonce la cabine de cinéma et déforme le spardeck. Jeudi 23. Pendant la réparation du fourneau, mise en subsistance de l'équipage sur le Suffren. 31 Mars. Excursion à Ham (65 personnes) ;

1^{er} avril 1944. Miles parcourus depuis le 1^{er} Novembre 1943 : 13.841 miles. 2 avril. Mauvais son de cloche pour le Tourville : il est impossible d'être admis dans un chantier de l'Union Sud-Africaine. « Si aucune solution n'intervient rapidement pour la réparation de ce bâtiment, sa mise « en réserve » devra être envisagée ». On aura vraiment marché jusqu'au dernier tube ou presque...

Noté, dans le dernier bulletin d'information de la marine, le thème des Français "qui adorent se faire bombarder" par cette bonne RAF, thème qui est largement développé !

5 Avril. Déjeuner sur le Duquesne avec Maerten et Bos.

6 Avril. Dîner Reboul. Vendredi. Excursion à Ham (60 hommes).

Samedi 8 Avril. 20h30 fête de l'équipage, bien réussie ;

Dimanche 9 Avril. Déjeuner à bord : Reboul, Mr Cuneo, Cadoret, colonel Dumont, Bourgoïn, Geni. 17h Réception officiers Tourville et Suffren ; gardé à diner Mr et Mme Fouquet, et Chuitton.

10 Avril. Déjeuner à bord :2 Forges, 2 Péries, 2 Moreau, Tanenberg, Le Calvez, Maerten. 17 heures, réception des officiers mariniens.

Mardi 11 Avril. L'effet de l'arrivée de Communistes au pouvoir ne s'est pas fait attendre : agitation sensible chez Monsieur l'Equipage, d'autant plus sensible à la faveur des fêtes de Pâques et de notre inaction.

12 Avril. Conférence de Collinet ; But : faire régner l'ordre...ne pas afficher d'idéologie. Jeudi 13 Avril. Mouillé sur rade ;

Vendredi 14 Avril. Inspection Service Intendance. Bonne impression, vu l'âge du bateau et la situation générale ; charançons dans la farine, rien à faire ! Tirs réduits de 203. Exercices d'embarcations ; baignade à Ham. Exercices de tirs avec obus éclairants. Tenus par le chantage au patriotisme, par la discipline, nous sommes de plus en plus entraînés par les pires. Une conférence, chez l'Amiral Collinet, n'avait rien de réjouissant. Une certaine Madame Beaumetz, de la tribu, arrive subitement d'Alger pour monter un « foyer de la résistance » pour distraire nos « petits soldats et marins ». Le Maire, ennemi numéro 1 de la Marine, s'intéresse subitement au moral de nos hommes. L'Amiral a fait promettre qu'on ne ferait pas de propagande ou de politique...

Samedi 15 Avril. Inspection des embarcations. Amarrage au môle No 2 à 15 heures. Mouillé deux ancrs, manœuvre difficile. Diner De Forges.

Dimanche 16 Avril. On commence à piller le bateau : désignation de 50 hommes à débarquer le 17, dont 21 canonniers, ce qui désorganise le poste de combat. Un papier d'Alger nous informe : « Les croiseurs de 10.000 tonnes maintenus à Dakar suffisent pour l'instant à la chasse aux forceurs de blocus. Leur intervention sur le théâtre Nord n'est pas à exclure, comme transports de troupes ou même pour le tir contre la terre ». Il est vraisemblable que c'est dans cette perspective que nous avons fait à tout hasard les tirs d'exercice en Mars... « Toutefois ces

bâtiments sont fatigués et ont un besoin urgent de remise en état... qui aura lieu soit par des moyens locaux soit encore dans un arsenal allié. Ils seraient placés à effectif réduit, pendant leur indisponibilité. »

Le Duquesne » vient de partir pour une destination inconnue ; en fait il s'agirait d'aller faire le « depot-ship » en Angleterre et de disposer ensuite de son équipage sur divers bâtiments. Mercredi 19 Avril. Déjeuner Barthes, diner Reboul. Départ du Suffren pour Casablanca. Samedi 22 Avril. Agression de deux marins du Tourville par deux matelots gaullistes.

La soirée Marine de la résistance a été un flop complet. Il y avait une soixantaine de personnes, et en fait d'officiers (en uniforme tout au moins), il y avait l'Amiral et son aide de camp. Pour extorquer de la galette aux poires, tous les moyens sont bons. La Mairie a organisé un tripot officiel, dans ses locaux, 5% des gains allant dans la caisse de la résistance, le tout placé sous la haute direction d'un tenancier de boîte de nuit, interdit de séjour en France et dirigeant de « la France combattante », lequel, naturellement prélève un pourcentage.

Dimanche 23 Avril. Visite de Daboust, un de mes officiers de Bône.

Mardi 25 Avril. Visite de l'EV. Bossuet (ex du Rigault de Genouilly).

Visite à Collinet. Vu diverses questions dont la réception de Dimanche.

26 Avril. Le pauvre Tourville vient d'être mis en disponibilité armée.

JP : J'aurai fait 6 mois de commandement actif avec 14.000 Miles environ ; c'est toujours ça ! Et le bulletin d'information émet cette appréciation : « Mal connue, la part prise par notre Marine à la lutte contre les corsaires et les forceurs de blocus n'en a pas moins été importante... Pendant les mois d'hiver, propices aux passages des forceurs de blocus dans l'Atlantique, nous avons entretenu en opération un minimum de 6 croiseurs, portés à 9 pendant la crise de début Janvier. Ces bâtiments, à la mer par tous les temps, malgré l'état matériel médiocre et des plus anciens, ont effectué en quatre mois 44 croisières couvrant 111.000 miles marins, soit cinq fois le tour de la terre. Ils n'ont pas eu la chance de capturer, comme le Georges Leygues, l'un de ces raiders, mais leur effort vaut d'être souligné ».

30 Avril 1944. Un pot démagogique. « Ordre est donné d'organiser, à bord des navires de guerre, une réception d'une délégation d'ingénieurs, de contremaîtres et d'ouvriers travaillant pour la Marine » Par ordre, « l'atmosphère sera cordiale ! ». La présence de Collinet m'a évité la corvée des discours : il y avait 120 personnes environ à bord et

un buffet servi sur la plage arrière. La chose n'est pas mauvaise en soi, mais l'intention démagogique n'est pas douteuse.

1^{er} Mai 1944. En disponibilité armée. On continue à « piller » le bateau. De nombreux officiers débarquent, dont, malgré mes protestations, le commissaire Josselin.

Arrivée du Suffren. Vu Barthes ; il est d'accord pour demander un TOS pour Guillemain, le mécanicien chargé des chaudières, qui est certes le plus méritant de mes officiers

Lundi 8 mai. Départ de l'officier de liaison anglais et de ses timoniers.

10 Mai. Les débarquements continuent toute la semaine.

Vendredi 12 Mai 1944. Cette nuit Chatelier me tire par les pieds pour m'annoncer que le Tourville suspendait son désarmement pour aller à Bizerte (vraisemblablement pour y être désarmé, mais une fois rendu là on ne sait jamais...). En conséquence, nous récupérons tout notre matériel : lits, radeaux, vedette, bofors, OTC... Tous les officiers partant vers le nord restent à bord...

Signalé effet défavorable de tous ces contre-ordres.

Les nouvelles de France continuent à être effroyables ; on bombarde partout et si jamais les Anglo-Saxons réussissent leur débarquement - ce qui est loin d'être sûr- il faudra selon le mot d'Henriot « plus de fleurs pour les morts que de bouquets pour les vainqueurs ».

Samedi 13 Mai. Reçu ordre d'appareiller le plus tôt possible.

Visite de De Forges qui part demain (pour être interné). Déjeuner chez Tanenberg, avec Geni; après-midi chez Péries. Bruits répétés du départ de Lemonnier et de son remplacement par Misoffe.

Lundi 15 Mai. Visite de Daboust (ex Bône) Vu Collinet pour date de départ, patente de santé, BNLO sera demandé avec équipe passagers : 500 de l'armée + 200 laptos et marins. Vu le général Laffite pour les questions concernant les passagers militaires.

19 Mai. Visite du Docteur Deliscouet au sujet d'une SFS à isoler.

Diner chez Collinet.

Samedi 20 Mai Embarquement du lieutenant White, plus 2 radios et deux chiffreurs anglais. Visites d'adieu à mesdames de Forges, Reboul, Fouqué, Périés, Cadoret, De Lattre.

Dimanche 21 Mai. Visite de l'Amiral Collinet.

12 heures, appareillage ; les pépins commencent aussitôt : la chaudière 42 fuit dès le départ, deux bouilleurs sont en marche. Vers 14 heures

les quatre machines sont en route ; on ne fait guère que 14.5 nœuds sur le fond pour 16 nœuds.

22 Mai, en mer. Nous voici en route péniblement depuis hier avec un grand plein de 743 passagers, surtout des tirailleurs et un énorme matériel. Le bateau fait près de 14.000 tonnes ; nous avons le vent contre nous et les chaudières fuient...14h : Cannevet rend compte qu'on étale et même qu'on regagne un peu d'eau.

23 Mai, 6h30. Cela va moins bien, on perd 4 tonnes avec trois bouilleurs. Pas question d'augmenter la vitesse comme je l'espérais. Cette nuit, sans zigzags, on a marché 15 nœuds. Pas d'avion en vue, signalé à Dakar. 17heures : rallié par « le Delage ». On étale avec quatre bouilleurs et 5 chaudières. 18 heures : aperçu un Catalina, d'Agadir ? Un avion nous escorte depuis le jour. Manipulations diverses des chaudières. Le 24 Mai à 21 heures. Fait demi-tour pour ne pas abandonner « le Delage » qui cule. Diminué à 15 nœuds, ce qui, avec les zigs zag et le courant doit faire 13 nœuds sur le fond

25 Mai, 20 heures. Amarré à quai à Casablanca. Miles depuis Dakar : 1414 avec zigzags, 1139 en route directe.

27 mai. On entreprend divers travaux pour améliorer notre DCA : changement d'un bofor. Embarqué 4000 coups de bofors. Visite d'adieu à Barthes sur le Suffren. 15h départ du Suffren.

Reçu un agréable télégramme d'adieu :

« l'amiral témoigne sa satisfaction au Tourville ». Répondu : « Vifs remerciements et vœux respectueux ».

28 Mai. Casablanca ; Visite de Bru (Ex Bône), déjeuner à Anfa chez les Martin ; 29 Mai. Visite de Lachat (Bône). Diner à Dar-Daou chez Odette Kaltembach :2 Delaye, 2 Kerraoul, Roselyne de Bourgoin.

JF : Jean ne parle pas même pas de nous !

Et c'était pourtant une de ses rares permission à Casablanca.



Casablanca à la plage avec Jean et Vivette et PPK



Le Tourville 1943 Dakar



Premiers contacts avec les rouleaux et à la villa Dar Daou

JP : “Visite de Bosvieux. Avec le LV. Muizon, point sur notre DCA ; remise en place des pointeurs ; remise en place du canon ; 31 Mai.

Lionel Martin à Dar-Daou. Jeudi 1^{er} Juin 1944. Renforcé la DCA :4 canons de 40, type américain ; 4 mitrailleuses de 20 Hispano à la place des 37 (modèle 1925) et six mitrailleuses de 13.2 Browning.

Vendredi 2 Juin. Réunion avec les commandants de « l’Algérien » et du « Fortuné » : veilles TSF, signaux d’alerte, routes et vitesse, formation...Visites de Mademoiselle le Chevrel (belle-sœur de de Forges) et d’Annie le Vacher. Diner Delage.

Samedi 3 Juin 1944. 16 heures, appareillage avec l’Algérien et le Fortuné comme escorteurs. Mauvais fonctionnement de l’OTC.

21h dépense d’eau importante.

Au matin on isole la chaudière 32 mais on ne peut la réparer la 31 étant allumée. Atterrissage sur le cap Spartel; vitesse 14 Nœuds en moyenne au lieu de 15.5 estimé. Au sud de la pointe de l’Europe, trouvé le Tigre. Passage difficile de la bouée de correspondance. A 6h mis à 18 nœuds mais « l’Algérien » tourne pour 16.5 nœuds. A 12h mis à 19 nœuds après accord de « l’Algérien ». Postes de combat contre avions.

Lundi 5 Juin 1944. Alerte « Raid » signalé à tous depuis Gibraltar. Postes de combat. Lever de soleil à 4h30. Au large d’Alger à 8 heures. Vitesse moyenne :17.8 nœuds. A 14h48 : écho de sous-marin. Continué sur Philippeville afin de ne pas continuer par nuit lunaire avec un seul escorteur.

19h mouillé à Philippeville, la nuit étant parfaite ; continué le quart comme à la mer.

Mardi 6 juin 1944. Appareillage. 15h : présenté devant Bizerte ; le chenal est obstrué de nombreuses épaves, au travers desquelles on a tant bien que mal, plutôt mal, aménagé un passage peu engageant pour un bateau de la taille du Tourville, d’autant plus qu’en raison des courants il faut manœuvrer à grande vitesse.16h : pris un coffre dans le goulet.

Voici terminé avant longtemps le dernier voyage du pauvre Tourville.

Je ne sais pas trop ce que je vais devenir... le Capitaine de Vaisseau n’a aucune valeur sur le marché ; on en voit qui errent sans emploi à Casablanca. J’ai mangé mon pain blanc ».

Diner à l’Amirauté avec l’Amiral Longaud, Tisserand, Bosvieux.

JF : Etonnant, mais Jean ne parle pas du débarquement en Normandie.

Certes il avait ses préoccupations mais cela indique aussi que les deux

fronts n'étaient pas synchrones ou étaient volontairement isolés.

JP : *“Mercredi 7 Juin 1944. Déjeuner avec Lemonnier et quelques commandants.*

Venue à bord de Lemonnier qui fait aux officiers un excellent laïus :

« Il faut que nous rentrions en vainqueurs dans notre pays ». “ La renaissance de la Marine Française, lui a dit Andrew Cunningham, est un miracle. C’est peut-être qu’elle s’était maintenue, depuis l’Armistice, sous le Maréchal... Lemonnier a eu le mot d’émotion qui convenait pour le bâtiment qu’on est obligé d’abandonner en pleine vie, parce qu’il faut sacrifier à d’autres, plus indispensables, à l’armement de patrouilleurs américains, qu’il faut accepter disait l’Amiral Delaye « parce que c’est de la souveraineté qui revient ».

Il a eu un mot aimable pour moi, ce qui n’empêche pas que je vais rester sur le pavé. J’aurais pu finir d’ailleurs mon commandement en allant vider mes soutes sur Anzio. Lemonnier m’a dit avoir négocié la chose avec Cunningham, mais ce dernier n’a pas voulu, notamment, parce que je n’étais pas démagnétisé.

JF : À Anzio, le Général Lucas, à qui on avait donné mission d’ouvrir un front à la hauteur de Rome, craignant un désastre à la Gallipoli avec le même organisateur -Churchill, -avait donné la priorité à la sécurisation de son débarquement et seulement fait une virée dans Rome et donc sans profiter de son effet de surprise ! Churchill eut ce mot dur : « Je pensais qu’on avait débarqué un chat sauvage et on a échoué une baleine... » (Wikipédia).

JP : “ Il paraît que Cunningham s’est fait engueuler indirectement pour m’avoir expédié sans escorte de Dakar; cela ne se fait plus, disent les Anglais ; cependant les Américains le font couramment quand un bateau marche 16 nœuds...à travers l’Atlantique. Lemonnier a confié à Longaud que ses efforts, faits loyalement, pour aboutir à la fusion, ont échoué devant l’étroitesse d’esprit des porteurs de Croix de Lorraine...Bref il faut se résigner à avoir deux marines...Le rôle essentiel d’Auboyneau est d’ailleurs de maintenir groupés, exclusifs, haineux, tout son monde de prébendiers et d’empêcher quelques braves types d’oublier le passé. C’est ainsi que, lorsque le « Triomphant », (son ancien bateau), est arrivé à Bizerte, il vint passer l’inspection pour bien montrer que tout se passait comme avant la fusion et pour affirmer sa petite boutique.

Jeudi 8 Juin. Appareillé pour aller mouiller devant Ferryville .8h: mouillé devant l’Arsenal. 9 Juin. Appareillage pour aller dans l’Arsenal. 11h : amarré à Ferryville. Visite au Major Général pour régler diverses questions. A déjeuner : Leblanc, Lancelot et Duvigneau.

11 Juin cocktail chez l’Amiral Sol.

12 juin. Note pour conserver la DCA à bord du Tourville.

Jeudi 15 juin. Dîner au cercle naval ; impression lamentable ; enfin il y a des bancs pour aller bouquiner...À la porte de l’Arsenal, le policier anglais règle la circulation, alors que son homologue français est inerte, à l’ombre...

Premier aspect de Ferryville : une pancarte annonçant un meeting communiste avec le camarade André Marty ! Quel moral peut-on garder dans ces conditions, quand on n’a plus la mer pour vous occuper et vous calmer ?

Vendredi 16 Juin. 15h visite au colonel. Chronique de notre domestication ; le colonel me raconte la fureur des Anglais lorsque les Américains vinrent les supplanter dans divers services à Bizerte.” “et pourtant, déclara Dickens au colonel, Bizerte est un port anglais ».

« Très provisoirement Amiral ». « Oui, oui, bien sûr ».

L’espionnage anglais est partout et il faut se méfier.

Vu avec l’ingénieur Dupoux: 300 coups par pièce sont possibles. Vérification des cadences pour les canons américains...18h: pot au Cercle des Officiers marinière.Samedi 17 Juin. Déjeuner sur « le Bertin » avec Sol et Darriens Dimanche 18 Juin. Visite du Génie Maritime ; officiellement il n’est question que de mise en conservation, officieusement il nous prend comme « volant ». Mardi 20 Juin. Réunion avec de Nantes pour détailler le programme des travaux...

21 Juin 10h. Visite de l’Amiral Sol pour commenter ma lettre demandant la mise en disponibilité armée le premier Juillet...

22 juin. Plans pour la nouvelle DCA avec les ingénieurs du Génie Maritime...J’apprends que « Le Terrible »et « le Fantasque » viennent de réussir le même coup que précédemment en coulant au fond de l’Adriatique deux cargos allemands.

28 Juin. Installation des canons Hotchkiss sur le pont du milieu. Dîner à bord : Tisserand, Foillard, Lainé, Guillemin.

30 Juin. Inauguration du Foyer du Marin.

Je note que j'ai offert aux officiers du bord 60 repas, soit plus de deux par tête, en 8 mois de commandement.

JF : Cette période a dû être terrible à vivre pour Jean ; on lui enlève son bateau, certes vieillissant, mais encore capable de naviguer et fort de son artillerie. On lui enlève une partie de son équipage, puis on en remet d'autres pour revenir de Dakar. De contre-ordre en contre-ordre, il se prend à rêver de venir en appui mer à la campagne d'Italie, ou à être réparé, pour de bon cette fois, à Bizerte ; et c'est finalement un moyen terme qui est choisi, il est « volant », ce qui l'occupe mais ne remonte pas son moral. Il rapporte des heurts entre marins des deux Marines...Le débarquement en Normandie vient de se passer mais rien n'est encore gagné ; l'entente avec les Alliés à Bizerte n'est pas toujours au top et ils font tout à leur façon. Les Communistes reviennent et prennent des postes de commande ainsi que tous ceux qui, proscrits par le régime de Vichy, reviennent à la faveur de la Libération.

Autre sujet d'inquiétude pour Jean : le sort de la Marine : *« Ici le moindre ouvrier de l' Arsenal gagne plus qu'un Lieutenant de Vaisseau ; il est vrai que le premier, vissé au plancher des vaches, est un « patriote » de « la France combattante » et que le second, qui navigue, n'est plus qu'un « fasciste ».*

JF : Jean voit aussi avec angoisse les excès des Alliés qui bombardent la France sans nuances :

JP : « Je commence à être inquiet pour Mimi et pour Edmond, maintenant que ces brutes d'Anglo-Saxons ont l'air de bombarder Paris au petit bonheur, (si l'on peut dire). Chateaubriand disait déjà des Anglais qu'ils mettraient le feu à l'univers pour vendre une pièce de calicot. Maintenant, on n'hésite pas à tuer cent Français pour détruire une locomotive. Aucun argument militaire ne peut justifier l'encadrement du Sacré Cœur, l'incendie de Rouen et les bombes à retardement. Il est toujours possible, si on veut bien s'en donner la peine, de détruire une voie ferrée en dehors des gares et c'est ce qui se passerait si nous n'étions pas considérés comme de la chair à canon sans importance pour ces messieurs ».

JF : Jean s'indigne aussi de l'indécence des fêtes : JP : *« La pensée de nos richesses en flammes n'est pas faite pour égayer beaucoup.*

JP : Mais cela n'empêche pas une indécente floraison de fêtes, de bals, de Cocktails-Parties de toute espèce sous les prétextes les plus variés. « Si on tuait autant de Boches que les patriotes pincent de fesses, la guerre serait vite gagnée ».

JF : Jean remarque aussi une autre évolution de l'époque : l'attitude de l'Espagne. Dariens lui commente son évasion.

JP : « Le séjour en Espagne, à l'hôtel, aux frais de la Croix Rouge, est devenu buvable. Ils ont même eu des relations très agréables avec des officiers de marine espagnols. L'hidalgo s'humanise ou plutôt il sent le vent tourner et s'apprête à retourner sa veste.

Mais cela ne m'empêchera jamais de garder sur le cœur mon retour en train de luxe plombé à travers les Castilles en Juillet 1940 ».

JF : Et quant à nous, la famille, souci de plus pour Jean, femme et enfants, nous attendons toujours à Casablanca... après une brillante année scolaire au Lycée Lyautey en ce qui me concerne !

Jean fait passer le temps, en ce début Juillet. Il va deux jours à Sidi Bou Saïd...près de Tunis. **« L'endroit est ravissant, sur une colline au bord de la mer, non loin de Carthage et les peintres y sévissent avec la même densité parfois que sur les quais de Concarneau. Si le malheur des temps me maintient ici, je compte y retourner avec mon attirail ».**

JF : En 1941, 1942, 1943,1944, Jean n'a pas beaucoup pensé à peindre...Je crois qu'il n'y a qu'un croquis à Rabat...Jean ne se réfugiait pas dans la peinture. Elle était plus pour lui un synonyme de détente et de vie heureuse.

JP : "J'ai revu, le Musée du Bardo à peu près au complet maintenant. On voit à l'entrée une pancarte imprimée en anglais, signée des autorités américaines, informant le visiteur, américain bien entendu, qu'il est strictement défendu" to touch... to fire any kind of weapon.. To picnic... to use vehicles and animals ... ». Les autorités américaines ont d'ailleurs oublié la recommandation la plus nécessaire : il est interdit de voler. En effet, au musée de Carthage, le vieux Père Blanc, qui joue les Conservateurs, nous raconte ses malheurs : la disparition d'une collection précieuse de monnaies romaines. Mais, qui a fait le coup, les Italiens ? « Mais non Monsieur, des Alliés, des Américains ; Ils ont fracturé une vitrine...On a fait une plainte, cela n'a servi à rien. ». Le lendemain, à une exposition d'art indigène, c'est la même chanson

: nous n'exposons plus de bijoux, de poignards, de boîtes, tout ce qui peut s'emporter ...les Américains prennent tout, en riant... "comme souvenirs"... « J'ai vu un colonel monsieur qui parlait ainsi... ».

Ces champions de la civilisation se sont raréfiés et j'ai pu faire un tour dans les souks sans en voir un seul et j'ai eu la joie de faire quelques achats : un Kairouan, deux carafes, quatre bols de Nabeul...

La vie d'attente reprend. 10 Juillet. Déjeuner de Bon, dîner sur le Barfleur. Visite d'Ortoli.

14 Juillet 1944. Déjeuner sur « le Terrible » ; pot à la pêcherie.

Le 15 Juillet. Dîner sur « le Malin ». Mercredi 19 juillet. Départ en permission, en avion, pour Casablanca jusqu'au 13 Août.

JF : Tiens ! Voilà un père qui vient nous voir ; c'est sa deuxième permission seulement depuis Novembre 1943 ! Pas de mollesse ; on rentre le ventre ; on va nager et on fait sa gym, même à la plage ! Jean va tenter de reprendre en main sa progéniture et ce ne sera pas facile.

JP : " Août 1944. Séjour à Alger en rentrant de permission ; vu Yves Durand Gassel, Bressoles, Misoffe et Madelin. 17 Août. Retour à Bizerte en avion. 18 Août. Visite à L'Amiral Longau, Préfet Maritime. 21 Août 1944. Retour à Casablanca.

JF : Jean est nommé Commandant la marine en Corse

Ce temps d'attente à Bizerte- trois mois- a dû paraître terriblement long à Jean, mais il gardait toujours l'espoir que l'artillerie du Tourville pourrait servir pour un débarquement, mais ce ne fut pas le cas...

Commandant de la Marine en Corse. C'était un poste à terre mais sur une île, avec, sous sa responsabilité, tout ce qui concernait la Marine en Corse - dont quelques bateaux et vedettes rapides ainsi que la base aéronavale d'Aspreto.

Jean admirait le courage et la gentillesse des Corses, comme on l'a vu, comparés aux martiniquais ; mais il n'en avait pas moins quelques préventions à leur égard. Il semble qu'il eut quand même à se féliciter pour ce poste assez tranquille, assez prestigieux où il put gérer son monde.

Un de ses camarades le félicite pour cette heureuse promotion : *« Pour le cœur, pour le prince, pour le sport et pour la justice. »...comme nous disions quand nous étions jeunes et beaux...*

Jean a pu nous associer à ses activités et j'ai le souvenir d'un voyage en chasseur de sous-marins, avec évêque à bord, pour la cérémonie

commémorative du naufrage de la Sémillante au large de Bonifaccio. Ce fut très émouvant. Je me souviens aussi d'un parcours côtier en vedette rapide, capturée aux Italiens. Il y a peu d'écrits de lui pendant cette période, mais il eut un grand évènement : la naissance de Robert. Pour Vivette et Jean, ce fut une divine surprise !

Il reçoit pour la naissance de Robert les félicitations du Commandant L'Herminier, le célèbre Pacha du sous-marin Casablanca :

“Mes compliments pour l'heureuse naissance de l'héritier corse. Nous pensons que sa venue au monde au pays du soleil farouche lui sera une inspiration pour une vie ardente de succès.”

Jean allait garder ce poste encore un peu opérationnel jusqu'en Décembre 1947. La vie était facile ; la maison réquisitionnée par la Marine, rue Forcioli Conti, était vétuste, mais magnifiquement située.

Jean avait fait militariser la 402 Peugeot décapotable de Vivette; nous pouvions tous en profiter parfois, comme une de ces balades à Piana en particulier. Jean avait son chauffeur, son maître d'hôtel, le Quartier Maître Cornet et un marin pour les affaires courantes de sa “maison civile”. C'était le luxe ! Jean et Vivette recevaient beaucoup pour sa fonction et les amis du Continent venaient souvent nous voir.

JF : Cette assez belle vie s'est achevée le 22 Décembre 1947. Jean avait mangé son dernier pain blanc ; il avait seulement 52 ans

De Décembre 1947 à Septembre 1948, il fut affecté en service à terre à Toulon, ce qui valut à la famille une explosion territoriale rapide : je fus mis en pension au Collège de Guyenne ; Vivette, Jacques et Robert regagnèrent Lasalle. Jean venait souvent, retrouvant la vie terre-à-terre de tous les jours,

Puis, du 1er Avril 1948 au 1er Avril 1950, Jean est nommé, sans qu'il puisse s'en plaindre, à la direction des officiers de réserve de l'armée de mer le CAMM, et mis à la retraite le jour de ses 55 ans. Ce poste était vraiment “un poste de rond de cuir” et il n'a pas aimé. La guerre était finie, les postes rares et Jean avait fait suffisamment de postes de commandement à la mer et en temps de guerre ; cela pouvait justifier une retraite rapide...

Le 1er Avril 1950 il écrit :

JP : « Terminé pour la marine, sous réserve du petit élastique qui me rattache encore au 3eme bureau. Bah ! Me disait un des convives du sympathique mess de la rue de la Pépinière, vous prenez un petit congé

de 18 mois et vous revenez...Je dois rendre hommage à Laurin qui a été parfait au moment de mon départ ; il a fait ce qu'il a pu pour me faire "amiral du cadre de la SNCF" comme dit Fatou; il m'a offert un cocktail amical et m'a envoyé un texte indiquant que je faisais partie des imbéciles qui travaillent pour la gloire, texte qui n'en était pas moins fort aimable. Non, je n'ai pas d'amertume ; et la pauvre Marine ne mérite plus, hélas beaucoup de regrets. J'ai, comme elle un bel avenir derrière moi ».

JF : Il faut dire que derrière lui, il avait à son actif une carrière bien remplie : en tout 51 ans et 10 mois-tenant compte de ses 15 ans et 3 mois de campagne en mer et / ou aux colonies- et surtout en temps de guerre que ce soit en 1914, en 19 ou en 1940.

Il est inscrit au titre de Commandeur de la Légion d'Honneur.

JF : Jean Planté, grand témoin de son époque. La variété de ses affectations, sa culture géographique et historique, son goût pour les voyages culturels et la peinture, son amour des souvenirs, lui ont donné le plaisir d'étudier et de comprendre le monde et de commenter son évolution.

Le 19 mai 1950 par exemple il assiste encore à une conférence sur la défense de l'Europe occidentale par le contrôleur général Lachenaud:

JP: Ce prébendier de la 4ème a raconté des choses fort intéressantes en fin 1948, on a cru à une invasion russe de l'Europe ; Truman envoya un représentant personnel (toujours le système de la double diplomatie, et nous sommes, paraît-il en présence d'une "démocratie") trouver Staline et lui dire: « vous avez 7 voies de passage vers l'Europe, nous allons y mettre 7 bombes atomiques si vous bougez ». Cela a suffi. La bombe a donc sauvé la paix au moins une fois ».

JF : Sur le plan politique nul doute que Jean ait été Action Française, avant la guerre, donc plutôt de droite, plutôt nationaliste, conservateur, anti-affairiste, légaliste, avec une vision élevée de la France, de ce qu'elle était et ce qu'elle faisait dans son Empire.

Il faut dire que le rôle de la Marine était, par essence, de stimuler et de maintenir « notre l'Empire colonial ». En ce sens, il était gaullien ! Même s'il n'a jamais accepté le personnage De Gaulle !

Jean était à la fois admirateur de l'empire britannique et constamment critique des anglais et de leur politique ; dans une lettre à Vivette, en 1944, après une escale médiocre en contacts avec les anglais, à Freetown il écrit :

« Cette escale aura aussi complété mon dossier anti-youm ; que les enfants n'épousent jamais une étrangère... »

Toute la fin de sa vie Jean a étudié l'histoire, aussi bien la grande histoire que la petite histoire qu'il pratiquait à chacun de ses voyages

Il en a encore fait plusieurs avec Vivette et parfois avec Robert et toujours avec une entrée culturelle majeure.

Ce fut le cas pour l'Allemagne, l'Angleterre, le Portugal, le Rhin, Rome et Naples et L'Espagne...

Cette culture le rendait méfiant à l'égard des modes ou des idées admises ; ce n'est pas un hasard s'il avait noté cette citation de Gide, qui lui correspondait bien je crois :

« C'est peut-être un travers de mon esprit et de ma formation protestante, je me méfie des idées qui rapportent et des opinions confortables . Je veux dire, dont celui qui les propose peut espérer tirer profit ». A. Gide.

Annexes

Dans ces annexes on trouvera, par ordre plus ou moins chronologique, des reproductions, des photos, finalement assez rares, quelques copies de lettres, des citations reçues, le parcours militaire et quelques reproductions d'aquarelles que Jean faisait dans tous les pays visités et quelques-unes de ses décorations.

Étant un de ses fils, je me suis autorisé à insérer quelques lettres ou anecdotes personnelles qui font sourire, tant le décalage est grand, en temps de guerre, entre les préoccupations du « guerrier » et celles de sa famille

Sans être historien et sans n'avoir fait ni cherché à constituer une parfaite documentation, j'ai essayé de montrer les points de vue conflictuels de la période 39 / 45 en particulier, dans la marine légaliste et dans la marine des Forces Françaises Libres.

Jean avait clairement choisi la voie légaliste, largement majoritaire dans la Marine, les Forces Françaises Libres, les FNFL, ne dépassant jamais plus de 12 à 15% des effectifs d'ensemble.

J'ai également choisi de rappeler l'opération franco-anglaise de Narvik à laquelle Jean participait en Juin 1940.

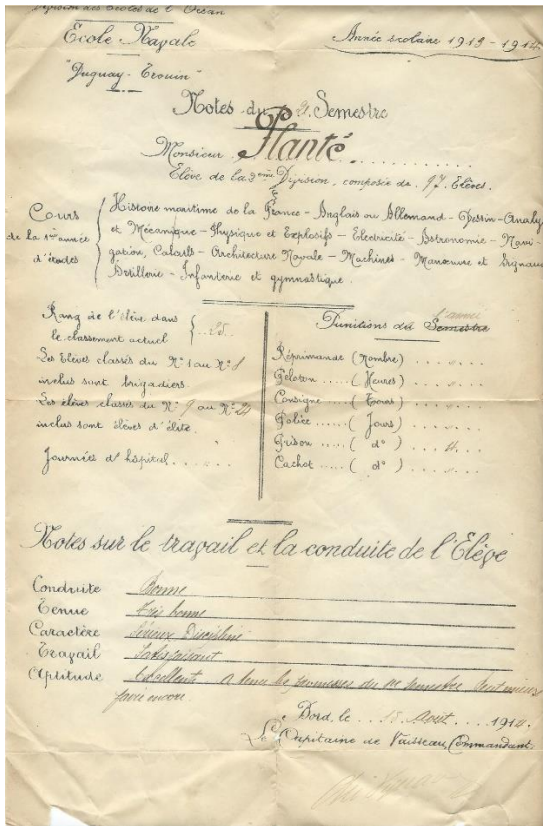
Enfin, un rappel des opérations de Tunisie avec la mission Maerten, autre Capitaine de Vaisseau avec qui Jean a fait équipe à plusieurs reprises.

Ces annexes sont des invites pour le lecteur à faire plus de recherches personnelles, comme ce fut mon cas en les écrivant.

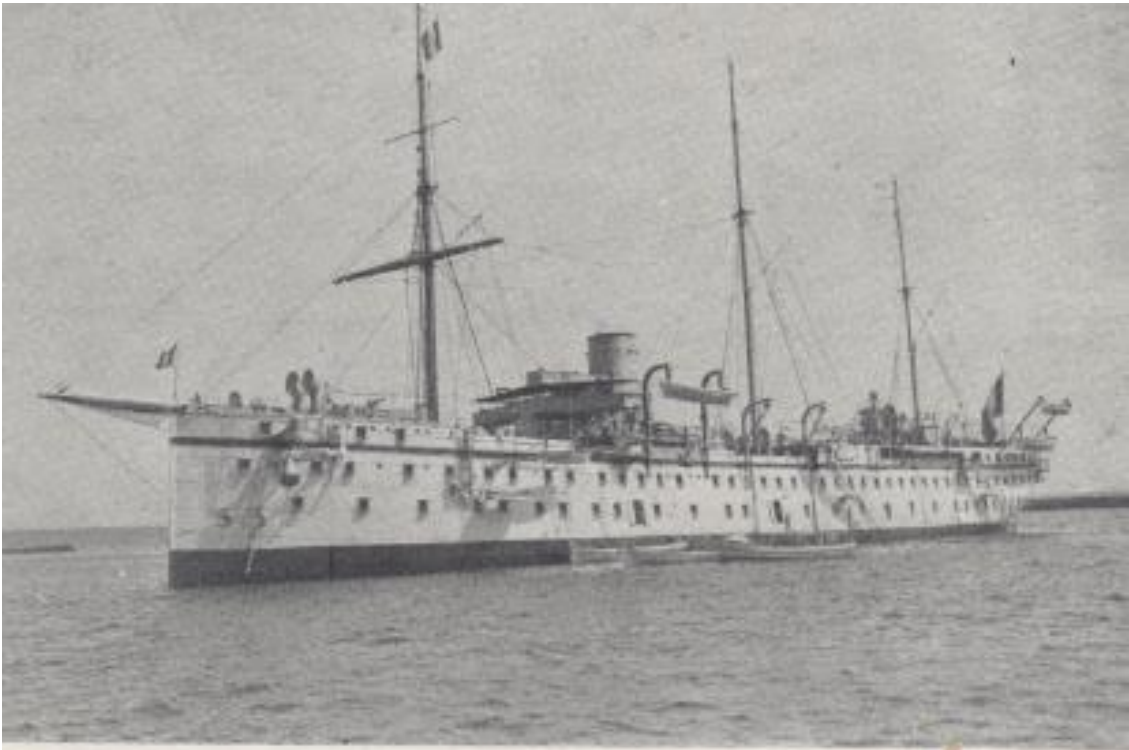
Je dédie cet assemblage d'écrits de Jean Planté à son arrière-petit-fils Martin Planté, le petit fils de Robert, qui voulait en savoir plus sur son arrière-grand-père...

Merci aussi à Anne- Marie Planté et Francine Christian qui m'ont poussé à rassembler ces souvenirs de Jean Planté.

Et enfin merci à Brigitte qui a été un relecteur efficace



Jean Planté un bon élève



Duguay-Trouin

à l'école navale

PARIS, 9 juillet. — Voici la liste alphabétique des candidats autorisés à subir les épreuves orales du concours d'admission à l'école navale en 1913 :

MM. Adam, Annibert, Ausseur, D'Aymar de Châteaurenard.

Barbès, Bastien, de Beaumont, Bénac, Berthaud, Blaya, de Blic, Blutel, Bonnet, Borde, Bos, Branellec, Bros.

Carré, Cézanne, Chaux, Claguin, Clémencey, Combet, Comby, Corfec, Collez, Condein.

Damon, Dassiens, Delho de Besses, Delattre, Demangeot, Desjardin, Desplaces de Charmasses, Desportes, Deltard, Donaud, Duc, Dugand, Dupin Durthaller, Duval,

Fagel, Faye, Filhol, Fourquernec, Fontaine, de Froissard Brossia, Frossard.

De Gail, Gallon, Gelix, Goislard de la Droitière, Gourvest, Grange, Graziani, Grullot, Greflet, Guichard.

Henry, Herbout, Holtz Apfeld.

Jacquinet, Jonquières, Jonan, Jourden.

Kraft.

De la Forest Divonne, Lardière, Le Floch, Le Lidec, Lemonnier, Lequéré, Le Roux, Le Tesson, Le Toulec, Liatse, Lombart, Loyer.

Mailloux, Mando, Marzion, de Maupeau d'Ableiges, Manescrou, Mérit, Merveilleux du Vignaux, Michel, Montreuil de Moutlion, Monsel, Moreau, Moreau, Mulsant.

Nouailhetos.

Oiry.

Parsy, Pelliet, Penneç, Périer, Perzo, Piat, Picot, Pinel, Planté, Pluméjaud, Pohere, Polier de Courey, Py.

Ranaud, Réquin, Reullier, Richard, Rochas André, Rochas Paul, Roustan, Roux, Rue.

Saguey de Breuvery, Sanson, Sènes, Sdiéyx, Seriol, Seyeux, Sicard, Souch, Squiban, Stupfer, Thomas de Fossé de Bosbelet, de Tremaudan.

Ulriac.

Vacher, dit Le Vacher, Verdat, Videt, Voyer, Zeller.





Venise



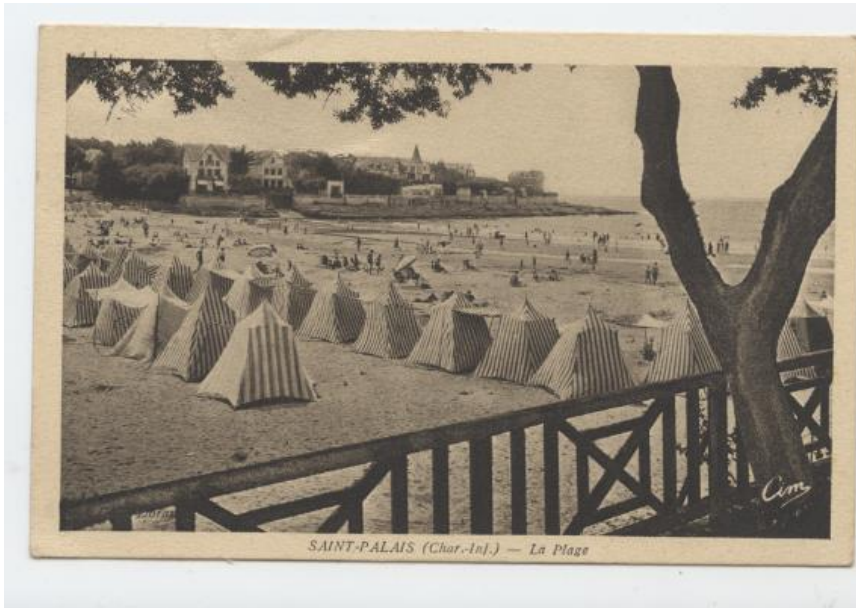
Les parents de Jean, le Docteur Jules Planté et sa femme Hélène Villaret



Saint Palais vacances d'enfant

Guérigny Jean Jacques Villaret, se femme Emma Faure, le docteur et hélène Planté et mimi la sœur de Jean





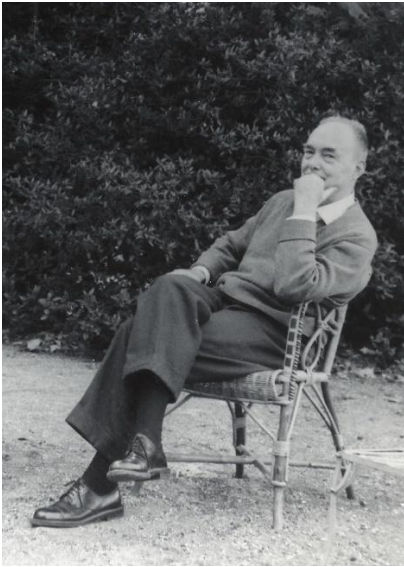
Villa Rosa à St Palais, un fief Planté



1962 Jean Planté un retraité serein à Paris



et avec Anne-Florence



Ou à Lasalle



Et sa grande fierté ses fils et belles-filles

Narvik ; extraits ...

débarquement sur les côtes norvégiennes en particulier à Narvik et d'une entrée préventive en Belgique. Les Belges tiennent à leur neutralité et s'y opposent. Pas de Belgique ! Et la Norvège ? Les discussions traînent et les ordres ne tombent pas. Les journées passent. Sous l'impulsion de Churchill, son ministre, seule, la Navy croise le fer. Avec brio et des résultats, non sans pertes !

L'intention initiale prévoyait de s'emparer de Narvik pour *couper la route du fer*, un slogan cher à Paul Reynaud. Les Anglais, à partir du 14 avril et après maintes tergiversations, commencent à prendre pied en Norvège centrale à hauteur d'Andalsnes, Trondheim, Namsos. Leurs troupes, peu entraînées, éprouvent des difficultés sérieuses devant des combattants aguerris et motivés. La victoire en Pologne a exalté le nationalisme allemand.

Le corps expéditionnaire français, prévu pour Petsamo, attendait l'arme au pied. Le 12 avril, le convoi de la 5^e demi-brigade de chasseurs, avec l'état-major Audet-Béthouart, appareille de Brest pour la Grande-Bretagne. Il faudra compter sur les avatars de l'intendance. Skis, chaussures, lunettes de soleil ont été embarqués dans le désordre. Ce précieux matériel fera défaut³. Le 16 avril, en route pour Namsos afin d'épauler les Britanniques qui en ont bien besoin. En abordant la terre, le 19, les Français se rendent vite compte que la *Luftwaffe* domine le ciel faute de DCA appropriée.

Les Allemands, à Trondheim, ont pris l'avantage et marchent sur Namsos, à 200 km au nord. La situation des troupes engagées dans le secteur devient rapidement délicate. Paris et Londres, palabrent avant d'opter. Évacuer : politiquement, la mesure n'est pas flatteuse pour les hauts responsables. Chamberlain comme Paul Reynaud ont recours aux beaux discours :

« Il faut voir grand ou renoncer à faire la guerre. Il faut agir vite ou perdre la guerre. »

Le gouvernement anglais, le premier, sur recommandations justifiées de ses généraux, se décide. Chamberlain, pour sauver la face, invoque la possibilité de mieux recentrer, de la sorte, l'effort sur Narvik. Ce n'est point sot.

Le 28 avril, les ordres partent. Rembarquement en Norvège centrale et effort sur Narvik où la Navy a remporté une victoire incontestable, détruisant les bâtiments ennemis aventurés devant le port. À partir du 1^{er} mai, les Britanniques évacuent. La 5^e demi-brigade s'éloigne avec eux, à l'exception de Béthouart, promu général à titre temporaire le 15 avril et désigné pour commander le contingent français dirigé sur Narvik. Elle se retire de son bref séjour norvégien avec 12 tués et 25 blessés, son matériel lourd perdu⁴. Un contre-torpilleur, le *Bison*, escortant les navires d'évacuation est coulé par un bombardement aérien. 120 marins périssent.

Narvik ! Combien de Français en avril 1940 connaissaient le nom de ce port perdu au-dessus du cercle polaire par 68° 45' de latitude nord ? Nichée au fond de l'Ofotenfjord, à 30 km de la haute mer, cette bourgade de pêcheurs est devenue le point d'embarquement par excellence du minerai suédois. Sa darse accueille, en permanence, de nombreux cargos en instance de chargement.

Le 28 avril au matin, à l'heure où Béthouart débarque à Harstadt, dans les îles Lofoten, 100 km au nord-ouest, la darse est surtout obstruée d'épaves des navires allemands coulés par la Navy les 10 et 13 avril. Ces victoires ne signifient pas possession de Narvik. Les chasseurs de montagne du général Dietl sont arrivés les

premiers. Avec les marins rescapés, des parachutistes largués en renfort, ils sont 4 500 environ à tenir les lieux, troupe solide et bien commandée. Dietl, alpiniste de haut niveau, est un chef énergique. Il ne lâchera pas.

Dietl tient Narvik et ses abords, la *Luftwaffe* le ciel, la Navy la mer. À ces trois paramètres s'en ajoute un quatrième, l'hiver norvégien. Toute la région est recouverte de neige, les lacs sont gelés.

À bien des égards, Dietl est en position d'assiégé. La route maritime lui est coupée. Celle par voie de terre pour rejoindre les unités amies de la région de Trondheim aussi longue que difficile. Enneigée et verglacée sur plusieurs centaines de kilomètres de montagne. La *Luftwaffe* aux bases à plusieurs heures de vol est tributaire des conditions climatiques.

Avec un peu d'audace, une poussée des éléments alliés regroupés à courte distance de Narvik pourrait enlever la place. Les Britanniques disposent de trois bataillons de Guards, les Norvégiens de deux brigades de bons combattants, habitués à se déplacer en terrain enneigé. Les Polonais disposent des 4 800 hommes rassemblés au camp de Coëtquidan. Les Français, chasseurs alpins de la 27^e demi-brigade et bientôt légionnaires de la 13^e DBLE, représentent une troupe d'élite. Avatar malheureux, leur équipement, de par les aléas des embarquements et débarquements, ne répond pas à leurs besoins. Comme à Namsos, les skis manqueront de fixations.

Enlever Narvik est du domaine du possible. Faudrait-il encore le vouloir. Les Anglais tiennent les rênes. L'amiral Cork, le patron de la Navy, veut s'engager. Son homologue terrestre, le major général Mackezy, fidèle aux directives originelles de prudence, tend constamment à repousser les échéances : rien avant la fonte des neiges ! Résultat, les journées s'écoulent...

Béthouart, de tempérament énergique, refuse de s'encroûter à Harstadt et se met à l'ouvrage. Il découvre que la mer est la meilleure des voies d'accès, et que ses bataillons sont aventurés. Les 6^e et 14^e BCA, débarqués à 75 km au nord de Narvik, le 12^e BCA à 20 km nord-ouest, sont éloignés de l'objectif, empêtrés dans une neige épaisse. Soutenu par Cork et utilisant les *puffers*⁵ norvégiens, le général français rapproche ses chasseurs de Narvik qui n'est plus qu'à 30 km. Ces mises en place donnent lieu à quelques accrochages bien conduits. Le 1^{er} mai, une SES (section d'éclaireurs skieurs) aborde une résistance par les hauts et dévale dessus en slalom à travers les rochers. Cette *charge à skis* donne 18 prisonniers.

Est-ce le fruit de son dynamisme et de ses manœuvres habiles ? Le 7 mai, un télégramme de Londres charge Béthouart de l'attaque sur Bjervik. Ce petit port sur l'Ofofjorden commande l'accès terrestre à Narvik par le nord. Et Narvik continue d'intéresser les Alliés au plus haut point. Churchill se fait pressant. Narvik occupée, « la route du fer » serait en partie coupée. Les gisements suédois de Gallivare sont tout proches. Depuis Narvik, il est possible d'y accéder assez vite, en cas d'occupation allemande ou d'évacuation par Lulea après le dégel.

Dans l'intervalle, les Français se renforcent. La 13 arrive ! Une épopée qui la mènera en Afrique, au Moyen-Orient et en Europe commence.

Béthouart monte son opération contre Bjervik. Chasseurs alpins et Norvégiens attaqueront du nord ; les légionnaires débarqueront au plus près de la ville. La Navy appuiera de la puissance de ses batteries.

En fin de journée du 12, le temps est bouché. Par intermittence il pleut ou neige.

Cette météo favorise les assaillants. L'escadre entame son mouvement sans se faire dévoiler. Béthouart choisit d'attaquer à minuit pour profiter de la courte nuit polaire (deux heures à cette date) et de l'absence momentanée de la *Luftwaffe*. Décollant de jour de la région de Trondheim, celle-ci ne peut se trouver à la verticale qu'en milieu de matinée.

Minuit. Les pièces du cuirassé *Resolution*, de deux croiseurs et des destroyers se déchaînent. À moins d'un mille, Bjervik s'embrase. L'église transformée en dépôt de munitions explose. Hélas, les renseignements fournis par les Norvégiens étaient erronés. Le village n'avait pas été abandonné par la population. Les victimes civiles sont nombreuses.

Couverts par le vacarme, les chalands foncent à la côte. À leur bord, le 1^{er} bataillon de la 13 et quelques chars d'accompagnement. Sitôt à terre, chars et légionnaires convergent vers Bjervik. En deux heures, la résistance est bousculée.

Ce premier succès autorise un second débarquement plus à l'est. Le 2/13 à son tour prend pied et se dirige vers Elvegaard, camp allemand important avec un petit terrain d'aviation. À 11 heures, la Légion est maîtresse des lieux avec un bilan impressionnant : plus de 100 mitrailleuses, un hôpital de campagne avec 60 blessés, 70 prisonniers et une dizaine d'avions capturés.

Au nord, la défense se durcit devant les chasseurs. Le 6^e et le 14^e BCA mettront 24 heures pour rallier Bjervik après quelques farouches corps à corps.

La route de Narvik s'ouvre. En fin de journée, légionnaires et Polonais arrivés en renfort comme prévu n'en sont plus qu'à 3 km de l'autre côté du Rombaksfjord qui baigne la presqu'île de Narvik au nord.

Les Anglais ont compris. Béthouart a réussi ce débarquement que Mackezy jugeait trop dangereux et refusait. Le général Auchinleck, futur adversaire de Rommel au Moyen-Orient, remplace Mackezy remercié. Béthouart est désigné pour diriger la prise de Narvik.

La ville et son port semblent à portée de main, pourtant leur capture va traîner pour deux raisons. Les forces alliées doivent s'organiser sérieusement, aussi bien pour lancer leur attaque que pour se défendre des incursions de la *Luftwaffe* de mieux en mieux implantée en Norvège centrale. La situation sur le front de France empire⁶ et relègue Narvik au second plan. L'éventualité de l'évacuation de l'ensemble des moyens engagés à Narvik se précise. Le 24 mai, elle se concrétise. Ordre est transmis de laisser la place après avoir si possible occupé Narvik afin de détruire le chemin de fer et les installations portuaires.

Français et Anglais se concertent. Béthouart penche résolument pour enlever la ville. L'évacuation est un ordre impératif. Pour qu'elle ne tourne pas au désastre, il importe de l'effectuer, autant que possible, à l'insu des Allemands. Ceux-ci doivent donc être chassés de Narvik. Ils seront alors aveugles. Privés de renseignements et de liaisons conséquentes, ils pourront difficilement alerter la *Luftwaffe*, danger numéro un pour la flotte alliée.

Le Français s'est montré convaincant. L'attaque aura lieu le 28.

La 13, encore aux places d'honneur, débarque à l'est de Narvik avec mission de s'emparer de la cote 457, point dominant. Après quoi, ils devront s'emparer de la ville. Simultanément, chasseurs alpins et Polonais attaqueront les rivages au nord et au sud de la presqu'île afin de couper la retraite aux Allemands. Le tout appuyé par les navires de la *Navy* et quelques *Hurricane* anglais, basés à distance.

La mission Maerten 1943. Extraits et citations

“Le capitaine de Vaisseau Maerten « Commandant la Marine en Tunisie ». On appréciera la formule. Dans le nord du Front, depuis la côte, et jusqu’à sa jonction avec le segment tenu par les Français, le dispositif était américain, commandé par le Général Patton qui se préparait à attaquer en direction de Bizerte, tandis que celui des Anglais, commandé par le Général Anderson, arrivait sur Tunis et devait pousser vers Ferry ville. Le bataillon de fusiliers marins était à Beja. L’offensive générale commença le 2 mai 1943. Le 3 Mai, les Américains prirent pied à Mateur dans la plaine de la Medjerda, à quelques dizaines de kilomètres de Ferraille. Déjà en Février cette position avait été prise par les Alliés. De furieux combats les en avaient repoussés.

Du 3 au 5 Mai, les progrès ne furent pas visibles. La plaine de Mateur jusqu’à Ferry ville était battue par la Batterie IV, celle qu’avait commandée en second Henri Michéa. Située au sommet d’une colline, au pied de laquelle se trouvait la ville, elle était équipée de quatre canons de 75 et tirait sur tout ce qui approchait de Ferryville, char ou infanterie. En procédant à une reconnaissance sur la ligne de front, en vue de tenter de percer sur Ferry ville, la mission fut sur le point d’être prise par des blindés allemands. Un peu plus loin, elle fut prise sous le feu de cette batterie. Trop tôt pour passer. Cependant, Henri Michéa avait bien noté que c’était « sa » batterie qui bloquait. Deux batteries américaines, commandées par un colonel de réserve, tentaient de la détruire. Mais, par suite d’une mauvaise exploitation de leur carte, les artilleurs tiraient sur une ferme située à mi-coteau et les coups tombaient trop courts et sur la ville, où ils firent pas mal de dégâts. Maerten, sur le rapport de Michéa, se rendit auprès du colonel américain pour faire rectifier le tir. Les choses étaient telles en ce temps-là que le brave Colonel non seulement accepta mais fit mettre une voiture blindée à la disposition des Français, les fit mener au poste d’observation et leur offrit de régler eux-mêmes le tir. En quelques salves, l’Enseigne de Vaisseau Michea réduisit au silence son ancienne batterie, passée aux mains de l’adversaire. Cette batterie neutralisée, l’infanterie américaine pouvait reprendre sa progression. Maerten aussi. Guidées par Henri Michea, les deux Jeeps atteignirent la Kommandantur de Ferry ville, abandonnée par l’adversaire et se rendirent à l’Arsenal où Maerten entreprit, auprès du Directeur de

L'Arsenal et de ses adjoints, l'exécution de sa mission

Pendant ce temps, l'autre Jeep entreprenait une reconnaissance vers la Pêcherie à Bizerte, par la route qui contourne le lac par le nord. Cette Jeep, commandée par l'E.V. Michea, était armée par l'ORIC, Mengin, et les matelots Herant et Tilly. Pas un Allemand sur la route, un pont sauté à Tindja sur le ruisseau qui va du lac Ichkeul à celui de Bizerte et le gué miné. Les occupants de la Jeep s'affairent à déminer, avec l'aide d'ouvriers de l'Arsenal, résidant tout près de là et qui avaient repéré l'emplacement des engins. Deux auto-mitrailleuses anglaises, égarées attendaient elles aussi de passer. Leur chef prie les Français de « passer les premiers ».... Rien ; toujours pas trace d'Allemands. Le commando est à portée des portes de la Pêcherie. Entrer ? Non, c'est le Commandant Maerten qui a le mandat. Retour à toute allure à l'Arsenal de Ferry ville. Michéa et Mengin rendent compte à Maerten que la voie est libre.

Ayant pendant ce temps, et, sans problème majeur, obtenu de ses interlocuteurs l'engagement de ne rien faire contre les troupes alliées qui arrivaient, Maerten reprend la route de Bizerte Les deux Jeeps pénètrent dans l'Arsenal de la Pêcherie ; les derniers Allemands s'échappent par le goulet en tirant quelques salves. Les navires sabordés flambent un peu partout. La ville est encore pleine d'Allemands qui se battent par endroits. L'accueil fait à ces Français est cordial. Mais l'officier de suppléance, mis au courant de l'arrivée de ces visiteurs insolites et des ordres qu'ils apportent, ne veut rien faire sans un accord de son chef, l'amiral Derrien qui n'est pas là mais dans sa résidence, au lieudit le Rara. Le téléphone est coupé, naturellement. Il faut absolument aller trouver l'Amiral, et vite. Au cours de mouvement, le groupe est pris sous un feu assez nourri. Accélérant, Michéa, suivi de Maerten, se retrouve au milieu de quelques Allemands qui, pensant sans doute que ce n'est que l'avant-garde d'une force plus importante, se rendent ou s'enfuient. Au Rara, Maerten rencontre l'Amiral et achève la mission qui lui avait été commandée : faire en sorte que les Alliés ne soient pas reçus à coups de fusils et que la transition de pouvoir se fasse sans casse et sans donner de prétexte d'intervention politique aux Alliés. Ce n'était pas certain au départ, si on en juge par l'hostilité initiale avec laquelle Michea fut accueilli à son arrivée à Ferry ville, tant était puissante, dans la Marine en Tunisie et depuis Mers el Kébir, l'hostilité aux Anglais.

Recapitulation des services -

	Ans	mois	Jours	En plus		
Terré en paix	13	9	8			
Mer en paix	11	1	20			
Terré, Mer guerre T	1	3	24	1	3	24
Terré, Mer guerre D	5	1	8	10	2	16
Mer Colonies T	1	11	26	1	11	26
Mer Colonies T 1/2	2	7	17	3	11	24 ^d
Colonies paix 1/2		6	18		3	9 ^d
	36 ^a 6 ^m 1 ^d			15 ^a 3 ^m 29 ^d		

D'après l'état général des services
 arrêtés au 1^{er} avril 1950 - par Toulon -

signé chef du service solde et pensions
 C² en chef de 2^e cl. EPALLET.

T = totalité en sus

D = double en sus

T 1/2 = Une fois et demi en sus

Total de années : 51^a 10^m

Pénibilité, travail de nuit, guerre..ça en fait des points de retraite, contre son gré !

019
19

otes du: Contre-Amiral, Commandant la 1ère Division de Croiseurs,

SANTÉ APPARENTE en service. (8)	VUE. (8)	OÛÏR. (8)	INTELLIGENCE (8)	JUGE- MENT. (8)	ESPRIT D'INI- TIATIVE. (8)	INSTRUC- TION GÉNÉRALE. (8)	EDU- CATION. (8)	CON- DUITE. (8)	TENUE. (8)	RELATIONS AVEC LES SUBORDONNÉS. (8)	
Excellente. Très-bonne. Bonne. Moyenne.	Excellente. Très-bonne. Bonne. Moyenne.	Excellente. Très-bonne. Bonne. Moyenne.	Exceptionnelle. Supérieure à la normale. Normale. Inférieure à la normale.	Sûr. Bon. Moyen. Mauvais.	Grand. Aigu. Fécond. Modeste.	Développée. Solide. Suffisante. Insuffisante.	Excellente. Très-bonne. Bonne. Insuffisante.	Exemplaire. Très-bonne. Bonne. Moyenne.	Soignée. Correcte. Fénelon. Moyenne.	Bienveillant. Sévère. Juste. Moyen.	Forme. Fiable. Moyen.

Services et fonctions } *Commandant du Tourville*

Valeur } *Marinaux parfaitement formés et us. Reconnu à l'avance toutes*
manœuvres, et les exécute sans recherche de but, mais avec une correction sans égale.

Aptitude } *Excellente*
aux fonctions
de son grade.

Seriez-vous heureux de le prendre au choix dans son grade actuel? oui (8), non (9).

Aptitude } *Apté à remplir toute fonction normalement dévolue à un*
aux fonctions } *Contre-amiral*
u grade supérieur. } *Commandement du vaisseau: excellent*

Aptitude } *Commandement de hommes: y applique avec succès les facultés d'analyse*
u commandement. } *qui sont le trait dominant de son caractère.*

Caractère général } *Le C.V. Planté est remarquablement maître du travail de son esprit*
de l'officier } *qui a acquis, par un exercice constant, une finesse et une acuité remarquables*
et appréciation } *de son travailleur, obstiné, de l'opère un "doux équilibre" susceptible de*
d'ensemble } *flamboyant d'initiative sûrement, généralement bien appliquées, il commande*
sur sa valeur. } *avec prestige. Ses excellentes qualités sont réellement le résultat d'un entraînement*
} *en matière de travail.*

Propositions (9) } *P. 12/3*
ment..... } *A Dabbar, le 11 Juin 1944*

d'honneur..... } *Le (10) Contre-Amiral BARTHE S,*
} *Commandant la 1° D.C.*

dement... } *Bâtiment de surface (2° C) P. 12/3*
} *Sous-marin*
} *Aéronautique*

Notes du

Appréciation entièrement confirmée à celle du
CA Barthe.
Le "conformisme" du caractère du

NOTES CARACTÉRISTIQUES (8)

Hors de pair.
Elite.
Excellent.
Très bon.
Bon.
Moyen.
Mauvais.
Médiocre.

NOTES CARACTÉRISTIQUES (8)

Apte à remplir toute fonction normalement dévolue à un contre-amiral...